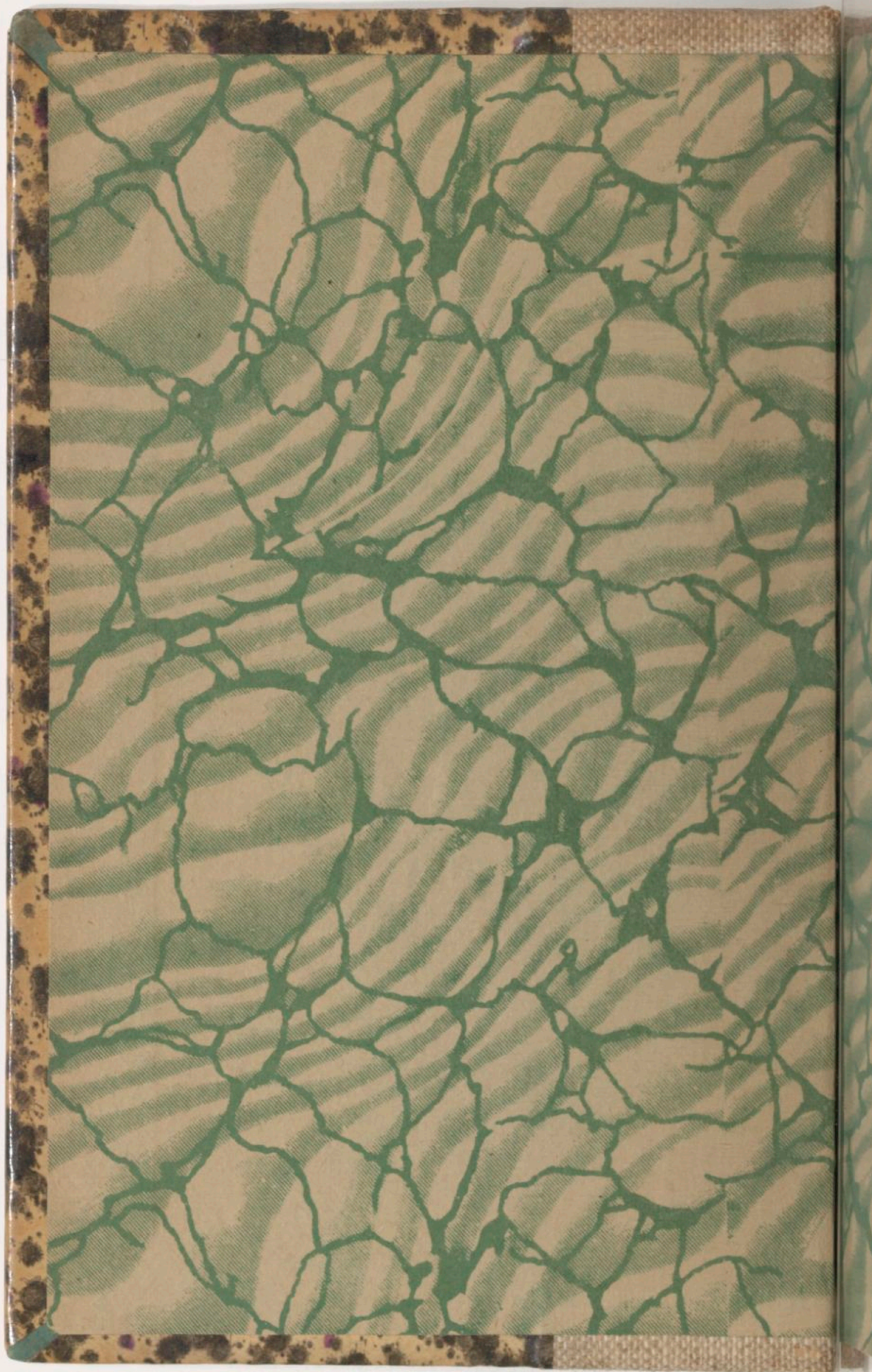
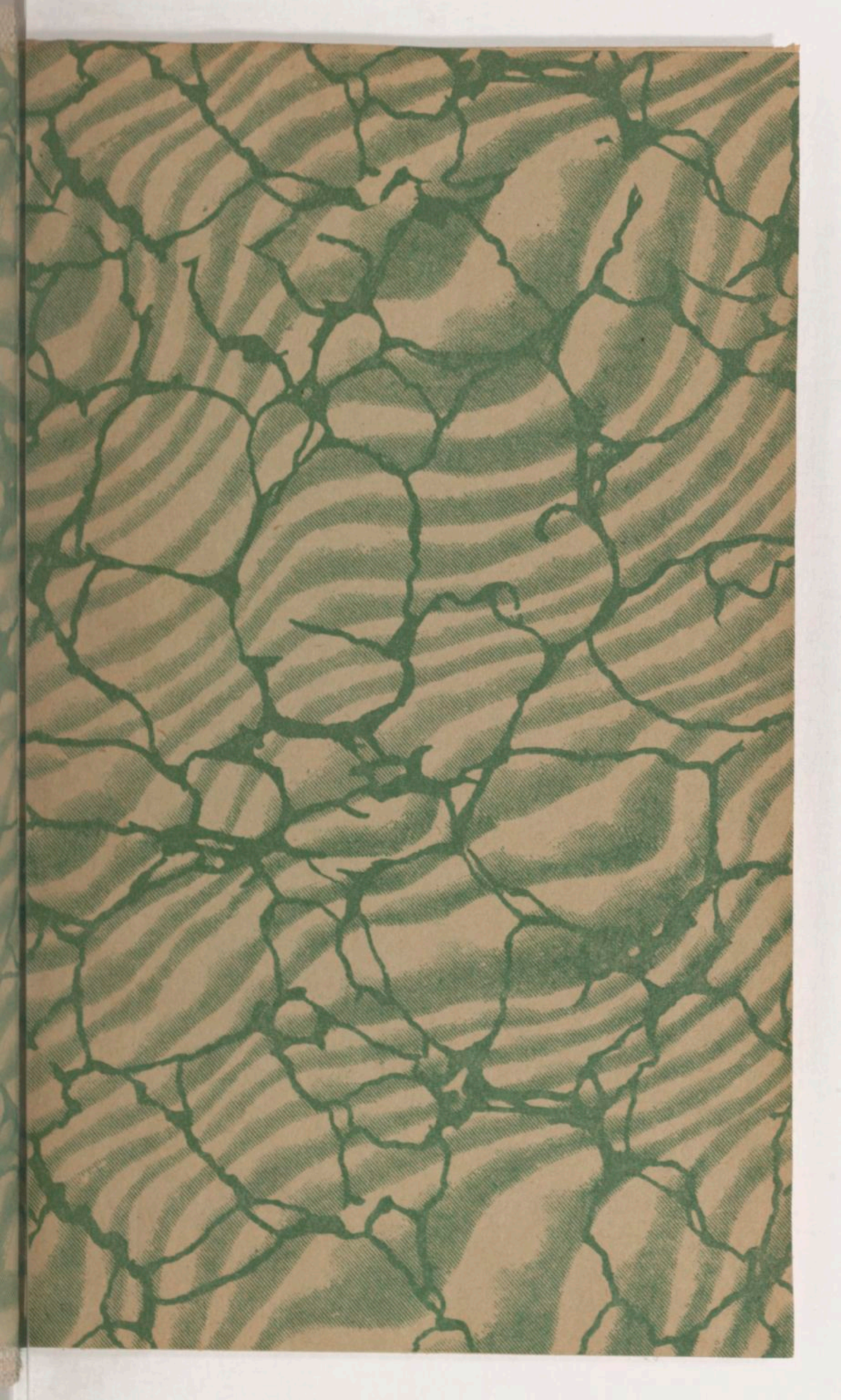
Ctesse de Mirabeau. Jane et Germaine. [Voyages d'un capitaine.]



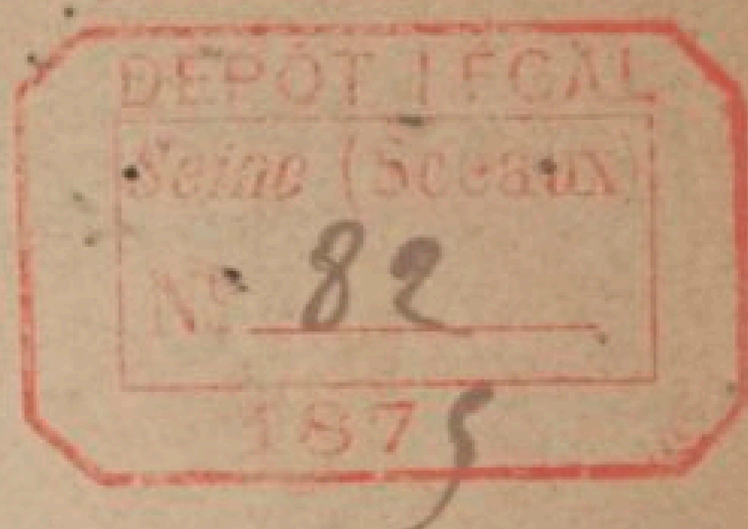


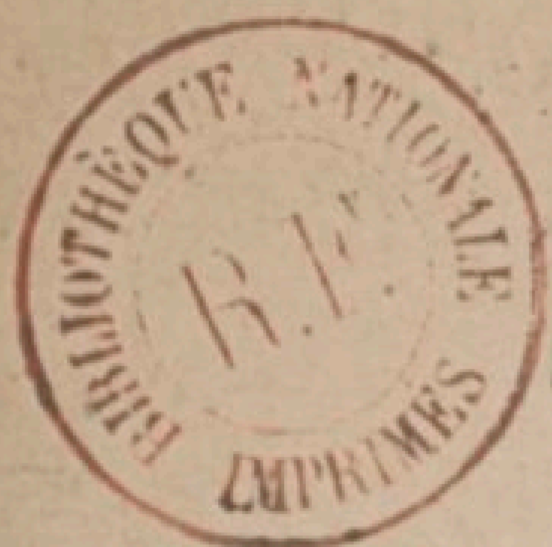


JANE
&
GERMAINE

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

COMTESSE DE MIRABEAU





JANE
&
GERMAINE



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1875



JANE

Jane Le Coq était la plus ravissante enfant qu'on pût voir. Quand, à l'âge de cinq ans, elle poursuivait son cerceau, les Bordelais s'arrêtaient pour l'admirer ; les mères jetaient sur elle des regards envieux ; et les vieux matelots qui fumaient leur pipe au soleil l'avaient surnommée : *Beau temps !*

Jane savait qu'elle était belle elle l'avait compris avant de marcher, avant de prononcer le nom de sa mère, avant d'avoir joint ses petites mains devant la Vierge placée au-dessus de son berceau ! Aussi ses tendresses enfantines n'eurent jamais qu'elle-même pour objet; elle était sa propre idole, et le culte qu'elle

professait naïvement pour elle emportait toute la ferveur de son âme.

Elle était bien belle, c'est vrai ! Son profil régulier rappelait les lignes pures du camée antique ; ses yeux noirs avaient le reflet du velours et le scintillement du diamant. Mais cette perfection de traits donnait à sa figure une expression majestueuse, qui anéantissait les grâces de l'enfance. Elle voulait régner par droit de conquête, et jetait, du haut de sa beauté, un regard de mépris sur ses compagnes.

Née quelques mois après la mort de son père, elle était le seul bien et le seul amour de sa mère désolée, qui, ne désirant et n'attendant plus aucun bonheur pour elle-même, avait placé toutes ses espérances sur la tête de l'enfant chérie dont elle voyait se développer la merveilleuse beauté. Elle concentrait tout en elle, et passait sa vie à genoux devant elle, transformant ainsi le rôle maternel en un complet esclavage.

Madame Le Coq, qui n'était pas riche, portait des vêtements simples, et bien souvent elle fut prise pour la gouvernante de sa fille

toujours vêtue avec recherche. Loin de s'en offusquer, la pauvre mère était enchantée de voir que Jane avait l'apparence d'une enfant de *grande maison*.

La monomanie des grandeurs conduit beaucoup de gens à Charenton; d'autres, enfiévrés par cette idée fixe de grimper au sommet de l'échelle sociale, ne perdent pas tout à fait la tête, et sont malheureux et ridicules, sans être complétement fous; ils se figurent que le bien suprême consiste à voir le prochain de haut en bas et à être contemplé par lui de bas en haut; la médiocrité est à leurs yeux une maladie, un malheur, presque une honte; pour en sortir, ils emploient les remèdes les plus scabreux, les moyens les plus énergiques, et jouent quitte ou double.

En voyant éclore la royale beauté de Jane, madame Le Coq espérait qu'un prince quelconque, passant par Bordeaux, s'arrêterait ébloui, fasciné, puis, tombant aux pieds de Jane, la ferait princesse, comme dans les contes de fée!

Elle la coiffait d'un chapeau marin sur lequel on lisait : « *l'Irrésistible*. » C'était le nom

de la barque sur laquelle elle la faisait naviguer, sans se préoccuper des écueils de la traversée.

Tandis que l'enfant grandissait, une éclatante fortune grandissait à côté d'elle. Jane avait un oncle, personnage politique, qui, un beau jour, se réveilla ministre. Jane avait alors quinze ans.

Madame Le Coq, à dater de cette époque, ne fut plus une femme, mais une chose officielle! Elle traitait sa fille avec une respectueuse déférence, lui rendant les honneurs qu'elle croyait dus à la nièce de Son Excellence le ministre.

Le ministre avait pour les affaires de sa famille le sens très-juste, et il eût mieux valu assurément qu'il se contentât de s'en occuper, sans se mêler de celles du pays. Il comprit de suite que le séjour du ministère serait fatal à Jane, dont l'amour-propre, déjà formidable, se fût encore enivré de l'encens ministériel, et il la tint à distance; cela désespérait sa belle-sœur, qui pensait que le portefeuille de son Excellence contenait une douzaine de maris, parmi lesquels Jane n'aurait que l'embarras du choix.

Restées à Bordeaux, où elles se considéraient en exil, les deux délaissées se consolaient en parlant à tout venant et à toute occasion du ministre, du ministère, et de toutes les grandeurs de ce monde. Elles se croyaient, de bonne foi, des femmes illustres, mais cela n'amenait pas de mari; car, s'il est flatteur d'avoir un oncle ministre, il est plus utile encore d'avoir une dot, et celle de Jane était si légère que le moindre coup de vent pouvait l'emporter.

Trois années se passèrent ainsi; l'oncle quitta ses fonctions, puis les reprit; il avait les faveurs du souverain et ne s'inquiétait pas des cabales, bien sûr qu'il était de se retrouver toujours à flot; quant à Jane, elle tournait en vain ses beaux yeux vers Paris : son oncle avait bien autre chose à faire que de la marier, et, comme sœur Anne, elle ne voyait rien venir.

Elle avait une amie, une seule, qui riait de ses airs de duchesse et se moquait très-gentiment d'elle. Cette amie avait un frère, et ce frère était capitaine de cavalerie. Fernand Ritters ne possédait pas vingt navires sur l'Océan,

ni des terres comme celles du marquis de Carabas ; il jouissait tout simplementd'un bon patrimoine, transmis honorablement de père en fils ; brillant officier, il avait rapidement franchi trois grades, et sa carrière, bien dessinée dès le début, promettait gloire et avancement.

Jane, ne voyant à l'horizon ni prince ni nabab, tourna ses beaux yeux vers Fernand, et son amitié pour Hélène Ritters redoubla ; chaque jour, les deux amies se réunissaient à la promenade, le matin ; chez elles, le soir ; elles ne se quittaient plus, et Fernand était souvent admis dans leur intimité. Il écoutait madame Le Coq avec déférence quand elle parlait des grandeurs de tous les Le Coq passés, présents et futurs ; pour un rien, il lui eût présenté les armes lorsqu'elle entrait chez sa mère, car, doué d'un heureux caractère, il voyait les petitesses de l'humanité sans en être ni choqué ni impatienté.

Madame Ritters, moins endurante que lui, se sentait crispée quand madame Le Coq prenait ses airs de princesse du sang.

— Cette pauvre Claire, disait-elle, tombera un de ces quatre matins de son perchoir. Qu'est-

ce que cela me fait, à moi, que M. Le Coq soit ministre? Il ne le sera pas toujours; le temps des Richelieu et des Mazarin est passé. On est ministre aujourd'hui, et on ne l'est plus demain. J'aime mieux une bonne ferme qu'un portefeuille, et quand Claire me regarde avec des airs de protection, cela ne me va pas; un de ces jours je lui dirai : « Ma chère amie, ne faisons pas de grimaces, mon mari était colonel, mon fils sera général... »

— Pour le moins, ma mère, dit Fernand qui riait toujours des rêves maternels de madame Ritters.

— Oui, tu seras général de division.

— Pourquoi pas maréchal? Accordez-moi le bâton; cela ne vous coûtera pas plus que les étoiles.

— Je sais ce que je dis; tu es intelligent, tu es brave, tu es beau, tu as le nom de ton père, et ses anciens frères d'armes pour te protéger, pour te pousser : tu arriveras!

— Il y a d'abord une chose à laquelle je désire vivement arriver, chère mère.

— Au grade de chef d'escadron? C'est vrai, il faut d'abord passer par là.

— Je ne parle pas de ma carrière militaire.

— De quoi parles-tu donc?

— D'une grâce que j'ai à vous demander.

— Ah! vilain enfant! tu as encore fait des dettes?

— Non, vous les avez payées il y a un mois; d'ailleurs, j'en fais si peu!

— Alors tu veux un cheval?

— Si vous me le donnez, je l'accepterai, mais je n'en ai pas besoin.

— Eh bien! qu'est-ce que tu veux?

— Je veux me marier.

Madame Ritters se jeta au cou de son fils, l'étreignit contre son cœur, et s'écria :

— Sois béni!

Fernand était encore à Saint-Cyr que sa mère désirait déjà le marier. Elle avait été si heureuse avec le brave colonel Ritters, qu'elle n'admettait pas que le bonheur fût possible hors du mariage, et, depuis dix ans, elle demandait à son fils une belle-fille, comme les grenouilles de La Fontaine demandaient un roi; mais Fernand aimait passionnément son métier de soldat, sa liberté, et il répondait toujours : « Plus tard. »

Quand le premier élan de joie fut passé, madame Ritters s'écria :

— Ah ! je vais bien vite te chercher une femme.

— C'est inutile.

— Comment, c'est inutile ?

— Oui ; vous ne devinez donc pas ?

— Non.

— Je l'ai trouvée.

Cela changeait la question ; car, dans son programme maternel, madame Ritters avait toujours compté choisir elle-même sa belle-fille. Elle entendait qu'elle fût bien née, bien élevée, douce, jolie et riche !

— Où as-tu trouvé une femme ? dit-elle enfin ; et le ton dont elle faisait cette question révélait la méfiance.

— Ici.

— A Bordeaux ?

— Oui.

— Dans le monde officiel où je ne vais plus, probablement ?

— Non.

— Dans la société flottante : une Anglaise, une Américaine, peut-être ? Est-elle catholique, au moins ?

— Catholique et Française.

— La fille d'un armateur?

— Non.

— D'un commerçant?

— Non.

— Mais qui donc? car parmi nos relations il n'y a personne qui puisse te convenir.

— Il y a, au contraire, quelqu'un qui me convient à merveille.

— Qui? Dis-moi qui?

La pauvre mère, bouleversée, venait d'entrevoir la vérité.

— Jane Le Coq.

— Jane Le Coq! Mais tu es fou! tu ne feras pas cette sottise-là!

— Oh! chère mère, ne prononcez pas un mot pareil, vous me faites beaucoup de peine. Jane est ravissante.

— Qu'est-ce que cela me fait qu'elle soit ravissante?

— Mais à moi, cela me fait quelque chose, et je vous avoue même que, si je ne la trouvais pas ravissante, je ne songerais pas à l'épouser.

— Penses-tu sérieusement à ce mariage?

— Très-sérieusement.

Madame Ritters fondit en larmes.

— Ma mère! s'écria Fernand en couvrant de baisers la main qu'il tenait dans les siennes ; ma mère, pourquoi pleurez-vous?

— Je pleure mes rêves, ton avenir, ton avancement, ton bonheur! Jane est belle, c'est vrai; mais la beauté ne suffit pas en ménage, il faut autre chose encore : il faut de l'argent, il faut de la raison, il faut du dévouement! Jane est pauvre, vaine, égoïste et ambitieuse!

— Oh! ma mère, vous ne la connaissez pas!

— Je la connais, au contraire, comme je te connais et comme je connais ta sœur ; je l'ai vue naître, et j'ai vu ses défauts se développer sous le souffle adulateur de sa mère. Je t'en supplie, ne pense pas à elle.

— Je serais un ingrat si je n'y pensais pas, car c'est elle qui, la première, a pensé à moi.

— Comment le sais-tu?

— Elle a dit à Hélène qu'elle n'épouserait jamais que moi, et je l'ai entendue.

— Elle a dit cela pour t'inspirer de la reconnaissance, pour te forcer à songer à elle.

— Mais si elle veut que je songe à elle, c'est qu'elle a de l'attachement pour moi?

— Non ; elle a simplement envie de se marier, et elle te prend, ne trouvant pas mieux que toi. Si demain un marquis ou un millionnaire la demandait en mariage, elle mettrait bien vite sa main dans la sienne, et ne se souviendrait seulement pas que tu existes.

— Ma mère, vous ne croyez donc pas à la franchise, à la loyauté des jeunes filles?

— Je crois que Jane n'est pas franche ; je parle d'elle, et je ne parle pas des autres.

— Pourquoi alors avez-vous laissé ma sœur se lier intimement avec elle?

— Parce que je n'avais aucune raison plausible pour rompre mes relations de jeunesse avec madame Le Coq, qui est une femme honorable. D'ailleurs Hélène a un caractère trop ferme et trop droit pour que je puisse redouter pour elle l'influence d'un mauvais conseil ou d'un mauvais exemple. Qu'est-ce que ta sœur a répondu à Jane quand elle lui a dit ce que tu as entendu?

— Hélène n'a pas été plus charitable que vous; elle lui a témoigné peu d'empressement; et c'est pourquoi, le soir même, j'ai dit à Jane que je l'aime. Je l'ai dit également à sa mère,

qui m'a répondu qu'elle ne considérerait comme sérieuse qu'une demande faite par vous; mais je n'en suis pas moins engagé d'honneur.

— Alors je n'ai plus rien à dire, je n'ai qu'à m'incliner devant une décision prise à mon insu.

— Ah! c'était sans préméditation; j'ai eu tort, et je le reconnais; je me suis senti entraîné spontanément, je ne savais plus ce que je faisais.

— Et ces deux femmes savaient bien ce qu'elles te faisaient faire; les araignées tendent une toile, et les mouches se jettent dedans.

— Vous reviendrez de vos préventions, chère mère, ; d'ailleurs, vous aussi, vous êtes ambitieuse pour votre fils, et le ministre travaillera à mon avancement.

Un éclair passa sur le visage couvert de larmes de madame Ritters; elle saisit avec joie cette compensation.

— Allons, mère chérie, reprit Fernand profitant de cette lueur de résignation, vous verrez que ce mariage sera avantageux pour ma

carrière, et l'honneur vaut bien l'argent. Jane vous aime déjà tendrement, vous aurez une fille de plus; dites-moi que vous me pardonnez.

Le lendemain, madame Ritters allait demander à madame Le Coq la main de la splendide Jane pour Fernand. Madame Le Coq prit un air de souveraine à laquelle un ambassadeur notifie la proposition d'un souverain voisin, et répondit qu'elle allait communiquer cette demande à Son Excellence, qui, à titre de chef de famille, devait disposer du sort de sa nièce.

Le ministre Le Coq répondit par le télégraphe qu'il fallait donner bien vite Jane au capitaine Ritters, et qu'il était, pour sa part, enchanté de ce mariage. Le lendemain, une lettre suivit la dépêche; elle contenait une invitation pour son futur neveu qu'il désirait connaître.

Madame Ritters et Fernand partirent pour Paris; le ministre fut charmant, et promit de concourir à l'avancement du capitaine. Fernand était radieux; il voyait sa mère à peu près consolée, et il revint à Bordeaux chargé de présents pour sa belle fiancée; mais, là,

un vrai seau d'eau glacée lui fut sans cérémonie versé sur la tête par madame Le Coq, qui lui tint à peu près ce langage :

— Jane est bien jeune ; il est bon de se connaître avant de se lancer ensemble dans la vie ; je ne vous donnerai ma fille que dans un an ; en attendant, voici sa photographie.

— Madame, répondit Fernand, cette photographie me fait grand plaisir, et je vous remercie de me la donner ; mais veuillez me dire quel est le but du stage que vous m'imposez.

— Mon but est de m'assurer de vos sentiments réciproques ; si dans un an vous n'avez changé d'avis ni l'un ni l'autre, je serai rassurée.

Fernand en appela à Jane, espérant trouver en elle une auxiliaire. Jane répondit que sa mère était libre d'imposer ses conditions, et que, pour sa part, elle s'y soumettait.

Que s'était-il passé durant l'absence du capitaine Ritters? Jane était allée à un bal dans un château des environs de Bordeaux. La marquise de Sablay, qui donnait ce bal, ne connaissait pas madame Le Coq, mais sa nièce, ayant rencontré Jane, l'avait fait inviter. Mademoiselle Le Coq avait entrevu un monde

jusqu'alors inconnu pour elle : des Parisiens, qui chaque année passaient les étés dans la Gironde, avaient chez eux des amis venus de tous les coins de la France ; ces trois ou quatre familles, renforcées de leurs hôtes, formaient déjà un noyau pour ainsi dire exotique, auquel la plus haute aristocratie du pays était seule mêlée. Jane aurait dû s'amuser moins qu'à l'ordinaire au milieu de gens qu'elle ne connaissait pas, mais elle s'était, au contraire, enivrée de plaisir.

Madame Ritters ne partagea pas les regrets de Fernand en voyant le mariage ajourné ; elle se dit que c'était du temps de gagné, et, s'abstenant de toute démarche et de toute réflexion, elle se contenta de prier Dieu de protéger son fils, qui, ostensiblement fiancé à Jane, retourna à son régiment, et entretint avec elle une correspondance autorisée par madame Le Coq.

Six mois se passèrent ainsi, et, durant cet intervalle, un très-haut fonctionnaire fut envoyé à Bordeaux. Ce fonctionnaire, sans fortune, avait épousé une vieille fille monstrueusement laide, mais fort riche. Jusqu'à l'âge de quarante ans, cette héritière était restée ab-

solument pauvre. Au moment où elle entrait dans la cinquième dizaine de son âge, il lui tomba un héritage considérable sur la tête et, à l'instant même, un mari tomba à ses pieds; elle se mit alors à jouer *à la jeune femme*, comme les petites filles jouent *à la dame*. Tout ceci s'était passé environ douze ans avant son arrivée à Bordeaux et, à mesure que le temps avait marché, l'ambition était venue à cette femme, privée dans sa jeunesse de toute espèce de satisfaction d'amour-propre. Elle voulait rattraper le temps perdu, être entourée, adulée, et. pour atteindre ce but, il suffisait d'arriver à une situation élevée: aussi elle intriguait pour faire avancer son mari, et il avançait.

Aussitôt installée à Bordeaux, elle pensa être agréable au ministre en patronnant sa belle-sœur et sa nièce ; elle les attira donc chez elle, et bientôt la mère et la fille devinrent les chattes de sa maison; elles faisaient quatorzième et quinzième à table, et se laissaient promener en voiture du matin au soir, stationnant aux portes quand madame du Tailly ne jugeait pas à propos de les introduire là où elle entrait; les deux pauvres femmes, en

se rendant profondément ridicules, se croyaient enviées par tous les habitants de Bordeaux.

Madame Le Coq, littéralement en extase devant madame du Tailly, l'écoutait avec admiration, et suivait d'un regard respectueux ses moindres mouvements.

Il est pourtant difficile d'être plus laide, plus disgracieuse et voire même plus grotesque que madame du Tailly; grande et anguleuse, elle ressemble à ces araignées, hautes sur pattes, qu'on nomme des faucheux. Son nez busqué, son menton en retraite et sa bouche sans terme composent une figure analogue à celles qu'on taille avec un couteau dans un marron d'Inde; ses yeux ont été oubliés; à leur place, deux petits trous informes renferment, dans leur profondeur, une prunelle vague et vitreuse. Mais cette femme, grâce à ses millions et au grade de son mari, fascina les deux pauvres ambitieuses.

Un jour, madame du Tailly, qui aime les décors, les effets de verdure et de lumière, trônait dans son salon à l'ombre d'un vrai bosquet; tout en causant, elle promenait ses mains de squelette sur des fleurs, ou tortillait des bijoux dans ses doigts. Les nombreuses visites

qu'elle avait reçues l'avaient fatiguée, et ce fut d'une voix mourante qu'elle souhaita la bienvenue à madame Le Coq, et à Jane qu'elle appelait *sa favorite*.

— Eh bien, chère belle, lui dit-elle, pensez-vous toujours à votre fiancé?

— Elle y pense quelquefois, dit vivement madame Le Coq qui ne voulut pas laisser à sa fille le soin de répondre.

— Quelquefois, reprit madame du Tailly, c'est trop, ou ce n'est pas assez.

— Pourquoi? dit Jane.

— Parce que, si vous êtes contente de votre choix, il faudrait penser sans cesse à ce capitaine; et si vous êtes hésitante, indécise, comme vous me faites l'effet de l'être, il n'y faudrait plus penser du tout.

— Jane était si jeune quand M. Ritters l'a demandée en mariage, qu'elle ne savait pas trop ce qu'elle faisait en disant oui.

— Je m'en suis toujours doutée, car, franchement, vous n'avez l'air enchanté ni l'une ni l'autre. Comment est-il, cet officier?

— Il monte remarquablement à cheval, dit Jane.

— Et ma fille se réjouit d'y monter avec lui ; c'était son rêve d'avoir une amazone.

— Tout cela est très-bien ; mais enfin on ne se marie pas uniquement pour monter à cheval, et d'ailleurs un autre mari aurait pu lui procurer ce plaisir ; il y a beaucoup d'officiers de cavalerie dans l'armée, et même, hors de l'armée, on voit des hommes riches, jeunes, élégants, qui aiment les chevaux. Est-il riche, votre capitaine, chère enfant?

— Une médiocrité très-dorée, répondit madame Le Coq.

— Ce n'est pas assez ! Il faudrait à votre fille une existence de *high life*, des diamants et un hôtel ; n'est-ce pas, chère belle?

— Oui, madame ; mais où trouver cela?

— Ah ! pour trouver tout cela, il ne faut pas se presser, ni accepter, ainsi que vous l'avez fait, la première épaulette qui se présente.

Jane rougit de dépit et madame Le Coq se mordit les lèvres. Quand on se fait *le toutou* d'un personnage important, il faut pourtant bien s'attendre à recevoir par-ci par-là un coup de pied.

La mère et la fille furent envahies par une idée qui sommeillait depuis six mois au fond de

leur cœur ; elles avaient eu tort de se contenter d'un mari et d'un gendre six fois plus riche qu'elles, bon, loyal et intelligent. Tout cela ne suffisait pas. Mais que fallait-il donc?

Jane se souvenait du bal de madame de Sablay, et se disait qu'elle ferait une bien jolie marquise ; elle se serait même contentée d'être comtesse, pourvu qu'on lui donnât un diadème en diamant. Les neuf perles ressortent si bien! C'est même plus joli sur les cheveux qu'une couronne de marquise !

Madame Le Coq rêvait de choses plus solides : un château dans le Périgord ou en Bretagne, d'un aspect majestueux ; un hôtel à Paris, commode et confortable ; cinq ou six domestiques ; deux ou trois bons chevaux ; un landau et un coupé, cela suffit ; c'est le bien-être sans luxe.

Les deux femmes marchaient en silence, côte à côte, n'osant pas échanger leurs pensées. Quand elles arrivèrent chez elles, il faisait presque nuit ; dans le salon, quelqu'un les attendait ; elles ne distinguèrent rien d'abord ; mais une voix bien connue vint frapper leurs oreilles, et deux mains amies, deux mains loyales saisirent leurs mains.

— Ah! c'est vous, Fernand! dit Jane.

— C'est vous, *monsieur!* dit madame Le Coq.

Fernand ne pouvait donner ni un château féodal, ni un hôtel à Paris, ni une couronne de comte, et sa présence inopinée venait arrêter les rêves des *Mille et une Nuits* qui tournoyaient dans les cerveaux ambitieux des deux pauvres folles.

Un nom noblement porté, de bonnes terres dans le Berry et une jolie maison à Bordeaux ne suffisaient plus. Jane restait en face de Fernand sans qu'un sourire passât sur ses lèvres, sans qu'un mot sortît de sa bouche, et madame Le Coq avait l'air de lui dire : « Que venez-vous faire ici ? »

Ce fut Jane qui, la première, retrouva ses esprits :

— Vous avez un congé? dit-elle.

— Non, une permission de quinze jours.

— C'est ennuyeux que vous soyez venu au moment des bals?

— Pourquoi?

— Parce qu'on va nous regarder, nous examiner.

— Eh bien! n'y allons pas.

Elle lui lança un regard de hyène.

— Ne pas aller au bal, moi! Mais vous êtes fou!

— Tant que ma fille sera ici, dit madame Le Coq, il ne peut y avoir de fêtes sans elle.

— C'est vrai, répondit Fernand, j'étais égoïste.

Jane aperçut alors un petit coffre posé modestement à terre, dans un coin.

— Qu'est-ce donc que cela? dit-elle.

— Ouvrez-le, et vous le saurez.

Le coffre contenait des fleurs à profusion, des garnitures de robes, roses du Bengale, camélias, myosotis, plantes d'eau. Avec une robe blanche, Jane pouvait varier ses toilettes à l'infini. Puis, au fond du coffre, un éventail et un peigne de turquoises.

Toutes ces choses firent diversion aux grandeurs rêvées; elle les tenait, et la réalité, quand elle est agréable, a toujours une certaine supériorité sur les châteaux en Espagne!

Jane, à genoux devant le coffre, redevenait jeune fille; cependant pas un remerciement ne vint prouver à Fernand qu'elle était contente; elle considérait cela comme chose due, et

essayait les guirlandes en se regardant dans la glace, sans jeter un regard sur son fiancé.

Il rentra assez tristement chez lui. Madame Ritters ne parla ni de Jane ni de madame Le Coq; l'intelligente femme comprenait que le silence était sa plus puissante critique ; mais après le dîner, Hélène alla s'asseoir près de son frère, l'embrassa tendrement, et lui dit bien bas :

— Elle ne t'aime pas!

Fernand tressaillit, car les paroles de sa sœur traduisaient le doute navrant qui errait dans son âme.

— Elle ne t'aime pas, répéta Hélène, et, si tu l'épouses, tu seras malheureux.

— Que sais-tu donc?

— Je sais que si j'avais un fiancé comme toi, je penserais à lui et non à moi. En son absence, je ne chercherais ni à l'oublier ni à plaire aux autres. Du reste, tu es ici, vois ce qui se passe et juge toi-même.

Fernand embrassa sa sœur, se leva et sortit.

Une heure après, il était au théâtre ou pour mieux dire au foyer du théâtre ; s'approchant de deux officiers, il leur demanda si on s'amusait à Bordeaux.

— Assez, répondit un sous-lieutenant qui paraissait disposé à s'amuser partout; le préfet reçoit, madame du Tailly donne des bals splendides, et dans plusieurs maisons particulières on danse aussi; nous sommes arrivés depuis trois mois, et nous n'avons vraiment pas à nous plaindre.

— Y a-t-il de jolies femmes?

— Oui, mais, sans comparaison, la plus belle de toutes, c'est mademoiselle Le Coq, la nièce du ministre. Elle épousera le baron de Tours qui lui fait une cour assidue.

— Mais non, reprit l'autre officier; elle est fiancée à un capitaine de cavalerie dont j'ai oublié le nóm.

— Oh! fiancée! fiancée tant que vous voudrez, mais...

Un coup de sonnette annonçant la levée du rideau, les officiers saluèrent Fernand, qui commençait à se trouver fort mal à l'aise et ne savait comment se soustraire à une conversation qu'il avait provoquée.

Il sortit du théâtre comme il était sorti de chez lui, dévoré du désir de voir et de savoir. Machinalement, il arriva sous les fenêtres de Jane,

qui étaient éclairées ; on voyait passer des ombres ; il y avait du monde chez madame Le Coq et on n'avait pas dit à Fernand : « Restez à dîner ; » on ne lui avait même pas dit : « Revenez ce soir. »

L'appartement de madame Le Coq était situé au second étage. Fernand se mit à aller et venir sur le trottoir du côté opposé de la rue ; et sa faction dura deux heures. Il entendait le son du piano et il voyait tourner les ombres. Sa tête commençait à tourner aussi ; il avait le vertige ; il lui prenait des envies folles de monter et de dire à madame Le Coq : « Qui donc est ici ? Qui donc danse avec Jane quand je suis dans la rue ? »

Enfin son supplice eut un terme ; le piano ne vint plus rire à ses oreilles ; les ombres disparurent ; la porte de la maison s'ouvrit, et il en vit sortir deux femmes et trois hommes. Un des hommes reconduisait les femmes, et les deux autres tournèrent du côté opposé ; mais avant de se séparer on échangea quelques mots, on alluma des cigares, et Fernand entendit une des femmes dire d'une voix moqueuse :

— Eh bien ! monsieur de Tours, je maintiens

mon pari : dix livres de bonbons contre une caisse de cigares que vous l'épouserez.

— Non, madame, j'admire, je danse, mais je n'épouse pas et je fumerai vos cigares.

Ritters resta d'abord atterré, puis il se mit à courir à travers la ville sans savoir où il allait; il voyait danser devant ses yeux les ombres qui lui étaient apparues aux fenêtres de madame Le Coq; une irritation douloureuse déchirait son cœur et broyait son amour-propre.

Le lendemain, il se rendit de bonne heure chez Jane pour avoir une explication; mais il la trouva si naturelle, si gracieuse, si confiante, que les reproches s'arrêtèrent sur ses lèvres.

« Après tout, se dit-il, je suis peut-être injuste envers cette enfant. Je me suis laissé influencer par ma mère et par ma sœur. On ne peut pas empêcher les suppositions malveillantes, ni arrêter les commérages; cette réunion de cinq à six personnes a probablement eu lieu, hier, à l'improviste, sans que Jane ait pu me faire prévenir qu'elle passerait la soirée chez elle; attendons avant de juger, examinons ce qui se passera, et agissons en conséquence. »

Jane garnissait une robe avec les fleurs offertes par Fernand, une robe de gaze verte, d'un vert pâle; les plantes d'eau se mêlaient aux ondulations du tissu vaporeux, et les roseaux retombaient comme si, fraîchement cueillis, ils étaient encore trempés dans la rosée du matin.

— Vous aurez l'air d'une naïade, dit Ritters, ou plutôt de la fée des ondes.

— Grâce à vous, j'aurai une ravissante toilette; vous viendrez me voir un instant, ce soir, n'est-ce pas? Nous partirons à dix heures, et je serai prête quelques minutes avant, pour vous serrer la main.

— Mais j'aurai le plaisir de vous admirer toute la soirée.

— Comment cela?

— J'irai chez madame du Tailly.

— Vous êtes invité?

— Probablement, car je ne m'introduis nulle part sans invitation.

— C'est très-extraordinaire que vous soyez invité; la liste est close depuis trois jours. Par qui avez-vous fait faire des démarches pour obtenir cette faveur?

Le ton de Jane était complétement changé; le

son de sa voix, bref et aigu, annonçait une contrariété très-vive qu'elle ne cherchait même pas à dissimuler.

— Je n'ai fait aucune démarche pour obtenir une invitation que je considère comme une politesse et non comme une faveur ; un de mes camarades, qui connaît madame du Tailly, a pensé que cela me ferait plaisir d'aller à ce bal, et m'a apporté ce matin cette carte.

Et Fernand tirant de son porte-billets la carte en question regarda fixement Jane, qui baissa les yeux.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir qu'elle éprouvait un vif déplaisir en apprenant qu'il allait la suivre au bal, et Fernand, malgré sa loyale confiance, était loin d'être aveugle.

— Pourquoi donc cela vous déplaît-il que j'aille à ce bal? dit-il en attaquant militairement la question.

— Cela ne me déplaît pas, cela m'étonne simplement.

— L'étonnement se traduit de trois manières : par la surprise seule, par la satisfaction et par la contrariété; c'est cette dernière sensation

que vous éprouvez et je désire en connaître le motif.

— Mais vous êtes incroyable! Vous me faites subir un interrogatoire! Vous interprétez mes pensées; seriez-vous despote, par hasard?

— Non, pas despote, croyez-le; votre bonheur sera le but constant de mes désirs; je me réserve seulement le droit de vous guider, et je ne saurais le faire si vous me dissimulez vos sentiments,

— Mes sentiments à propos d'un bal, à propos de rien! Vous vous êtes levé sur le pied gauche, ce matin; du moins je l'espère, car si votre humeur était ainsi chaque jour, ce ne serait pas amusant!

— Ne déplaçons pas la question; vous étiez charmante il y a cinq minutes; vous apprenez que je vais chez madame du Tailly, et aussitôt vous changez d'aspect et vous devenez hostile, pour ne pas dire plus.

— Que pourriez-vous dire de plus?

— Je pourrais dire un gros mot, je pourrais dire, chère enfant, que vous avez été un peu insolente; cela vous arrive quelquefois, mais cela ne vous était pas encore arrivé avec moi,

et je serais vraiment affligé que vous prissiez cette habitude.

Toutes ces choses, vraies et sévères, étaient dites, moitié sérieusement et moité riant, avec un bon regard franc qui aurait dû attendrir Jane et lui arracher une réponse sincère ; mais Jane ne pensait pas à son fiancé, elle ne pensait qu'à elle-même ; et en jouant sa destinée elle entendait bien gagner la partie.

— Puisque vous voulez absolument savoir ce que je pense, reprit-elle, je vais vous le dire : je trouve que, notre mariage ayant été officiellement annoncé, ma position à côté de vous, dans le monde, sera embarrassante, et voilà pourquoi j'ai paru, malgré moi, un peu contrariée.

— Je suis tout à fait de votre avis ; avec nos mœurs françaises, la situation d'une jeune fille fiancée est difficile, et, dans votre intérêt, j'aurais préféré vous voir passer dans la retraite le temps d'épreuve que votre mère nous a imposé ; vous ne m'avez pas demandé mon avis, mais, engagée dans la voie que vous avez choisie, votre position serait plus convenable si je pouvais vous accompagner toujours dans

le monde ; cela couperait court à certains propos que j'ai entendus hier et qui m'ont profondément froissé, je ne vous le cache pas.

— Que vous a-t-on dit? demanda vivement Jane.

— On m'a dit que notre engagement mutuel ne paraissait pas sérieux, et qu'un certain baron de Tours vous faisait une cour assidue.

— C'est Hélène qui vous a raconté cette histoire?

— Non, ce n'est pas Hélène, c'est un officier que je ne connais pas, et qui, naturellement, ne me connaissait pas non plus.

Les beaux yeux de Jane restaient obstinément baissés : elle semblait compter les rosaces dn tapis.

— Puisque nous avons entamé cette conversation que j'aurais voulu éviter, dites-moi pourquoi vous avez agi de manière à fixer les regards du public sur vous et sur M. de Tours? reprit Ritters.

Jane haussa les épaules, et répondit en souriant :

— Mon Dieu, mon ami, c'est une chose bien naturelle ; M. de Tours est riche, noble, titré

même, et fort élégant; il est le point de mire de tous les regards, et moi...

Elle hésita, mais son vaillant orgueil triomphant d'un instant de timidité, d'un sentiment très-passager de modestie, elle continua :

— Et moi, je suis la plus jolie femme de Bordeaux; de sorte que les gens qui n'ont rien à faire se sont amusés à arranger notre mariage dans leur imagination; mais ce que je puis vous dire, pour vous rassurer, c'est qu'il n'a pas été sérieusement question de ce mariage.

— Je ne suis pas inquiet à cet égard, et je sais même qu'il n'en sera jamais question.

— Qui donc vous a si bien renseigné?

— M. de Tours lui-même.

— Vous lui avez parlé de cela? s'écria Jane dont les yeux étincelèrent de colère.

— Je n'ai jamais parlé à M. de Tours, et il ne m'a même pas vu. Il a dit, devant moi, sans remarquer ma présence, qu'il vous admirait, mais ne vous épouserait pas.

Jane devint poupre, et Ritters s'aperçut trop tard qu'il venait d'agir comme un écolier; mais, ainsi qu'il arrive toujours aux natures profondément honnêtes, il jouait à jeu découvert.

— Où avez-vous rencontré M. de Tours, reprit mademoiselle Le Coq, et à qui faisait-il ses confidences?

Fernand ne se souciait pas d'avouer qu'il avait fait le guet dans la rue, et il répondit :

— Je ne peux pas vous dire où j'ai vu M. de Tours; mais je vous donne ma parole d'honneur que je l'ai entendu déclarer, de la façon la plus formelle, qu'il ne vous épouserait pas.

— A qui disait-il cela?

— A une femme dont je ne sais pas le nom.

— Mais tout ceci est une énigme indéchiffrable.

— Dieu veuille, chère enfant, que votre cœur ne ressemble pas à tout ceci et que je puisse connaître ce qui s'y passe! Je vous donnerai donc, quoi qu'il m'en coûte, l'exemple de la plus entière franchise. Hier, ne sachant que faire de ma soirée, je suis allé au théâtre, et j'ai entendu deux officiers parler de vous et de M. de Tours dans des termes blessants pour moi. Alors je me suis sauvé et, courant comme un fou à travers les rues et les quais, je suis arrivé à votre porte;

vous ne m'aviez pas invité à venir, mais j'espérais vous trouver chez vous, vous voir, et me calmer. En approchant de votre maison, j'aperçus vos fenêtres éclairées, j'entendis le son du piano, et je vis passer deux ou trois groupes de valseurs; j'étais en costume du matin, je ne pouvais pas entrer, et d'ailleurs votre oubli de m'inviter ressemblait bien à une défense tacite de venir chez vous; j'attendis dans la rue, sur le trottoir; c'était parfaitement ridicule, j'en conviens, mais je veux vous avouer cette faiblesse; oui, j'ai fait le *chevalier de gouttière!* Je ne vous dirai pas que j'ai souffert, vous ne le comprendriez pas. Ce fut vers minuit, quand ma faction cessa, que j'entendis M. de Tours dire en sortant de chez vous ce que je vous ai répété tout à l'heure.

— Alors, reprit Jane, vous devez être parfaitement tranquille, et vous seriez bien aimable de me laisser tranquille aussi.

Un sourire sardonique errait sur ses lèvres.

— Je serai tranquille et heureux si votre attitude me prouve que vous avez de l'affection

pour moi, et que le baron de Tours vous est indifférent.

L'arrivée de madame Le Coq mit un terme à cette explication, et quand Fernand s'en alla, sa fiancée lui tendit la main en implorant du regard un pardon qu'il accorda bien vite.

— C'est une enfant, pensait-il en retournant chez lui, une enfant gâtée, et les petites sottises qu'elle a pu dire et faire ne doivent être attribuées qu'à son enfantillage ; quand elle ne sera plus sous l'autorité illusoire de sa mère, elle deviendra raisonnable, et sera une femme charmante.

Le soir, en entrant chez madame du Tailly, il aperçut Jane plantée à côté de la maîtresse de la maison comme un aide de camp auprès de son général ! Elle l'aidait à recevoir ses invités, et elle leur distribuait, sans parcimonie, les plus gracieux sourires. On l'encensait, et elle n'était nullement effrayée par les coups d'encensoir qu'on lui envoyait en plein visage, au risque de lui casser le nez. Quand son fiancé s'approcha d'elle, elle le toisa du haut de son fragile piédestal, et lui dit bonsoir du bout des lèvres.

Il lui demanda une valse.

— Je n'en ai plus, dit-elle; elles sont toutes promises depuis longtemps.

— On vous les a donc demandées ce matin ?

— On me les a demandées au dernier bal ; on s'inscrit toujours d'avance.

— Vous reste-t-il une contredanse?

— Je ne sais pas.

— Regardez sur *votre registre.*

— Je crois que les contredanses sont effacées.

— Vos promesses s'effacent-elles aussi de votre mémoire ?

— Vous avez l'air lugubre ce soir.

Jane ouvrit son éventail, l'éventail que Fernand lui avait donné la veille ; elle regarda le lustre placé au-dessus de sa tête, frappa de son pied le parquet pour marquer la mesure d'une valse dont on jouait les premières notes, puis elle partit avec M. de Tours.

Elle était merveilleusement jolie dans sa toilette de naïade ; sa beauté resplendissante faisait pâlir la beauté des autres femmes. Madame Le Coq suivait sa fille d'un regard enivré d'amour maternel et d'orgueil.

M. de Tours avait non-seulement un titre et une fortune considérable, mais il possé-

dait encore cette aimable jactance qui jette de la poudre aux yeux, et les beaux yeux de Jane recevaient cette poudre d'or sans que sa vue en fût jamais fatiguée; elle savait regarder le soleil en face sans baisser les paupières.

Ses autres danseurs étaient choisis parmi les hommes à la mode, et elle se promenait à droite et à gauche avec une liberté toute britannique ; il y eut même un moment où elle s'aventura sur un balcon pour respirer l'air bienfaisant du mois de janvier.

— Vous allez vous refroidir, lui dit M. de Tours.

— Que vous importe?

— Il m'importe beaucoup ; si vous étiez malade, nous serions privés de notre plus charmante danseuse.

— Pourquoi exprimez-vous les sentiments des autres, au lieu d'exprimer seulement vos propres sentiments ?

— Parce que je suis certain que les autres partageraient l'opinion que j'exprime.

— Je n'aime pas les déclarations collectives.

— Il ne faut pas alors inspirer une admiration universelle.

— Vous préférez les généralités aux particularités, ce me semble.

— Je préfère vous ramener dans le salon; vous attraperez une fluxion de poitrine en restant ici; j'en serais responsable, et le capitaine Ritters m'en demanderait compte.

— Vous croyez donc que mes actions regardent le capitaine Ritters?

— Mais n'est-il pas votre fiancé?

— Non.

Jane prononça ce mot d'une voix étranglée; son regard était fixe; elle mordait son mouchoir et un morceau de dentelle resta entre ses dents.

M. de Tours ne parut pas entendre ce qu'elle venait de lui dire, ou, s'il l'entendit, cette confidence le laissa parfaitement indifférent.

Pendant ce temps, Fernand s'était assis près de madame Le Coq.

— Croyez-vous, madame, lui dit-il, qu'un homme d'honneur puisse accepter la position que me fait votre fille?

— Comment! vous vous plaignez de ma fille!

— Oui, madame; votre fille fait une chose

que je n'ai jamais supportée de qui que ce soit : elle se moque de moi.

— Ah ! cher Fernand ! vous êtes vraiment un fiancé farouche ! serez-vous donc un mari féroce? Ma fille a un succès fou, et, loin de vous en offusquer, vous devriez en être flatté, car la plus grande jouissance d'amour-propre pour un homme, c'est certainement d'avoir une femme à la mode.

— Nous avons à ce sujet, madame, des idées tout à fait différentes ; je vois avec un profond chagrin que Jane n'aime que le monde, le luxe et les plaisirs ; je n'ai pas ce qu'il faut pour lui procurer le genre d'existence qui lui convient, et d'ailleurs, quand je lui rappelle nos engagements, elle ne semble pas s'en souvenir. Je ne lutterai donc pas plus longtemps : je me retire.

— Vous plaisantez !

— Non, madame, je parle très-sérieusement, et j'éprouve en vous disant cela une grande douleur, un regret sincère ; mais je préfère subir ce regret à présent, et le subir seul, que d'enchaîner Jane à ma destinée, alors que ses aspirations l'appellent plus haut.

— Vous vous trompez ; ma fille vous aime

sincèrement, et votre abandon lui causerait un très-grand chagrin.

— Si je pouvais le croire, je ne renoncerais certes pas à la plus chère espérance de ma vie.

— Nous causerons de tout cela demain ; vous êtes deux vrais enfants, et il faut que *votre mère* s'en mêle pour rétablir la paix dans le futur ménage.

Là-dessus, madame Le Coq tendit la main à Fernand, et ajouta :

— Oh ! je ne serai pas comme certaines belles-mères ; j'aimerai mon gendre comme un fils, et, en toute occasion, je serai son auxiliaire.

Se levant aussitôt, elle alla rejoindre Jane, et lui dit quelques mots ; la jeune fille écouta attentivement sans rien répondre, puis, traversant le salon, elle vint se placer devant Fernand.

— Voulez-vous danser le cotillon avec moi ? lui dit-elle.

— Mais vous ne l'aviez donc pas promis, ce cotillon que je n'osais pas vous demander ?

— Si, au contraire, je l'avais promis.

— A qui ?

— Vous êtes bien curieux !

— J'en conviens.

— Eh bien ! puisqu'il faut tout vous dire, je l'avais promis à M. de Tours.

— Et que lui direz-vous ?

— Je lui dirai que je désire le danser avec vous, et je lui demanderai de chercher une autre danseuse.

Pour comprendre ce revirement complet, il aurait fallu assister à la conversation qui avait eu lieu, une heure avant, entre madame Le Coq et madame du Tailly.

— Jane est ravissante ce soir, avait dit la maîtresse de la maison, et vraiment, ma chère amie, son fiancé est bien.

— Son fiancé ! reprit madame Le Coq ; mais, vous le savez, rien n'est irrévocablement décidé.

— Ah !

— C'est vous-même qui nous avez conseillé de rompre.

— Je crois vous avoir engagées à ne rien précipiter, mais non pas à rompre.

— Vous nous avez promis de nous trouver un mari riche, élégant, et n'ayant rien à faire qu'à promener et à amuser sa femme.

Madame du Tailly se mit à rire d'un mauvais rire nerveux, en montrant des dents jaunes et longues, comme les dents d'un cheval hors d'âge.

— Pardon, reprit-elle, je vous ai dit que cela pourrait se trouver; mais je ne vous ai pas affirmé que je le trouverais.

— Vous en connaissez cependant un qui réunit toutes ces conditions.

— Qui donc?

— M. de Tours.

— C'est impossible, chère belle! ne songez pas à celui-là.

— Pourquoi?

— Parce que de Tours a d'énormes prétentions.

— Qui vous l'a dit?

— Lui-même.

— Y a-t-il longtemps qu'il vous a dit cela?

— Hier.

— Il s'occupe pourtant beaucoup de Jane, et ce soir encore il l'a fait danser cinq fois.

— Mais qui donc ne s'occupe pas de votre fille? On se l'arrache! Elle est adorablement jolie!

— C'est précisément à cause de cela qu'il me semblerait naturel que M. de Tours eût l'idée de l'épouser.

— Eh bien ! non, il n'a pas cette idée, il ne l'a pas du tout; il veut une femme très-riche : cinq cent mille francs de dot, au moins, avec des espérances prochaines et solides; de plus, sa mère, qu'il ne voudrait pas mécontenter, tient essentiellement à ce qu'il choisisse sa femme dans l'aristocratie.

— Mais il me semble qu'une illustration moderne comme celle de mon beau-frère vaut bien tous les vieux blasons du monde.

— Je suis absolument de votre avis ; malheureusement, madame de Tours ne voit pas les choses au même point de vue que nous; et d'ailleurs, lors même que cette objection n'existerait pas, Jane ne pourrait fournir à de Tours cette dot de cinq cent mille francs, objet de ses rêves ! Croyez, chère amie, que je me suis informée, que j'ai insisté, que j'ai agi comme si le bonheur de ma propre fille eût été en jeu ; il n'y a rien à faire de ce côté.

— Voyez-vous quelque autre parti convenable pour Jane ?

— Pas ici ; mais cela peut se rencontrer plus tard.

— Plus tard ! C'est que *plus tard*, c'est incertain ; ce mot m'a toujours inspiré une véritable horreur; c'est l'inconnu dans toute son obscurité.

— C'est vrai, et La Fontaine, qui ne manquait pas de jugement, a dit que ce qu'on possède vaut toujours mieux que ce qu'on attend.

— Alors, pourquoi nous avoir *découragées* du capitaine Ritters ?

— Mais je ne vous en ai pas découragées du tout; je vous ai seulement engagées à attendre avant de conclure définitivement, parce que si d'ici là nous trouvions mieux, on pourrait dénouer doucement l'affaire Ritters, quoiqu'il soit réellement très-bien, cet officier.

— Très-bien, mais un peu militaire.

— Cela lui va ; il est grand ; il a l'air résolu, entreprenant ; on dirait un mousquetaire !

— Je crois néanmoins que Jane pourrait faire un mariage plus avantageux.

— Le fait est qu'elle est bien belle ; mais cela n'empêche pas qu'à votre place je ménagerais

3.

le mousquetaire ; il ne vous gêne pas ; gardez-le comme le pain sur la planche ; c'est une précaution qui ne peut pas nuire.

— Cela dépend ; la présence d'un prétendant bien accueilli empêche les autres d'avancer.

— Au contraire, cela les attire ; quand on veut tuer des oiseaux, on en attache un blessé à une branche, et les autres accourent.

— Eh bien, gardons encore pendant quelques mois Ritters, et puis nous verrons.

Et ce fut sur cette conclusion que madame Le Coq se mit en campagne pour enlacer derechef Fernand dans ses filets. Elle transmit rapidement à Jane le mot d'ordre, et Jane qui venait, de son côté, d'échouer dans sa tentative, se soumit sans résistance à la consigne ; car elle pensait que ce cotillon, repris à M. de Tours et donné à Ritters, était un vrai coup d'État qui, au pis aller, lui rendait son fiancé et qui pouvait, d'un tour de main, la faire baronne.

Elle dansa donc jusqu'à quatre heures du matin avec Fernand, qui eut la générosité de ne pas faire allusion à ses caprices ; il

se promettait de la corriger plus tard par le raisonnement et par l'indulgence unis à une sage fermeté.

Quelques jours se passèrent sans nuages inquiétants, et Fernand retourna à sa garnison emportant un souvenir plus cher que jamais de sa belle fiancée, et un complet oubli de ses torts envers lui.

Mais, à Bordeaux, deux anges gardiens veillaient sur son bonheur : sa mère et sa sœur, qui s'étaient complétement effacées pendant la lutte, reprirent leur poste d'observation; en redevenant la fiancée de Fernand, Jane retombait légalement sous leur surveillance, et quelques semaines plus tard elles purent constater que de nouvelles ambitions s'élevaient sur les ruines des ambitions détruites.

Cette fois, un brillant officier d'état-major fut l'objectif de madame Le Coq, et Jane suivit fidèlement le plan de campagne dressé par sa mère. Madame du Tailly servait d'auxiliaire, avec mollesse, il est vrai, mais enfin c'était chez elle qu'on se réunissait; elle faisait l'éloge de Jane, parlait de la tendresse paternelle du ministre pour sa nièce, appuyant ainsi habile-

ment les prétentions de ses deux protégées sans se compromettre.

« Cher enfant, écrivit madame Ritters à son
« fils, il se passe ici des choses qui me froissent;
« je ne comprends rien à la conduite de ta fian-
« cée ni à celle de sa mère; à moins qu'on ne
« soit d'une inqualifiable légèreté, on a des
« projets et on t'oublie; dans un cas comme
« dans l'autre, c'est inquiétant; et si tu peux
« obtenir encore une permission, je t'engage à
« venir et à juger toi-même ce que tu as à faire. »

Le lendemain du jour où cette lettre parvenait à Fernand, il prenait le train-poste et arrivait à Bordeaux.

La première chose qu'il aperçut fut le landau de madame du Tailly; il le croisa sans être vu, car Jane ne songeait guère à plonger ses regards dans un modeste fiacre; elle était nonchalamment étendue sur les coussins de satin brun, en face de sa mère et de sa protectrice, et elle causait avec M. de Blancmesnil, l'officier d'état-major en question.

Fernand éprouva d'abord une espèce de rage; il avait envie de sauter à la tête des chevaux de madame du Tailly, de les arrêter et de de-

mander raison, séance tenante, à l'homme qui usurpait sa place dans le cœur de sa fiancée.

Puis il se calma et envisagea froidement sa situation, comme il eût envisagé l'ennemi sur un champ de bataille. Il s'était trompé en croyant que l'âme de Jane était belle comme son visage était beau; il devait désormais ne plus songer à elle, et arracher du livre de sa vie la page sur laquelle son nom était écrit. Il souffrait, mais sa décision devint bientôt immuable. Pourquoi faire du tapage? pourquoi se plaindre, quand, libre encore, il avait le droit d'oublier Jane?

A mesure qu'il approchait de la maison paternelle, la sérénité renaissait dans son cœur, et, en embrassant sa mère et Hélène, il offrit à leurs regards inquiets un visage parfaitement calme

On ne fit aucune allusion au but de son voyage; l'heure du dîner était arrivée; on se mit à table, et on parla de tout, excepté de Jane.

Puis, au coin de feu, après avoir tranquillement fumé un cigare, le capitaine pria *sa petite sœur*, comme il l'appelait toujours, de lui ap-

porter du papier, un encrier et une plume. Tout cela se trouvait dans un coin du salon, mais Fernand voulait écrire sous les yeux de sa mère, pour lui montrer que sa pensée n'hésitait pas, que sa main ne tremblait pas !

Voici la lettre qu'il adressa à madame Le Coq :

« Madame,

« J'ai aimé votre fille comme aucun de ses « admirateurs ne l'aimera probablement jamais; « mais je ne veux pas lutter contre les aspira- « tions d'une enfant qui, avant d'être femme, « cherche la fortune, et désire une situation que « je ne puis pas lui offrir.

« Je ne veux pas non plus être le jouet de « vos calculs, et je viens vous rendre la parole « que vous m'aviez donnée. Je ne suis plus le « fiancé de votre fille.

« Recevez, madame, l'assurance de mon pro- « fond respect.

« Fernand Ritters. »

Quand, à travers leurs larmes de joie, madame Ritters et sa fille eurent parcouru ces lignes,

Fernand sonna la vieux serviteur qui avait été autrefois ordonnance du colonel Ritters, et il le chargea de porter la lettre à son adresse.

— Cher fils, dit madame Ritters, cette triste aventure ne t'a pas dégoûté du mariage, n'est-ce pas? Je te chercherai une femme, tu te marieras bientôt, je l'espère.

— J'ai fait ce soir, ma mère, ce que l'honneur me prescrivait de faire, répondit Fernand, mais j'ai une grâce à vous demander, et si vous ne me l'accordiez pas, je viendrais rarement dans cette chère maison : ne me parlez jamais de mariage; il y a dans mon cœur une blessure, laissez-lui le temps de se fermer, et, après, laissez-moi jouir de ma liberté!

— Il a raison, dit Hélène; quand nous étions enfants, et que nous avions mangé quelque chose de malsain, vous nous disiez toujours : Ne mangez plus de cela; attendez que vous en ayez oublié le goût!

La lettre de Fernand fut déposée sur la cheminée de madame Le Coq, qui dînait chez les du Tailly, et, quand elle rentra, elle ne la vit pas.

Le lendemain, elle fut réveillée par des cris ou, pour mieux dire, par une espèce de bour-

donnement qui, de la rue, montait jusqu'à ses fenêtres.

De graves événements politiques s'étaient acomplis la veille à Paris; déjà, dans la soirée précédente, des télégrammes inquiétants avaient jeté l'alarme à Bordeaux! la poste du matin en apportait la confirmation; un bouleversement général se préparait, et M. Le Coq, qui avait, par ineptie, largement pris part aux malheurs publics, n'était plus ministre; sa chute ne lui laissait aucun espoir de remonter l'échelle de la fortune; il tombait à plat sous le stigmate de l'incapacité, ne possédant en effet qu'une seule science, celle du courtisan consommé, car il ne s'était élevé et soutenu que par la flatterie et la plus aveugle obéissance; honnête homme, du reste, il était né pour être valet, et non pas pour être ministre.

Madame Le Coq, sa belle-sœur, fut atteinte aussi profondément que si elle-même avait perdu un portefeuille, car le portefeuille était à ses yeux le talisman qui devait, de loin, édifier la fortune de sa fille! Elle le voyait luire à l'horizon comme un phare lumineux, et elle espérait que cette lumière ministérielle électriserait les

gendres comme elle l'éblouissait elle-même.

Le pauvre mère, émue et tremblante, alla réveiller la belle enfant, qui dormait dans une petite chambre près d'elle. Jane prit la chose moins vivement; évidemment le portefeuille de son oncle était une perte pour elle, mais il lui restait sa rayonnante beauté, la protection de madame du Tailly, la chance très-probable et très-prochaine d'épouser le vicomte de Blancmesnil, et enfin, si elle ne trouvait pas mieux, Fernand Ritters, brillant officier, qui deviendrait colonel, général, et peut-être même maréchal de France!

Elle se frotta les yeux, étendit ses jolis bras et embrassa sa mère en lui disant de ce son de voix engourdi qui succède au sommeil :

— Il faut bien nous consoler de cela; au fait, mon oncle ne faisait pas grand'chose pour nous.

— Mais il était là, au pinacle, en vue de tous, envié et redouté! C'était une grandeur dans la famille, une noblesse qui nous rendait les égales de ce qu'on appelait autrefois des femmes de qualité!

— Enfin, bonne mère, c'est fini, et le plus sage est de nous retourner d'un autre côté : madame

du Tailly nous a engagées à aller passer quelques semaines dans son château, allons-y ; cela nous fera faire un charmant voyage, et puis nous serons à la porte de Fontainebleau, où il y a, dit-on, une société nombreuse ; madame du Tailly reçoit ses amis de Paris, et si M. de Blancmesnil ne me demande pas en mariage, je trouverai là d'autres vicomtes.

Ce projet de voyage fut un trait de lumière pour madame Le Coq. Elle entrevit la forêt de Fontainebleau peuplée de prétendants à la main de sa fille ; jamais forêt n'avait contenu autant de gibier ! Madame Le Coq se voyait déjà en chasse, lancée à fond de train sur un cheval rapide et docile, suivant la piste d'un marquis ou d'un millionnaire, le forçant et entendant enfin les sons victorieux de l'hallali.

— Tu as raison, dit-elle ; il ne faut pas courber la tête, et d'ailleurs ce sera toujours pour nous un grand honneur d'appartenir à une maison qui a donné un ministre à la France !

Et, se redressant avec orgueil, elle regarda respectueusement sa figure dans une glace qui reflétait aussi le ravissant visage de Jane. Elle ne pensait guère à ce que le ministre

donné par sa maison coûtait à la France.

Le bourdonnement continuait dans la rue ; à chaque crise, à chaque révolution, on reconnaît ce mauvais bruit, cette rumeur, vague encore qui ne demande que le signal d'un seul homme pour se traduire en cris, en hurlements, en vociférations. Les deux femmes, malgré la confiance qu'elles cherchaient à s'inspirer réciproquement, écoutaient ces murmures menaçants, et elles frissonnèrent.

Madame Le Coq s'approcha de la fenêtre ; un rassemblement s'était formé devant sa maison ; elle se rejeta près du lit de sa fille qu'elle enlaça dans ses bras !

— Ils parlent de nous, ces gens ameutés là ! Ils ont de hideuses figures ! Que vont-ils faire ?

Jane, plus pâle qu'une statue de marbre blanc, laissa retomber sa tête en arrière, et ses grands yeux noirs s'attachèrent sur sa mère avec anxiété.

Dans cet instant, la même vision apparut aux deux pauvres femmes isolées et menacées.

Elles virent debout, entre elles et la foule rugissante, un homme dont la main reposait sur la poignée d'une épée, et le même nom s'échappa en même temps de leurs lèvres :

— Fernand !

Mais ce cri de détresse devait être sans écho ; depuis une heure déjà, Ritters avait quitté Bordeaux. En apprenant les événements qui s'accomplissaient, sa première pensée avait été de rejoindre son régiment.

— Il faut lui écrire, dit madame Le Coq.

— C'est lui que j'ai toujours préféré, ajouta Jane ; il est si bon !

— Sa mère, qui nous est hostile, a seule été cause de nos malentendus.

— Oh ! non, pas seule ; Hélène excitait son frère contre moi, et le rendait sévère.

— Ces deux femmes sont exigeantes et sans indulgence.

— Néanmoins je crois que nous ferons bien d'aller tout à l'heure chez elles, car on les aime beaucoup ici, et leur maison sera respectée s'il y a quelques troubles sérieux.

— Tu as raison ; lève-toi bien vite, mon enfant chérie.

Madame Le Coq retourna à la fenêtre ; des agents de police essayaient de dissiper le rassemblement, mais la foule se montrait récalcitrante.

— Allons, circulez, disait le plus éloquent des agents; qu'est-ce que vous faites ici? Ces dames sont insignifiantes, après tout; ce n'est pas de leur faute si le ministre a fait des sottises; vous n'avez pas à les envier, elles ne sont guère plus riches que vous! Allons, circulez vite, ou bien nous allons employer la force.

Cette dernière menace n'avait rien d'effrayant, la force étant composée de deux hommes, et le rassemblement de cent cinquante au moins; mais l'orgueil était si puissant chez madame Le Coq, qu'il domina la peur, et que cette femme, qui tremblait pour la sécurité de sa fille et pour la sienne, s'écria :

— L'insolent! Il leur dit que nous sommes pauvres et insignifiantes!

— Ce sont bien là les agents du préfet, qui était jaloux de notre intimité avec les du Tailly!

— J'espère qu'il sautera, ce préfet; ce sera au moins une consolation.

Jane venait de se lever et d'entrer dans la chambre de sa mère, pour reprendre les bijoux que, la veille, elle avait déposés dans une coupe, sur sa toilette. Comme un bon feu pétillait

dans la cheminée, elle s'en approcha, et, tout à coup, un cri de joie retentit.

— Maman Fernand est ici! voilà une lettre de Fernand! Une lettre sans timbre!

Madame Le Coq s'élança auprès de sa fille.

— La lettre est pour toi, dit Jane; lis-la vite!

A la joie succéda la stupeur.

La dernière branche de salut venait de se briser. Jane fondit en larmes.

Madame Le Coq entra dans un véritable accès de colère.

— C'est une lâcheté! s'écria-t-elle; il se retire à l'heure où ton oncle tombe; ce qu'il aimait en toi, c'était l'appui du ministre; à ses yeux, tu représentais l'avancement.

— Si cela est vrai, répondit Jane, si réellement il se retire à cause de la chute du ministère, les autres se retireront aussi.

La pauvre enfant ne songeait pas que, pour se retirer, il faut d'abord s'être avancé, et que les autres, comme elle les nommait, l'avaient encensée, sans la demander en mariage.

Elle tenait entre ses mains tremblantes la lettre d'adieu de son fiancé, et ses larmes, tombant sur le papier, effaçaient à demi les carac-

tères tracés par Fernand, qui, lui aussi, la veille, en les traçant, avait senti son vaillant cœur se briser.

Elle relut cette lettre, et, voyant la date, elle dit :

— Mais elle est d'hier ; il ne savait rien encore !

Elle sonna la femme de chambre, et lui demanda qui avait mis cette lettre sur la cheminée.

— C'est moi, mademoiselle, répondit la femme de chambre ; le domestique de madame Ritters l'a apportée hier au soir, cinq minutes après le départ de ces dames ; quand elles sont rentrées, j'étais à moitié endormie, et je n'ai pas pensé à les en prévenir.

Madame Le Coq et Jane se concertèrent sur le meilleur parti à prendre ; toutes deux espéraient que Fernand, en apprenant qu'elles étaient menacées, arriverait bien vite chez elles pour les défendre ; mais Fernand ne vint pas, et la foule se dissipa peu à peu.

— Hélas ! dit Jane, le désastre politique n'est pour rien dans la retraite de Fernand ; Hélène lui aura écrit que j'allais épouser M. de Blanc-

mesnil, et c'est à cause de cela qu'il s'est retiré.

— Eh bien! reprit madame Le Coq, si tu épouses M. de Blancmesnil, tu seras vicomtesse, et Hélène n'aura pas joué un beau rôle dans cette affaire-là, puisque ses cancans t'auront rendu ta liberté.

— Mais crois-tu donc que j'épouserai M. de Blancmesnil?

— Je l'espère.

— Et moi, je ne l'espère pas.

— Pourquoi?

— Parce que M. de Tours était encore plus aimable pour moi que M. de Blancmesnil, et qu'il est parti sans me demander en mariage. Et puis hier, pendant notre promenade en voiture, j'ai fait allusion à nos projets; j'ai parlé de Fernand, en t'attribuant, bien entendu, ce projet d'union; j'ai même parlé de mon départ.

— Et qu'a répondu le vicomte?

— Il a dit que Bordeaux ferait une grande perte en me perdant, qu'il ne retournerait pas au bal ici, n'ayant de plaisir à y rencontrer que moi seule; et puis il m'a demandé la permission de venir me voir dans les villes où je serais

en garnison. Tout cela n'indique pas le désir de m'épouser.

— Non, mais il te croyait peut-être enchantée de Ritters, heureuse de ton mariage avec lui, et naturellement, il ne pouvait pas venir se jeter à la traverse pour essuyer un refus.

— Oh ! mais j'avais toujours bien soin de dire, à lui et aux autres, que c'était toi seule, maman, qui désirais le mariage ; je leur expliquais que tu étais amie d'enfance de madame Ritters, et que vous aviez arrangé cela ensemble ; je disais toujours que Fernand était trop vieux, qu'il avait douze ans de plus que moi, et que j'aurais préféré un mari de mon âge.

— Et que répondaient-ils?

— Ils riaient.

— Ah ! que c'est difficile de caser une fille, dit madame Le Coq en laissant échapper un profond soupir, et combien ton oncle s'est montré égoïste en ne cherchant pas un neveu quand il n'avait qu'à tendre la main pour en trouver dix !

— Mon oncle était absorbé par les affaires du pays.

— Il les a joliment faites, les affaires du pays !

Il n'avait qu'à me trouver un gendre, et me charger de faire marcher le ministère : je m'en serais aussi bien acquittée que lui.

— Tu crois donc que mon oncle était incapable ?

— Ton oncle ! mais, mon enfant, c'est la plus grande nullité de France et de Navarre. Ton pauvre père m'a dit bien souvent que l'esprit de son frère était de la crème fouettée, et son caractère, de la cire molle ! C'est pour cela que, se pliant à toutes les fantaisies du maître, obéissant comme un caniche à ses moindres ordres, devinant même ses désirs, il s'était rendu nécessaire au souverain qui avait en lui plus qu'un serviteur, une vraie mécanique à vapeur, dont il n'avait qu'à toucher un seul ressort pour la faire manœuvrer à toute vitesse.

Jane écoutait sa mère avec stupéfaction ; car elle avait été élevée dans le culte de son oncle, et madame Le Coq, qui plaçait son beau-frère sur un piédestal aussi élevé que la colonne Vendôme, venait de *déboulonner*, sans aucun scrupule fraternel, ce piédestal ministériel. Tant que M. Le Coq avait été au pouvoir, Ri-

chelieu, Mazarin et Colbert n'étaient que de petits bonshommes à côté de lui; mais aussitôt tombé, sa belle-sœur ne faisait pas de façons pour poser le pied dessus.

Toutefois elle n'entendait pas laisser transpirer au dehors ses convictions intimes, et elle expliqua à Jane que, pour sauvegarder la situation, il fallait soutenir à tout venant que le ministre d'hier était le sauveur de l'avenir, la planche de salut du pays, et que son étoile, momentanément voilée par un nuage, brillerait derechef avec un éclat plus vif que jamais!

Tout en discourant ainsi, la mère et la fille restaient au coin du feu, en face l'une de l'autre, les pieds dans leurs pantoufles, et en proie au regret et à l'émotion; l'incertitude se dressait devant elles; un indéfinissable malaise les avait envahies; un vague remords les mordait au cœur, et elles cherchaient la lumière à travers l'obscurité complète de l'avenir.

— Comme Hélène va être fière d'avoir fait rompre mon mariage! dit Jane.

Elle se trompait; l'âme d'Hélène était trop grande pour contenir de petits sentiments; ils se fussent perdus dans l'espace! Elle était

heureuse de voir son frère délivré d'un lien peu digne de lui; mais la compagne de son enfance, la pauvre Jane qu'elle avait aimée, ne lui inspirait qu'un sentiment de vraie compassion.

— Si du moins, reprit madame Le Coq, nous avions la chance de répondre un de ces jours à cette lettre par un billet de faire part!

« Il y a des billets de faire part si jolis!

« M. le comte et madame la comtesse de « Blancmesnil ont l'honneur... »

— Mais bien mieux que cela, bonne mère :

« M. le marquis et madame la marquise de « Blancmesnil ont l'honneur de vous faire part « du mariage de M. le vicomte de Blancmes- « nil, leur fils, avec... »

Jane s'arrêta; elle rougit, et n'osa pas achever.

— Ah! dit madame Le Coq, le vicomte a donc un frère aîné?

— Oui, un frère d'une très-mauvaise santé.

— Il sera peut-être marquis?

— Probablement.

— Que tu ferais une jolie marquise, mon enfant chérie! Je te vois en rêve avec de la

poudre et des diamants dans tes cheveux ! Tu es née pour cela !

— Je le crois ; le tout est de trouver un marquis qui me fasse marquise !

— Ne perdons pas courage.

— Cherchons, et nous trouverons.

— C'est un mot de l'Évangile.

— Oui ; seulement l'Évangile applique ce mot aux choses du ciel.

— Mettons-le d'abord tout simplement en pratique sur la terre.

— Eh bien ! que faire ?

— Habillons-nous, et allons nous jeter dans les bras de madame du Tailly ; elle est intelligente, dévouée ; confions-lui franchement notre situation ; elle a été cause de la rupture avec Fernand, elle voudra réparer cela.

— Je crois que tu as raison, chère mère, tu ne perds jamais la tête ; mais si nous commencions par déjeuner, car je meurs de faim !

Cinq minutes après, la future marquise prenait tranquillement son chocolat, en se regardant dans une glace ; l'expression de ses beaux yeux était plus accentuée qu'à l'ordinaire, et la pâleur causée par les émotions qu'elle venait de

subir faisait ressortir la pureté de ses traits; ses cheveux noirs, abondants et soyeux, s'échappaient de tous côtés, traînant jusqu'à terre, et l'enveloppaient comme un manteau de cour; assise entre la glace de la cheminée et celle d'une armoire, elle avait la jouissance de se contempler tout entière, et elle éprouvait le sentiment de confiance que ressent, à la veille d'une bataille, le général qui vient de passer en revue des forces formidables.

Les deux femmes, vêtues de noir et voilées, montèrent dans un fiacre, car la prudence leur interdisait de circuler à pied dans les rues de Bordeaux, et elles se firent conduire à l'hôtel occupé par madame du Tailly. Le concierge, allant au-devant d'elles, les prévint que *madame* était sortie.

— Cela ne fait rien, répondirent-elles; et elles entrèrent.

Les domestiques allaient et venaient d'un air effaré; dans l'antichambre, on dit à Jane, qui s'avançait la première, que *madame* ne recevait pas.

— Elle nous reçoit toujours, fit Jane d'un ton impérieux, et, levant plus haut que jamais

sa belle tête, elle écarta de la main le valet qui essayait de lui barrer le passage.

Elles traversèrent deux salons en désordre ; des caisses ouvertes, des objets de toute sorte, amoncelés pêle-mêle, annonçaient un prochain départ.

Madame du Tailly, debout au milieu de sa chambre, donnait des ordres.

Malgré la grande intimité qui régnait entre elles, Jane n'avait jamais vu sa chère protectrice dans un costume dénué d'artifice, et elle ne put réprimer une sensation d'étonnement.

Madame du Tailly est tout bonnement hideuse ; on se demande même si ses traits représentent une figure ; mais cette femme, entourée de luxe, disparaissant sous les dentelles, enfouie dans de magnifiques étoffes, jouant la grande dame, sachant se faire aimable, personnifiait aux yeux de Jane, malgré son effroyable laideur, la puissance de la femme du monde, de l'autorité gouvernementale, de la Parisienne expérimentée, et en l'apercevant vêtue d'un jupon court qui laissait voir ses longs pieds plats, d'une espèce de veste en

flanelle blanche qui dessinait d'une manière désastreuse ses formes aiguës; en voyant sa tête dénudée et ses rares cheveux épars autour de sa figure informe, Jane se dit :

« Ce n'est pas elle; c'est un rêve horrible, c'est un cauchemar! »

La stupéfaction de la jeune fille ne produisit pas un bon effet sur sa protectrice.

— Nous sommes indiscrètes, dit madame Le Coq qui mesura à l'instant le péril de la situation.

Madame du Tailly grimaça un sourire; ses longues dents jaunes s'entre-choquèrent.

— Comment donc! dit-elle, mais pas du tout; je suis heureuse de vous serrer la main avant mon départ.

Pendant ce temps, une soubrette intelligente était allée chercher une robe de chambre doublée de martre, afin de cacher autant que possible sa maîtresse; et elle lui jeta sur la tête une mantille de blonde.

— Vous partez donc prochainement? dit avec inquiétude madame Le Coq.

— Tantôt, chère madame; j'allais vous écrire un mot pour vous dire adieu.

— Adieu! répétèrent ensemble la mère et la fille, c'est-à-dire au revoir, car vous reviendrez!

— Cela n'est pas probable; M. du Tailly a reçu avis de son changement; mais comme on ne lui désigne aucun autre poste, et que celui qu'on lui donnerait pourrait ne pas lui convenir, il va se retirer dans mes terres.

— Près de Fontainebleau; dans le beau château où vous avez eu la bonté de nous engager à aller.

— Mon mari est fatigué de tous ces ballotages politiques, reprit madame du Tailly sans répondre à la question de Jane, et il désire se reposer.

— Mon beau-frère éprouve probablement le même besoin, dit madame Le Coq; il a tant travaillé depuis quelques années.

— Malheureusement il a mal travaillé en dernier lieu, car il a fortement concouru à la catastrophe dont nous sommes tous victimes.

— Pourtant, chère amie, vous lui reconnaissiez un grand talent.

— Vous ai-je dit cela? C'était pour vous faire plaisir, mais je n'en pensais pas un mot;

M. Le Coq était ce qu'on appelle *un faiseur;* il désirait se rendre agréable au souverain et se souciait peu d'être utile au pays.

— Si vous nous avez dit le contraire pour nous faire plaisir, madame, quand mon oncle était au pouvoir, pourquoi ne pas nous laisser nos illusions aujourd'hui? Il est bien moins douloureux pour nous de penser qu'il est victime d'une injustice que de croire à son incapacité, dit Jane.

— Eh! il me semble, chère enfant, que vous raisonnez à ravir; au surplus, le désastre de votre oncle ne vous atteint pas, et votre beau capitaine est bien capable d'avancer sans appui.

— Le mariage de Jane est rompu, dit madame Le Coq.

— Depuis quand?

— Depuis hier.

— Vous n'avez pas choisi le bon moment.

— Nous ne l'avons pas choisi, madame, répondit Jane; ce n'est pas nous qui avons rompu nos engagements; c'est M. Ritters qui m'a rendu ma parole.

— Ce que vous me dites me consterne, ma chérie; en qui donc pourra-t-on avoir con-

fiance désormais? Votre fiancé était, à mes yeux, le type des chevaliers d'autrefois; la loyauté est peinte sur son visage; je vous le répète, chère petite, je suis consternée !

— Fernand ne mérite aucun reproche; tous les torts sont de mon côté? Influencée par vos conseils, encouragée par votre amitié, j'ai espéré faire un plus brillant mariage; il a vu que je ne tenais pas à lui; c'était vrai, je n'y tenais pas; et un jour est venu où il a renoncé à moi. Voilà la vérité, madame; elle est triste pour nous, et vous seule pouvez nous consoler en me mariant le plus tôt possible.

— Le vent ne souffle guère en ce moment du côté du mariage; en temps de révolutions, on attend; les célibataires se félicitent de n'avoir charge ni de femme ni d'enfants, et chacun tâche de tirer son épingle du jeu sans compliquer la situation en se chargeant de chaînes, quelque douces qu'elles soient.

— Alors, madame, vous croyez que je ne me marierai pas?

Madame de Tailly se mit à rire, d'un rire sec, en montrant le grand clavier couleur safran qui se jouait entre ses lèvres minces.

— Mais je ne dis pas cela, chère enfant; l'avenir est long devant vous; vous avez à peine dix-neuf ans, je crois; il faut de la patience!

— Je ne demande pas à me marier demain, mais il serait pénible, après avoir été fiancée, de ne pas retrouver l'occasion de faire un bon mariage; et, pour atteindre ce but, votre appui serait tout-puissant.

— Vous me prenez donc pour une fée!

Jane, malgré ses angoisses, malgré son irritation contre le sort et contre sa protectrice, devenue tout à coup si indifférente, ne put s'empêcher de sourire à ce mot de fée; car, évoquant ses souvenirs d'enfance, elle revit les belles images de fées qui ornaient les contes de Perrault, et avec lesquelles l'épouvantable laideur de madame du Tailly formait un singulier contraste.

— Vous avez des relations qui vous permettraient de faire beaucoup pour nous, reprit madame Le Coq.

— Parmi mes relations, les mariages de convenance sont seuls admis; l'argent est soigneusement compté, et les sentiments ne sont pas même jetés comme appoint dans la balance.

— Alors pourquoi noüs avoir dit que Jane, en épousant le capitaine Ritters, faisait un mariage au-dessous du niveau auquel elle pouvait prétendre ?

— Parce que cette enfant est ravissante, qu'il n'y a, en définitive, qu'heur et bonheur en ce monde, et que, d'ailleurs, dans ce temps-là son oncle était ministre ; elle pouvait rencontrer quelque soupirant sérieux, assez riche pour se passer de dot, et assez ambitieux pour désirer, avant tout, l'appui d'un homme aussi influent que M. Le Coq l'était alors.

— Je ne retournerai pas dans le monde à Bordeaux, dit Jane ; cela me serait trop pénible d'y rencontrer Hélène.

— Elle y va si peu.

— Puis on est exaspéré contre nous à cause des événements politiques. Ce matin on voulait enfoncer notre porte et briser nos fenêtres.

— Mais, chère enfant, ce ne sont pas les gens de la société qui se livrent à ces voies de fait, et dans un salon vous ne seriez en butte à aucune hostilité.

— Nous allons néanmoins quitter Bordeaux pendant quelques mois ; c'est une mesure de

prudence, et ce voyage sera favorable à la santé de ma fille.

— Et où irez-vous?

Le ton de cette question était si peu encourageant, que madame Le Coq resta un instant interdite ; mais, reprenant son aplomb, elle répondit :

— Nous irons en Bretagne, d'abord, chez des parents de mon mari ; puis je conduirai Jane aux bains de mer, il y a longtemps qu'on les lui ordonne ; et, de là, nous comptons aller vous voir à Fontainebleau, puisque vous avez eu la bonté de nous y engager.

Madame du Tailly avait engagé la belle-sœur et la nièce du ministre, c'était parfaitement vrai, mais elle ne se souciait pas de mêler à son monde, très-exclusif, mesdames Le Coq rentrées dans le domaine ordinaire de la bourgeoisie de prevince ; puis, et c'était là l'obstacle le plus puissant, elle redoutait *la chasse aux maris*, car la mère et la fille, sans cette monomanie d'hyménée et de grandeur, eussent été des amies très-présentables. La merveilleuse beauté de Jane était un de ces ornements qui ne coûtent rien à une maîtresse de maison ;

madame Le Coq, qui, elle aussi, avait été jolie, conservait un aspect agréable et ces deux femmes, débarrassées de leurs ambitions malsaines, auraient été recherchées pour elles-mêmes. L'esprit ne manquait ni à l'une ni à l'autre ; elles étaient aimables et savaient causer.

— Je ne recevrai pas à Fontainebleau cette année, dit madame du Tailly après avoir cherché un instant ce qu'elle pourrait répondre ; les événements sont tels que nous ne pouvons pas songer à nous amuser.

Ce refus net enlevait aux deux pauvres désolées leur dernière espérance ; elles restèrent un instant atterrées.

Ce fut Jane qui, la première, releva la tète.

— Je crois que nous gênons madame du Tailly ; il me semble, chère mère, que nous ferions bien de la quitter.

— En effet, je vous reçois très-mal, j'ai l'esprit encombré de ces mille détails qui accompagnent un départ imprévu.

— Adieu, madame, dirent en se levant Jane et sa mère.

— Adieu, chère amie ; adieu, ma toute belle ;

je conserverai un bien bon souvenir de nos relations. Adieu !

Madame du Tailly avança ses deux mains jaunes et maigres, puis son visage, dont la peau ressemble à un parchemin fatigué dont on s'est servi pour couvrir des flacons de conserves. Jane se serait volontiers dispensée de mettre son jeune visage en contact avec cette repoussante figure, mais il fallait boire le calice jusqu'à la lie, et sourire encore à l'amie d'hier, qui faisait défection aujourd'hui. Le monde a de douloureuses exigences qu'il faut subir sans murmurer.

Quand, au pied de l'escalier, madame Le Coq regarda sa fille, elle vit ses beaux yeux remplis de larmes ; la mère et la fille s'avancèrent en silence sous le péristyle ; convaincues, une heure avant, que madame du Tailly allait les retenir à déjeuner et les reconduire plus tard dans sa voiture, elles avaient renvoyé leur fiacre, et elles tremblaient à l'idée de traverser la ville seules, à pied ; elles jetèrent un coup d'œil sur les domestiques groupés sous le porche, et elles allaient prier l'un d'eux d'aller leur chercher une voiture, quand elles

entendirent ces mots sortir du groupe :

— En voilà des *dégommées ;* ça ne sera plus si fier ! Quelle pitié c'était !

Elles sortirent serrées l'une contre l'autre, se raidissant contre l'insulte et contre la peur.

Rentrées chez elles, les sanglots éclatèrent.

— Maman, s'écria Jane, tu ne connaissais donc pas le monde ?

Ce reproche mérité était pour madame Le Coq la plus douloureuse des leçons.

Elle avait vu le monde à travers ses désirs et ses illusions, à travers l'amour maternel le plus passionné et le plus insensé ! La beauté de Jane lui semblait un capital qu'il s'agissait de placer le plus avantageusement possible, une puissance qui devait aplanir devant elle toutes les difficultés de la vie. En quelques heures, l'édifice fragile s'était écroulé, et la mère ambitieuse voyait avec douleur et remords que, détournant sa fille chérie du vrai chemin, elle l'avait fait passer à côté du bonheur. Devant elle, il n'y avait que l'isolement ; les hautes aspirations des deux pauvres affolées avaient éloigné d'elles ces relations héréditaires qui forment, en province, une seconde famille,

et les amis repoussés ou dédaignés ne reviennent jamais. Madame Le Coq et Jane ayant concentré leur existence dans la splendide demeure de madame du Tailly, et cette demeure étant fermée, il n'y avait plus rien à Bordeaux pour elles. Elles regrettaient par-dessus tout Fernand, si bon, si loyal, si aimant; elles regrettaient aussi la position honorable qu'il offrait à sa femme, et l'appui que sa belle-mère aurait trouvé près de lui. Il leur semblait, à toutes deux, qu'elles subissaient l'influence d'un affreux cauchemar, que ces désastres, accumulés en quelques heures, n'étaient qu'une douloureuse fantasmagorie; leurs pensées éperdues cherchaient à ressaisir le passé, à se rattacher à une espérance et à une affection; mais rien ne répondait à leur appel, et, durant cette lugubre journée, elles purent apprécier la juste valeur des succès auxquels elles avaient tout sacrifié. Pas un des plus fervents admirateurs de Jane ne vint déposer sa carte chez madame Le Coq; pas une marque de sympathie ne fut donnée à celles que les gens de madame du Tailly avaient si insolemment appelées *les dégommées!* On s'attendrit sur les

maux physiques; on s'inscrit chez les malades ; on visite une ou deux fois les affligés ; mais le genre de revers subi par Jane et sa mère n'amène que le sourire de la pitié sur le visage des indifférents ; pour être plaint et consolé en pareille circonstance, il faut avoir su inspirer de vrais sentiments d'amitié.

A ce jour si triste succédèrent des jours plus tristes encore, car chaque heure écoulée venait affirmer le vide de l'avenir ; la tourmente politique, les dramatiques et terribles événements qui se déroulaient accaparaient tous les esprits; il n'y avait plus ni réunions ni réjouissances; chaque existence se concentrait dans le cercle intime du foyer, et madame Le Coq était seule en face de sa pauvre enfant, dont la beauté ne s'étiolait pas encore, mais dont la santé s'altérait.

Pendant ce temps, Hélène et sa mère, entourées d'amis fidèles, suivaient de cœur le fils et le frère chéri dont la valeur personnelle grandissait chaque jour. Elles priaient pour lui et attendaient son retour ; confiantes en la protection de Dieu, elles espéraient !

Hélène avait regretté son amie Jane, la chère

compagne de son enfance, et elle l'aimait encore malgré la terreur que lui avaient inspirée les projets de son frère et l'indignation que lui avait causée l'ingratitude de la jeune fiancée. Hélène comprenait que si Jane eût été élevée par une mère sensée au lieu d'être élevée par madame Le Coq, elle n'eût pas subi l'influence du milieu faux qui avait fait dévier son jugement et son cœur.

Un événement, en apparence bien insignifiant, apporta un rayon de soleil dans l'existence monotone de Jane. Le premier étage et le rez-de-chaussée de la maison habitée par madame Le Coq furent loués à un étranger très-riche, M. Mérinval, qui venait s'installer à Bordeaux avec sa fille, charmante petite personne de l'âge de Jane. Lydie Mérinval, fraîche comme une rose de mai, mignonne et blonde, formait le plus frappant contraste avec Jane; jolie sans être belle, gracieuse et souriante, elle faisait l'effet d'un oiseau qui, se trouvant bien dans sa cage, chante du matin au soir.

Les nouveaux venus arrangèrent leur domicile avec un luxe qui fit frémir d'envie leurs

deux voisines; les appartements du rez-de-chaussée, ornés d'objets d'art et garnis de plantes exotiques, étaient réservés pour les réceptions; le premier étage, organisé de la manière la plus confortable, devint le domaine intime du père et de la fille; de magnifiques chevaux trouvèrent abri dans les écuries restaurées; la cour et le jardin furent métamorphosés, et madame Le Coq, unique locataire de la maison, pouvait jouir en quelque sorte de toutes les choses qui s'étalaient sous ses yeux.

Bientôt les deux jeunes filles se lièrent d'amitié. Lydie qui avait grandi en Russie, où son père occupait un poste élevé, raconta à sa nouvelle amie qu'elle était revenue en France pour se marier; ne voulant pas épouser un étranger, elle rentrait dans son pays pour choisir un compatriote.

— Vous pouvez faire un mariage splendide, lui dit Jane.

— Je désire seulement être heureuse, répondit-elle.

— Vous n'épouserez cependant pas le premier venu?

— Non, car ce ne serait pas le moyen de trouver le bonheur; je veux épouser un homme que j'aimerai.

— Vous pouvez exiger un titre; dans la position où vous êtes, vous aurez à vos pieds comtes et marquis.

Lydie éclata de rire.

— Nous ne nous comprenons pas du tout, reprit-elle. Je ne choisirai pas une position, je choisirai un mari; or, quand je l'aurai rencontré tel que je le désire, bon, loyal, intelligent, comment voulez-vous que j'exige qu'il soit comte ou baron? Je ne chercherai que la valeur personnelle, sans compter pour quoi que ce soit les accessoires.

Jane regardait avec stupéfaction cette jeune fille élevée au milieu des neiges, et dont le cœur paraissait si chaud!

— M. Mérinval vous laissera donc faire un coup de tète? dit-elle.

— Un coup de tête! Mais nous ne nous entendrons donc jamais! Je n'ai pas l'intention de faire un coup de tête, et mon père a sur le mariage absolument les mêmes idées que moi; s'il avait désiré un gendre titré, nous serions

restés en Russie et il m'eût fait épouser un prince à moustaches blondes! Si je trouve un gentilhomme à mon gré, je ne le repousserai pas à cause de ses parchemins, car nous ne sommes ni radicaux ni exclusifs; j'ai confiance en l'avenir, et j'attends!

Pour attendre, Lydie jouissait de toutes les choses qui font prendre patience; adorée par son père, elle menait une vie charmante et faisait partager autant que possible à son amie les douceurs de son existence.

Plusieurs mois se passèrent ainsi; et sans que l'état du pays fût prospère, les choses habituelles de la vie reprenaient peu à peu leur cours; il n'y avait ni bals, ni fêtes brillantes, mais on se réunissait dans l'intimité; Jane et sa mère, tristement à l'écart, ne rencontraient leurs anciennes connaissances que chez M. Mérinval.

Elles entendaient parler d'Hélène, devenue remarquablement jolie; son éducation étant entièrement terminée, elle sortait beaucoup plus qu'autrefois, et était même fort à la mode, malgré la simplicité de ses allures. Par un sentiment de délicatesse, elle s'abstenait de

venir chez les Mérinval, seule maison où elle pouvait rencontrer Jane.

— Vous avez été très-liée, je crois, avec mademoiselle Ritters, dit un jour Lydie à son amie.

— Oui, répondit-elle en rougissant.

— Vous n'êtes pas brouillées, n'est-ce pas?

— Non ; nous nous saluons quand nous nous rencontrons.

— Vous avez entendu parler de son mariage?

— Je n'en ai pas entendu dire un mot. Elle se marie?

— Oui.

— Qui épouse-t-elle?

— Le vicomte de Blancmesnil.

Jane, qui venait de rougir, devint plus pâle qu'une morte.

— En êtes-vous sûre? dit-elle.

— Parfaitement sûre. C'est officiel!

— Mais qui donc a fait ce mariage? car M. de Blancmesnil n'habite plus Bordeaux, et quand il était en garnison ici, il ne mettait pas le pied chez madame Ritters.

— Ah! c'est tout un roman! M. de Blancmesnil, qui est charmant, dit-on, s'était lié très-

intimement avec M. Favier, ce riche armateur qui a un château près de Royan. M. Favier l'a invité à venir chez lui pendant la saison des bains; il a rencontré Hélène sur la plage et au Casino; ils ont fait ensemble des promenades sur mer, des excursions à cheval, si bel et si bien que le vicomte a amené dernièrement sa mère ici, lui a fait voir *la belle Hélène*, et que, huit jours après, le mariage était arrangé; voilà l'histoire! Elle est jolie, n'est-ce pas, cette histoire? Elle rentre dans mon système, ajouta Lydie en frappant l'une contre l'autre ses petites mains potelées. Le vicomte de Blancmesnil, qui est riche, n'a pas cherché à doubler sa fortune; il a choisi une femme charmante, et bien certainement il sera heureux. »

Celle qu'on appelait *l'héritière* pouvait parler et s'extasier tout à son aise sans craindre d'être interrompue. Jane, remontant vers le passé, se souvenait du temps où M. de Blancmesnil, lui prodiguant des compliments, restait toute une soirée à ses côtés et faisait des prodiges de dextérité pour attraper, au cotillon, son mouchoir ou son bouquet. Tout cela avait

passé comme passe la fumée, comme passe le vent, et ses espérances étaient tombées une à une, ainsi que tombent les feuilles mortes!

Dans ce temps, dont chaque heure était encore présente à sa mémoire, Hélène vivait humblement cachée au foyer; puis, un jour, la violette était apparue au milieu de son frais feuillage, et l'enfant, devenue jeune fille, avait conquis la place que les combinaisons de Jane et de madame Le Coq n'avaient pu enlever. Étrange jeu de la destinée! amère dérision du sort!

Jane voulait douter encore, mais quand Lydie fut partie elle vit entrer sa mère, émue et frémissante d'indignation.

— Sais-tu ce qui arrive? s'écria-t-elle.

— M. de Blancmesnil épouse Hélène.

— Il faut qu'elle soit joliment intrigante pour avoir réussi là où nous avons échoué, dit naïvement madame Le Coq.

— Madame du Tailly nous a trompées, elle nous a découragées! C'était une fausse amie.

— C'était une égoïste!

— Elle nous recherchait uniquement à

cause de mon oncle, qui pouvait être utile à son mari ; le monde est bien laid, et je voudrais fermer les yeux pour ne plus le voir.

— Courage, mon enfant! tu n'as pas vingt ans et l'horizon est vaste devant toi.

— J'y vois bien des nuages, ma mère, dit Jane en baissant tristement les yeux pour cacher les larmes qui brillaient à travers ses grands cils noirs.

Les jours qui suivirent amenèrent ces petites épreuves qui sont la monnaie des chagrins sérieux. Jane entendait parler de l'éblouissant mariage de son ancienne amie ; elle l'apercevait, passant radieuse au bras de son fiancé, ou marchant à côté de la marquise qui attachait sur elle les regards maternels les plus tendres. Lydie avait vu une superbe parure de diamants, une ravissante victoria à huit ressorts, des meubles de satin, des tapisseries Louis XV, des merveilles en tous genres, et, avec sa gaieté enfantine, elle faisait la description de toutes ces belles choses; croyant amuser Jane, elle n'oubliait aucun détail, et voulait même la mener chez les

fournisseurs pour admirer les meubles et les bijoux étalés.

Ce qui fit le plus d'effet sur Jane fut la rencontre d'une joyeuse cavalcade dont Hélène faisait partie ; elle s'arrêta suffoquée : son sang remontait vers son cœur ; un nuage passait devant ses yeux ; elle n'y voyait plus !

Hélène, à cheval, lui apparut tout à coup, entre son fiancé rayonnant de joie et Fernand heureux du bonheur de sa sœur chérie. Tous deux veillaient sur elle avec une égale sollicitude ; les trois chevaux marchaient de front, et deux bras protecteurs étaient toujours prêts à saisir les rênes de l'enfant inexpérimentée !

Le mariage du vicomte de Blancmesnil et d'Hélène Ritters fut célébré à la cathédrale ; l'archevêque de Bordeaux donna lui-même la bénédiction à la mariée, conduite à l'autel par son frère et ramenée par le marquis son beau-père. Une foule énorme se pressait dans l'église et tous les équipages de la ville stationnaient à la porte. Le sort désiré par Jane était échu à son ancienne amie, qui cependant, comme Lydie, n'avait désiré que le bonheur.

Si madame Le Coq eût été plus riche, elle au-

rait quitté Bordeaux. Malheureusement, quand le revenu est strictement mesuré à la dépense annuelle, un déplacement est une affaire capitale; et puis, où aller? Souvent elle s'était dit que, dans une très-petite localité, les chances de sa fille seraient meilleures, mais il s'agissait de bien choisir cette localité, afin d'y trouver un gendre; la pauvre mère, qui commençait à envisager sous son vrai jour les réalités de la vie, se serait contentée d'une union médiocre pour sa fille, même après avoir vu faire à Hélène un mariage inespéré.

L'existence de la vicomtesse de Blancmesnil devenait précisément celle que Jane avait rêvée; son mari donnait sa démission et s'installait à Paris dans l'hôtel de son père qui lui cédait un pavillon; le jeune ménage devait y passer chaque année quatre à cinq mois, puis trois ou quatre au château de Blancmesnil, en Touraine, et le reste du temps chez madame Ritters.

Jane aurait donc à subir le retour annuel de son ancien adorateur et de cette petite Hélène, qu'elle regardait jadis du haut de sa fragile grandeur. Madame Ritters possédait dans

un des plus beaux quartiers de Bordeaux une toute petite maison, arrangée avec un soin infini, une vraie bonbonnière, mais dépourvue de porte cochère, de remises et d'écuries; le vicomte de Blancmesnil, tout en étant contraint de loger ses chevaux ailleurs, avait déclaré qu'il se trouverait à merveille sous ce toit hospitalier, et madame Ritters était ainsi vengée d'un mot de madame Le Coq qui, au temps de son intimité avec madame du Tailly, avait dit, en parlant de la jolie demeure des Ritters, que c'était une *maison de pauvres!* Fernand et Hélène riaient de tout leur cœur de ce propos mal sonnant; mais madame Ritters, qui avait passé vingt ans de sa vie à embellir son domicile et à le rendre confortable, s'était fort émue de cette appréciation désobligeante.

Plusieurs mois s'écoulèrent; Hélène écrivait à ses amies de Bordeaux qu'elle était heureuse; quelques-unes d'entre elles l'avaient vue à Paris, dans un hôtel splendide, entourée de luxe et lancée dans le monde que Jane avait tant désiré entrevoir. Ces récits, navrants pour madame Le Coq et pour sa fille, ne leur étaient

pas épargnés ; mais une épreuve plus dure encore devait combler la mesure.

Près d'elles, Lydie, contente de son sort, heureuse de l'existence que son père lui avait créée, en suivait joyeusement le cours sans y rien vouloir changer. Son immense fortune et sa jolie figure attiraient les regards, puis, à mesure qu'on la connaissait, on l'appréciait plus haut, et on aimait ces deux êtres, le père et la fille, vivant l'un pour l'autre, simplement, au milieu de leur faste ; pour eux, le monde était un accessoire, rien de plus ! Lydie, élevée dans une atmosphère glaciale, éprouvait à Bordeaux la sensation d'un oiseau qui jouit d'un éternel printemps. Toujours entourée de fleurs, passionnée pour la musique, artiste en toutes choses, son luxe se portait sur les objets d'art. Son *chez elle* était un bijou ! A ces mille riens exotiques qu'elle avait rapportés de Russie venaient se joindre des antiquités heureusement choisies ; elle appelait cela son musée, et les soins de ce joli domaine prenaient une partie de son temps ; puis, chaque jour, elle sortait à cheval avec son père, montant avec une parfaite aisance un cheval noir

à longue crinière qui, venu de Serbie, avait l'air d'une bête féroce, d'un animal sauvage! Quand un seul nuage voilait le beau ciel du Midi, Lydie apparaissait comme l'image de l'hiver, enveloppée dans une pelisse fourrée à brandebourgs noirs; ses cheveux, d'un blond cendré, se perdaient dans la fourrure brune; ces jours-là, lançant son cheval à toute vitesse, pour défier le froid de l'atteindre, elle avait l'air d'un petit hussard qui va porter, à fond de train, un ordre très-pressé.

Elle était si gentille, celle qu'on appelait tantôt *l'héritière*, tantôt *la petite Russe*, que nul ne songeait à envier son existence facile et dorée. Son doux sourire appelait la bienveillance; cordiale sans familiarité, gaie sans exagération, bonne sans banalité de sentiments, elle avait le don de saisir la note vraie de toutes choses, et Jane elle-même l'aimait sans que l'envie eût étouffé la sympathie spontanée qu'elle lui avait inspirée. Souvent elle se promenait avec elle, tantôt en voiture, tantôt à pied; et quand Lydie choisissait pour elle-même de ces choses qu'on peut donner à une amie, des fleurs ou des riens coûteux, elle

choisissait les mêmes objets pour Jane, et lui offrait cela avec tant de grâce et de tendresse, que le don disparaissait pour ne laisser en vue que l'intention.

L'hiver ramena à Bordeaux Hélène et son mari; ils devaient y passer trois mois. Les événements politiques prenant moins mauvais aspect, on commença à s'amuser, et M. Mérinval ouvrit une fois par semaine ses salons. Cette fois, Hélène y vint, car elle espérait que le passé s'effaçant enfin, Jane la reverrait sans répugnance.

La première apparition de l'élégante Parisienne fut un vrai triomphe; la simple enfant, qui avait grandi à l'ombre, était métamorphosée en une grande dame presque majestueuse, et cette dignité, acquise tout naturellement, n'altérait en rien son charme. Hélène portait une robe de satin vert d'eau, si pâle, qu'elle avait la teinte de l'onde; son seul bijou était un collier de perles héréditaires, qui valait trente mille francs; dans ses cheveux, pas une fleur, pas même un ruban!

Elle aperçut bien vite Jane, s'avança vers elle et l'embrassa en dépit de la réunion déjà

nombreuse. Le vicomte, évidemment moins à son aise que sa femme, salua mademoiselle Le Coq; il n'avait aucun reproche à se faire, n'ayant jamais laissé croire à Jane qu'elle trouverait en lui autre chose qu'un danseur empressé; mais enfin, comme M. de Tours, il s'était tant soit peu diverti des illusions de la jeune fille.

Jane subissait un de ces supplices intimes auxquels on ne compatit pas, quoique la punition soit souvent plus sévère que méritée. Ce salon, où tout le monde s'amusait, était pour elle un lieu de torture; tout entière à ses souvenirs, son ambition déçue, mais non éteinte, finit par se réveiller; elle se dit que M. de Blancmesnil n'était pas le seul mari qui pût se rencontrer sur son chemin et qu'un jour peut-être elle trouverait ce qu'Hélène avait trouvé. Alors elle chercha à se voir à côté d'Hélène, et une glace lui renvoya son image. Hélas! son aveuglement même ne l'empêcha pas d'apprécier la réalité. Hélène, jadis inférieure à elle, l'écrasait à présent. Le bonheur l'avait transfigurée; puis cette grâce facile, cette aisance qui semblait innée, où donc les

avait-elle si rapidement acquises? Jane était toujours belle, mais elle avait la beauté d'une statue, des traits admirables, rien que cela ; sa taille était devenue anguleuse, ses épaules maigres et ses bras en fuseaux : ce changement, cette infériorité relative qui la frappait au cœur, n'avait pas échappé à M. de Blancmesnil, qui jetait sur Hélène d'orgueilleux regards.

Madame Ritters, jouissant des succès d'Hélène, avait l'air d'une rose très-épanouie, qui n'a pas encore envie de s'effeuiller ; elle éprouvait cette satisfaction légitime du pilote rentrant dans le port avec un bâtiment chargé de richesses! Une mère qui voit sa fille bien casée se frotte les mains et chante victoire.

Madame Le Coq, qui aurait bien voulu chanter aussi, regardait à la dérobée son ancienne amie ; en présence l'une de l'autre, elles étaient animées du même sentiment que deux chiens qui se sont grognés à propos d'un os! Rien n'est plus amusant pour les indifférents que les antipathies féminines! On va au théâtre, on donne trente ou quarante francs pour s'enfermer dans une niche et écouter ce que chaque acteur répète chaque soir, quand il est si facile

de jouir du spectacle vrai qu'on a sous les yeux à toute heure. Observer le monde est la plus distrayante des études, surtout quand les actrices en scène sont une mère déboutée de ses prétentions et une mère triomphante! Madame Le Coq, rétrécie par les déceptions, faisait l'effet d'une chatte dans un bain de vinaigre, tandis que madame Ritters ressemblait à une planète lumineuse entourée de ses rayons!

Cependant quelque chose manquait à son bonheur, car Fernand lui avait très-sérieusement répété, à son dernier voyage, qu'il ne voulait pas entendre parler de mariage, qu'il se sentait la vocation la plus prononcée pour la vie de garçon, et qu'elle n'aurait jamais d'autres petits-enfants que ceux que lui donnerait Hélène.

Or madame Ritters ne se contentait pas d'être grand'mère des futurs Blancmesnil; elle voulait voir autour d'elle une pépinière de Ritters, et regardait en pleurant le portrait du feu colonel son époux, en se demandant ce que deviendrait après Fernand ce nom noblement porté.

— Il s'éteindra, ma mère, répondait Fernand, et par conséquent ne sera jamais terni.

Madame Ritters n'acceptant pas cette consolation employait toute son éloquence pour peindre à son fils les douceurs de la paternité; alors Fernand prenait son chapeau et descendait, quatre à quatre, l'escalier de la petite maison.

Mais au bal, en face de l'élégant vicomte dont elle était la belle-mère, quand elle avait sous les yeux son Hélène rayonnante de beauté et admirée de tous, elle suivait avec moins d'acharnement ses idées matrimoniales au sujet de Fernand, ou, pour mieux dire, elle les perdait de vue.

A cette fête, d'autres fêtes succédèrent, et Jane revit souvent Hélène et son mari; puis Fernand arriva à Bordeaux pour y passer un congé. Alors un espoir vague vint réchauffer le cœur de Jane. Hélène, chaque fois qu'elle la rencontrait, lui témoignait les plus affectueux sentiments; son regard cherchait le sien et sa main se tendait vers elle; le premier moment passé, M. de Blancmesnil l'avait traitée comme une femme charmante qu'on a eu et qu'on

aura toujours beaucoup de plaisir à rencontrer. Madame Ritters seule écrasait la pauvre fille sous le mépris d'un œil foudroyant ; se retranchant dans un silence obstiné, elle avait l'aspect d'une forteresse entourée de bastions !

Néanmoins Jane se dit que le lien rompu pourrait se renouer, et sa mère nourrissait au fond de son âme le même espoir.

L'apogée de leurs désirs était maintenant ce que, autrefois, elles avaient dédaigné.

Fernand revint, non plus capitaine, mais chef d'escadron et décoré ; la décoration avait été conquise deux ans auparavant, et le grade venait d'être donné au moment où on s'y attendait le moins ; désormais l'avenir militaire du commandant Ritters était nettement dessiné, et sa mère qui, dans sa jeunesse, chantait comme Malibran, s'enfermait dans son petit salon intime, et croyant n'être entendue que des murailles, elle disait d'une voix toujours belle une romance de sa jeunesse, la chanson d'une mère qui, en berçant son enfant, rêve pour lui les plus hautes destinées : *Dors, mon beau général, dors!...*

Les oreilles de Fernand furent indiscrètes, et il tomba inopinément sur le dos de sa mère.

— Je suis éveillé, lui dit-il, mais malheureusement je ne suis pas encore général!

Madame Ritters, prise en flagrant délit d'illusions maternelles, resta d'abord pétrifiée, puis elle répondit sans hésiter :

— Tu le seras.

— En attendant, chère mère, ne chantez pas victoire ; nos voisins pourraient vous entendre et penser que les étoiles que vous suivez sont des étoiles filantes.

— Tu es un enfant terrible, tu entends tout, tu vois tout!

— Je vois surtout que vous m'aimez !

— Et malheureusement cela te suffit!

— Ah! nous y voilà! Du firmament lointain parsemé d'étoiles, il faut bien retomber sur la terre.

— Parsemée de démons!

— Parsemée de démons, vous avez parfaitement raison, ma mère; vous pourriez même dire : parsemée de fort jolis démons!

— Et, à ce sujet, je veux même te donner un conseil.

— Je n'en écouterai aucun.

— Mais tu ne sais pas ce dont il s'agit !

— Je n'ai pas envie de le savoir.

Fernand, en deux enjambées, était à la porte, la main posée sur le bouton de la serrure.

— Écoute-moi, je t'en supplie ! Je te donne ma parole que ce n'est pas pour t'engager à te marier, au contraire !

— Alors, mère chérie, soyez bénie !

— Ne te laisse pas reprendre par les Le Coq, au moins.

— Oh ! quant à cela, dormez en paix, c'est à mon tour de vous le dire.

— Tu es sûr de toi ?

— Parfaitement sûr, et ma raison n'aura même pas la peine de combattre mon cœur.

— Jane est bien belle !

— Elle serait plus belle encore, ce qui est difficile, qu'elle ne reprendrait pas sur moi le plus petit empire ; le sentiment qu'elle m'a inspiré est mort et enterré.

— Bien vrai ?

— Bien vrai. Ai-je donc jamais menti?

— Non, c'est une justice à te rendre ; tu as

toujours été aussi vrai que la vérité. Tu dis donc que le sentiment que tu éprouvais pour Jane est enterré?

— Depuis longtemps.

— Sais-tu que, sur les tombes, il pousse des fleurs parfois?

— Oui, ma mère, quand on en sème.

— Eh bien! si...

— Si vous essayiez d'en semer, et si par hasard elles s'avisaient de vouloir pousser, je les arracherais.

— Tu ne te marieras jamais?

Fernand ne répondit pas, il s'en alla.

Huit jours après, Jane et sa mère travaillaient ensemble; elles terminaient une toilette pour le bal qui avait lieu le soir chez M. Mérinval.

— Tu seras bien jolie dans cette robe! dit madame Le Coq.

Jane ne répondit que par un soupir.

— Ne sois pas triste, mon enfant; nos ennuis vont finir.

— En es-tu sûre?

— Oui certes, j'en suis sûre! Un sourire le ramènera à tes pieds.

— Je le désire.

— A présent qu'il est chef d'escadron et décoré, c'est vraiment un très-bon parti.

— C'est pour cela que peut-être il sera plus difficile.

— Lui ! Oh ! il est au-dessus de ces calculs. Il va te revoir, et demain il sera ici entre nous; nous dirons qu'il y a eu un malentendu, et tout sera oublié. Surtout, s'il te parle ce soir, place ce mot de *malentendu*, cela excuse tout sans rien expliquer ; c'est un mot très-utile ; tu le prononceras tristement, entends-tu, et d'un air mystérieux ; il faut laisser le champ libre aux suppositions.

— Oui, je comprends, et je tâcherai d'être adroite.

— N'oublie pas de prendre l'éventail qu'il t'a donné.

— Il est préparé.

— N'as-tu pas encore quelques fleurs venant de lui?

— Elles sont fanées.

— Qu'importe ! elles n'en attireront que mieux ses regards.

— Je mettrai un bouquet de myosotis à ma ceinture.

— C'est cela; des myosotis fanés ; rien ne peut faire un meilleur effet.

— Si seulement madame Ritters se laissait encore tomber dans son escalier comme elle l'a fait dernièrement, ce serait une bonne chance pour nous ; elle resterait sur son divan et ne serait pas là à me coucher en joue avec ses yeux furieux.

— Elle te redoute !

— Le fait est que si je suis jamais sa belle-fille je ne la cajolerai pas !

— Tu auras bien raison !

— Elle se pavane dans sa gloire, parce que son mari était colonel !

— On prétend qu'elle gouvernait le régiment.

— C'est pour cela qu'elle a toujours l'air de passer tout le monde en revue !

— Elle raconte les campagnes de son mari comme si elle les avait faites avec lui.

— Comment était-il, le colonel ?

— Très-bon, très-brave ! Sévère avec ses officiers qui l'avaient surnommé *Croquemitaine*,

il se laissait mettre aux arrêts par sa femme.

— On dit que les grands hommes sont presque tous ainsi!

— Tu tâcheras de faire suivre à Fernand la tradition paternelle.

— Oh! je ne tiens pas à commander.

— C'est possible, mais moi j'y tiens, parce que, si tu le dresses à t'obéir, il m'obéira aussi.

Quand, le soir, Fernand entra chez M. Mérinval, Jane, très-émue, cachait son visage derrière son éventail pour dissimuler cette émotion. Lui ne parut même pas l'apercevoir, et, durant toute la soirée, son regard ne s'arrêta pas une seule fois sur elle. Sans affectation, et par conséquent sans impertinence, il sut éviter tout rapprochement. Cela fut d'autant plus facile que, ne dansant pas, il pouvait se tenir à l'écart.

Jane dévorait ses larmes, et madame Le Coq était exaspérée. Hélène s'arrêta en valsant près de son ancienne amie et lui dit bonsoir, mais d'une façon contrainte et moins cordiale qu'à l'ordinaire.

Ce bal si gai, si animé, parut interminable à Jane; elle voulut cependant danser le cotillon pour

ne perdre aucune des chances qu'elle pouvait avoir de fixer l'attention du commandant Ritters, et aussi pour affirmer aux yeux de tous sa parfaite liberté d'esprit, liberté qui n'existait qu'à la surface, car son cœur était oppressé et son imagination fatiguée à force de chercher une solution introuvable.

Le lendemain, Lydie monta chez elle ; elle était plus sérieuse qu'à l'ordinaire.

— Vous sortez ce soir? lui demanda Jane.

— Oui, nous allons chez madame Ritters.

— Chez madame Ritters! Et que ferez-vous chez madame Ritters?

— Je crois que nous danserons.

— Dans le jardin?

— Mais j'espère que non! Il ne ferait pas chaud.

— Vous ne connaissez pas cette maisonnette?

— Si vraiment, je la connais ; je vais souvent chez Hélène ; je vous parle rarement d'elle, sachant que vous êtes un peu en froid, mais je l'aime beaucoup.

— Comment trouvez-vous son frère?

— Très-bien!

— Savez-vous que j'ai été fiancée avec lui?

— Oui, je l'ai entendu dire. Pourquoi ce projet a-t-il été rompu?

— Par suite d'un malentendu, se hâta de dire Jane qui se souvint des conseils de sa mère.

— Il se renouera peut-être?

— Certainement non.

— Madame Ritters est une heureuse mère! Sa fille est charmante, et son fils débute dans sa carrière d'une manière très-brillante.

— Le frère et la sœur savent se retourner.

— Est-ce que vous les croyez intrigants?

— Oh! non, je crois seulement qu'ils sont très-habiles!

— C'est absolument la même chose.

— Je n'en reviens pas de l'idée de donner un bal dans cette bicoque; on mettra l'orchestre sur le lit de madame Ritters, le buffet sur un guéridon, et les mères s'assoieront sur la cheminée.

— Mais ce n'est pas un bal, c'est une soirée intime.

— Ah! alors, vous êtes liés avec les Ritters?

— Ils nous plaisent beaucoup.

Lydie laissa passer plusieurs jours sans rechercher Jane.

Jane, prise d'une espèce de fièvre nerveuse, ne pouvait tenir en place ; le matin, elle sortait avec sa femme de chambre, l'après-midi avec sa mère ; elle se lança de nouveau dans le monde officiel, et partout elle rencontrait le commandant Ritters qui, froid et impassible, ne lui accordait jamais un regard, mais tout au plus un salut cérémonieux quand, par hasard, il se trouvait en face d'elle.

Un soir, tandis qu'elle dansait une contredanse, il causait avec Lydie qui se reposait.

— Vous avez dit adieu aux plaisirs ? lui disait-elle.

— Pas à tous, mais je ne danse plus.

— Pourquoi donc ? Est-ce indiscret de vous le demander?

— Très-indiscret.

— Alors, excusez ma curiosité.

— Ma résolution de ne plus danser a été prise dans un bal où j'ai éprouvé une déception, et depuis je n'ai jamais eu l'idée de danser. D'ailleurs, les années sont venues, et je laisse la place à ceux qui sont plus jeunes que moi.

Jane, qui ne perdait pas une seule parole de Fernand, se demandait s'il disait cela pour être entendu d'elle ; elle se retourna et lui adressa un regard qui implorait son pardon, mais Fernand ne la vit même pas ; ses yeux étaient fixés sur Lydie qui reprit :

— Si je vous demandais de me faire danser, est-ce que vous me refuseriez ?

— Je m'en garderais bien.

— Et votre vœu ?

— Je n'ai pas fait de vœu ; j'ai renoncé tacitement à la danse, voilà tout.

— Alors voulez-vous m'accorder la quatrième valse ? dit Lydie en s'inclinant et en imitant la manière dont un danseur invite une danseuse.

— Très-volontiers ; je suis aussi heureux que confus, et...

— Et moi je suis ravie, car j'ai gagné deux paris ; non, un seul pari, mais il est double.

— J'étais l'objet du pari ?

— Précisément.

— Quels sont les perdants ?

— Votre beau-frère qui me doit des bonbons, des bonbons de Boissier, et votre sœur

qui me fera un pastel. J'avais parié que je vous forcerais à danser ; Hélène m'avait affirmé d'un air mélancolique que c'était impossible, et M. de Blancmesnil, en bon mari, avait parié avec sa femme…

— Sur mes jambes, comme on parie sur les jambes d'un cheval.

— Absolument.

— J'ai pensé qu'en vous invitant moi-même je gagnerais à coup sûr !

Jane souffrait d'une souffrance nouvelle, inconnue ; elle ne voyait plus dans Fernand un parti, une affaire plus ou moins avantageuse à conclure ; l'homme loyal, aimable et apprécié de tous lui apparaissait comme si, jusque-là, elle ne l'avait jamais vu ! une appréhension vague lui mordait le cœur ; elle redoutai quelque chose, sans pouvoir préciser l'objet de ses craintes.

Elle vit valser Fernand et Lydie. Fernand avait une grâce martiale, si on peut joindre ces deux mots ensemble ; il dansait bien, sans perdre le caractère militaire imprimé à toute sa personne. Lydie, contente et rieuse, s'arrêtait à côté d'Hélène pour lui dire : « Vous me ferez

7

un pastel! » et près de M. de Blancmesnil pour lui réclamer des bonbons.

Un matin, Fernand, seul dans sa chambre, les pieds sur les chenets, fumait un cigare; il regardait la flamme bleue et rouge qui se jouait dans la cheminée, et aspirait le parfum de son londrès sans savoir ce qu'il faisait, et madame Ritters, entrée sans qu'il se doutât qu'elle fût là, s'approchant doucement de lui, posa la main sur le dossier de son fauteuil; il ne s'en aperçut pas.

— Tu es absorbé, cher enfant! lui dit-elle.

Il se redressa vivement, comme si un fluide électrique l'avait atteint.

— Moi, ma mère, mais pas du tout; je dormais, tout simplement.

— Les yeux ouverts!

— Avais-je les yeux ouverts?

— Oui; et hier, quand, après le dîner, je t'ai interrogé tant de fois sans obtenir de réponse, dormais-tu?

— J'étais probablement en distraction.

— Probablement. Et tous ces jours passés, quand tu te tenais à l'écart de nous, c'était sans doute aussi parce que tu avais sommeil ou que

tu te sentais trop distrait par tes pensées intimes pour causer avec ta sœur, ton beau-frère et moi.

— Voulez-vous, chère mère, que je vous avoue une chose? Le désœuvrement me pèse horriblement; je ne sais plus vivre sans manœuvres, sans soldats, sans travail; je suis devenu un ours, et je vais retourner à mon régiment sans attendre la fin de mon congé.

— Je connais deux beaux yeux que ce départ fera pleurer, dit en entrant Hélène. Puis elle vint se placer en face de son frère, le regardant d'un air moitié tendre et moitié moqueur.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire qu'il y a ici une ravissante petite personne qui trouve mon frère à son gré et qui sera très-affligée quand elle apprendra qu'il veut partir.

— De qui parles-tu, Hélène? s'écria madame Ritters; réponds-moi donc! De qui parles-tu? répéta-t-elle en saisissant le bras de sa fille et en le secouant comme elle eût secoué un cordon de sonnette.

Hélène regarda en riant son frère et fre-

donna un refrain du répertoire de madame Ritters : *Je n'ose la nommer*.

— Ce n'est pas Jane, n'est-ce pas?

— Non, ma mère; si c'était elle, je ne chanterais pas.

— Qui donc alors?

— Lydie!

— Mademoiselle Mérinval?

— Elle-même!

— Hélène, tu es folle! s'écria Fernand.

— Je ne suis ni folle ni aveugle, de sorte que, me donnant la peine de regarder ce qui se passe autour de moi, je me suis aperçue que la *petite Russe* te trouve à son gré, et que, toi, tu en as la tête sautée! Ne t'en défends pas! car ce mariage me plaît, et, cette fois-ci, je te crierai : Bravo!

— Mais, ma pauvre enfant, ne répète pas cela, pas même entre nous; si cette plaisanterie revenait aux oreilles de M. Mérinval, il me fermerait sa porte et il aurait raison.

— Pourquoi?

— Parce que sa fille est riche, très-riche, et que je ne le suis pas.

— Gaston est riche, très-riche, je ne l'étais pas non plus, et le marquis de Blancmesnil ne m'a pas mise à la porte.

— Tu crois donc que nous devons avoir tous deux même chance de fortune et de bonheur?

— Je crois que Dieu nous protége; j'ai toujours eu confiance en lui, et cela m'a réussi; quand je désire une chose, je la lui demande.

— C'est très-commode!

— Extrêmement commode, et je ne me suis jamais repentie d'avoir si bien placé ma confiance.

— Voyons, Fernand, dis-nous la vérité, reprit madame Ritters, es-tu enfin revenu à des idées raisonnables? Consens-tu à épouser mamoiselle Mérinval?

— Mais, ma mère, parlez-vous sérieusement? Autant vaudrait me demander si je consentirais à accepter le grade de général de division et la croix de commandeur.

— Rien n'est impossible; dis-nous seulement franchement si cette enfant te plaît.

— Eh bien! oui, elle me plaît! Bien plus que cela: je l'aime! C'est un bijou qui seul ignore sa propre valeur! Êtes-vous contentes

toutes les deux de m'avoir fait dire ce que je ne voulais pas m'avouer à moi-même?

— Je suis enchantée, répondit Hélène.

— Crois-tu que M. Mérinval lui donnera sa fille? dit madame Ritters.

— Je ne la lui demanderai certainement pas.

— Et tu auras parfaitement raison, car les choses s'arrangeront toutes seules.

Hélène, après avoir embrassé son frère, se mit au piano et madame Ritters, en proie à une très-vive émotion, alla néanmoins surveiller son petit empire, aucune circonstance ne la détournant jamais de ses soucis quotidiens.

Quelques heures plus tard, on remettait à M. Mérinval une carte de la vicomtesse de Blancmesnil qui réclamait de lui un entretien particulier. A peine avait-il eu le temps de répondre qu'il était à ses ordres qu'elle entrait d'un air joyeux et confiant, à moitié enfouie dans de superbes fourrures et traînant derrière elle une belle queue de velours. La petite Hélène avait grand air, sans avoir perdu l'entrain et le rayonnement de jeunesse qui ont un charme souverain !

— Monsieur, dit-elle, je viens vous faire une

confidence, et en vous la faisant je commets une indiscrétion; personne au monde, pas même mon mari, ne sait que je suis chez vous. Veuillez donc me promettre que vous garderez, au sujet de ma démarche, le plus absolu secret.

— Je vous le promets, madame.

— Mon frère aime votre fille, et, à cause de l'infériorité de sa situation de fortune, il ne veut pas se mettre sur les rangs pour obtenir sa main; s'il savait ce que je fais, il ne me le pardonnerait pas.

— Il aurait tort, car je serais heureux de lui donner ma fille.

— Est-ce vrai, monsieur! s'écria Hélène. Vous êtes donc bon et généreux comme mon beau-père qui m'a reçue sans compter ma dot?

— Cela vous étonne que je sois bon? dit M. Mérinval.

— Cela me transporte de joie!

— Ne vous réjouissez pas si vite, car mon consentement n'est pas tout; il faut obtenir celui de Lydie.

— Vous voudrez donc bien lui parler de mon frère?

— Non.

— Alors, monsieur, comment obtiendra-t-il ce consentement?

— Je ne veux plus parler de mariage à ma fille, qui a repoussé vingt-sept demandes! Franchement, je suis découragé; mais si vous voulez lui dire vous-même, madame, ce que vous jugerez convenable de lui dire en faveur de votre frère, je vous y autorise de tout mon cœur.

— Et moi, je vous remercie de toute mon âme!

— Je me suis toujours promis de n'influencer en rien ma fille; elle choisira son mari selon son goût, et je sais qu'elle comptera l'argent pour rien et l'homme pour tout.

M. Mérinval sonna; un domestique parut.

— Allez, lui dit-il, prévenir mademoiselle Lydie que madame la vicomtesse de Blancmesnil va monter chez elle.

Quand Hélène entra chez Lydie, la jeune fille l'enveloppa d'un regard pénétrant et lui dit :

— Vous n'êtes pas tout à fait comme à votre ordinaire; et puis, qu'avez-vous donc été faire chez mon père?

— J'avais à lui parler.

— Je m'en doute bien.

— Et savez-vous ce que j'avais à lui dire ?

— Oh ! parfaitement.

— Que me répondrez-vous alors?

— Permettez que je ne réponde rien tant que vous ne m'aurez pas dit vous-même ce que vous avez demandé à mon père.

— Lydie, avons-nous besoin de nous expliquer pour nous comprendre?

Pour toute réponse, Lydie l'embrassa.

— Est-ce que c'est *lui* qui vous a envoyée? dit-elle.

— Il ne sait pas que je suis ici; il fait sa malle pour partir.

— Où va-t-il?

— Il retourne à son régiment.

— Pourquoi?

— Parce qu'il vous aime et qu'il ne veut pas que vous le sachiez.

— Je ne pourrai cependant pas prendre cette fois-ci l'initiative; même pour gagner encore des bonbons et un second pastel, je ne l'inviterai pas à m'aimer, comme je l'ai invité à danser.

— Quand il croira n'être pas repoussé, il arrivera bien vite.

— Il faut le laisser partir ; et puis vous lui enverrez un télégramme.

— Méchante !

Lydie éclata de rire.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je ris parce que je suis contente. Voyons, asseyez-vous là et racontez-moi tout, cela va m'amuser.

Elle poussa Hélène sur une causeuse et se plaça à côté d'elle.

— Que voulez-vous que je vous raconte, chère petite folle? Mon frère vous aime, n'ose pas vous le dire et il s'en va, voilà tout!

— Il vous a dit qu'il m'aime?

— Non.

— Alors, comment le savez-vous?

— Je l'ai deviné.

— Vous lui avez demandé si c'était vrai?

— Oui.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a nié d'abord, puis il m'a avoué que je ne me trompais pas.

— Ensuite il vous a défendu de me le dire?

— Précisément.

— Et vous êtes venue bien vite me raconter cela?

— Bien entendu.

— Vous avez parlé à mon père?

— Qui m'a assurée que vous seule decideriez la question.

— C'est qu'elle est grave, la question!

— Oh! ne prenez pas, après coup, ce petit air sérieux; j'ai vu tout de suite que la question ne vous effraie pas le moins du monde.

— Elle ne m'effrayait pas, il y a cinq minutes; mais j'ai réfléchi, et quelque chose me tourmente.

— Quoi donc?

Lydie regarda le tapis, les fleurs, la cheminée... son cœur était oppressé et elle ne pouvait se décider à parler.

—Ayez confiance en moi, reprit Hélène; dites-moi tout ce que vous voudrez, sans craindre de me blesser ni de me faire de la peine, et si je puis vous rassurer je le ferai.

— Il y a une chose que je voudrais savoir.

— Si je la sais moi-même, je vous la dirai avec la plus entière franchise. Qu'est-ce donc?

Lydie hésita encore; elle souriait tristement, et, ne sachant quelle contenance prendre, elle passait et repassait sa petite main sur le manchon d'Hélène.

— Quand vous aurez bien caressé mon manchon, vous parlerez peut-être.

— Eh bien! racontez-moi ce qui s'est passé entre votre frère et Jane Le Coq! dit rapidement *la petite Russe* qui avait enfin pris *son courage à deux mains*.

— Jane Le Coq a voulu épouser mon frère qui ne pensait nullement à elle; elle le lui a fait comprendre; il en a été reconnaissant, et le mariage s'est arrangé, malgré le très-vif chagrin qu'il causait à ma mère et à moi; à peine les paroles étaient-elles engagées que la pauvre tête de Jane s'est remplie de désirs de richesses et de grandeurs, et elle a cherché fortune ailleurs, tout en essayant de garder mon frère comme un pain sur une planche; il a vu le manége peu loyal, et il a envoyé promener Jane. Voilà toute l'histoire résumée en quelques mots : si vous désirez les détails, je vous les raconterai.

— Non, non, je ne tiens pas aux détails;

mais il y a toujours une chose qui me tourmente.

— Quelle est cette chose?

— Il aimait Jane?

— Il était touché de l'affection qu'elle lui avait témoignée, et il admirait sa beauté; mais il la trouvait vaniteuse et mal élevée, et quand nous lui faisions remarquer les défauts de sa fiancée, il nous répondait qu'il les lui ferait passer.

— Alors, il compte *corriger* sa femme?

— Il comptait corriger celle-là parce qu'elle en avait besoin.

— Et pourtant il l'aimait.

— Ne soyez pas inquiète; le passé est mort dans le cœur de mon frère.

— Toujours est-il que, avant de mourir, avait vécu.

— Vous êtes jalouse comme une tigresse.

— C'est vrai! Et si c'est un défaut, votre frère *me corrigera*, puisque je serai sa femme.

Hélène prit dans ses mains la jolie tête blonde de Lydie et l'embrassa de tout son cœur; deux larmes, coulant sur ses joues, ressemblaient à deux gouttes de rosée sur une rose.

— Comme mon père sera content! dit-elle en souriant; il était si pressé de se débarrasser de moi!

— Vous avez refusé vingt-sept prétendants.

— C'est lui qui vous a dit cela? Il a beaucoup d'ordre, mon père, et il les inscrivait sur un petit registre, avec leurs noms et prénoms; et puis, en dessous, la position, l'âge, etc. A présent, c'est fini, et ce sera une comptabilité de moins à tenir en règle.

— Vous n'aviez pas envie de vous marier?

— Pas la moindre envie jusqu'au jour où j'ai vu votre frère; alors cela est venu tout de suite et tout seul. Et à lui, comment cela lui est-il venu?

— Tout de suite et tout seul, comme à vous.

— Vous vous en êtes aperçue promptement?

— A l'instant même.

— Comment vous en êtes-vous aperçue?

— Il avait un air, une figure et une manière d'être que je ne lui avais jamais vus.

— Même au temps de mademoiselle Le Coq?

— Il ne l'aimait pas comme il vous aime; il la trouvait admirablement belle, voilà tout; je vous l'ai déjà dit.

— Mais moi, je ne suis pas belle !

— Vous, vous êtes un bijou ! A présent, me permettez-vous d'aller chercher mon frère ?

— Non; laissez-le partir.

— Petite sœur chérie, il ne faut pas être coquette.

— Il me corrigerait encore de ce défaut-là.

— Il aura trop à faire si vous avez tant de défauts ; et je veux l'aider en vous corrigeant d'avance. Je retourne à la maison, je vais lui dire tout : il sera fou de joie, et dans une heure nous serons ici tous les deux, ou tous les quatre, car ma mère et mon mari voudront prendre part à la fête ; ils ne savent rien ; j'ai fait mon expédition très-mystérieusement.

Hélène s'arrêta chez M. Mérinval, pour lui rendre compte de sa mission ; *le nabab* parut très-satisfait.

— Comme j'entendais laisser Lydie entièrement maîtresse de son choix, dit-il, elle aurait pu choisir un mari à son gré et non au mien ; il n'en est pas ainsi, et votre frère me plaît autant qu'il plaît à ma fille.

La vicomtesse en rentrant trouva la maison

fort agitée ; on faisait les malles de Fernand ; madame Ritters, nerveuse et désolée, avait en vain essayé d'entrer en explication avec son fils, et le vicomte qui ne savait rien, et qui trouvait sa belle-mère et son beau-frère beaucoup moins aimables qu'à l'ordinaire, attendait le retour de sa femme en fumant un cigare.

Hélène entra dans le salon, s'approcha du feu, auquel elle présenta ses petites bottes à talons pointus, et, promenant ses regards autour d'elle, elle dit :

— Vous êtes tous ici, n'est-ce pas? Il faut faire atteler le landau, car nous avons une course à faire tous les quatre ensemble.

— Où voulez-vous aller? dit Blancmesnil qui aimait beaucoup sa belle-mère, mais qui préférait sortir seul avec sa femme.

— Est-ce que tu veux faire des visites de corps? lui demanda Fernand.

— Quant à moi, je ne sors pas, répondit madame Ritters ; tu ne sais sans doute pas que ton frère part tantôt par le train de huit heures, et je n'ai pas le cœur joyeux.

— Qui pleure le matin rit le soir, reprit Hélène.

Le vicomte regarda sa femme d'un air étonné.

Hélène se mit à rire.

— Tu es bien heureuse d'être aussi gaie, lui dit madame Ritters.

— Tout à l'heure tu le seras bien plus que moi, quand tu iras faire ta visite chez M. Mérinval.

— Chez M. Mérinval! pourquoi irais-je lui faire une visite?

— Mais pour le remercier de nous donner sa fille; la chose en vaut bien la peine!

— Que veux-tu dire? s'écria Fernand.

— Je veux dire que M. Mérinval te donne Lydie; il me semble que c'est clair.

— Est-ce vrai?

— Parbleu! si ce n'était pas vrai, je ne te le dirais pas.

— Tu es allée chez lui?

— Oui.

— Tu lui as parlé?

— Naturellement; sans cela, je ne saurais pas ce qu'il m'a répondu.

— Hélène, ma petite sœur, tu es un ange!

— Alors il y en aura deux dans la maison, car *l'autre* est un ange aussi.

— Tu l'as vue ?

— Oui.

— Tu lui as parlé ?

— Oui. Ah çà ! est-ce que tu t'imagines que je suis devenue muette ? A mesure que tu apprends que j'ai vu quelqu'un, tu me demandes si j'ai parlé ; je n'ai cependant pas l'habitude de me taire quand j'ai quelque chose à dire.

— Eh bien ! ne te fâche pas et dis-moi tout.

— *Dis-moi tout !* c'est le refrain en pareil cas, car *l'ange*, le second ange, puisque je suis le premier, me disait aussi : *Dites-moi tout !* Or, puisqu'il faut tout vous dire, je suis allée chez *papa Mérinval*, qui m'a reçue dans son fumoir ; il avait une superbe robe de chambre doublée de martre zibeline, et il s'est néanmoins excusé de n'être pas mieux vêtu. Je lui ai dit :

« — Monsieur, je viens chez vous à l'insu de mon frère, de mon mari et de ma mère. Mon frère aime votre fille, il m'a défendu de vous le dire et il part.

« — Il a tort de partir, m'a-t-il répondu, car je lui donnerai volontiers Lydie si elle

veut l'épouser. Montez chez elle et demandez-lui vous-même quelles sont ses intentions à cet égard. »

« Je suis montée chez Lydie qui m'a sauté au cou ; nous avons un peu pleuré, très-peu, car c'était bien inutile, et la chose s'est arrangée toute seule comme j'avais eu l'honneur de te dire ce matin qu'elle s'arrangerait.

— Tu t'es adressée au ciel ?

— Précisément.

— Au ciel d'abord, et à *papa Mérinval* ensuite, dit le vicomte.

— Bien entendu, car il est écrit : Aide-toi et le ciel t'aidera.

Pendant qu'Hélène parlait, son frère lui baisait les mains.

— J'ai une femme qui mène rondement les affaires, reprit Blancmesnil.

Madame Ritters ne disait rien, elle pleurait en regardant le portrait du colonel qui avait l'air de pleurer aussi.

— Faites vite atteler, dit Hélène à son mari, et toi, change de vêtements, car tu ne vas pas venir avec ton costume de voyage ; dépêchons-nous ! Ah ! j'oubliais de te dire que Lydie a

voulu savoir si tu as aimé Jane autant qu'elle.

— Ah! tu peux la rassurer! mon attachement pour elle ressemble à ce que j'ai éprouvé jadis comme le jour à la nuit.

— C'est ce que je lui ai répondu; mais tu dois être fier d'inspirer de la jalousie.

— Je suis fier, je suis heureux, je suis reconnaissant, je suis fou!

Le lendemain, l'étonnante nouvelle défrayait toutes les conversations de Bordeaux, et si madame de Sévigné avait encore été de ce monde, elle aurait pu raconter ce mariage, comme elle racontait celui de la *grande Mademoiselle*. Lydie, la riche héritière, qui avait refusé un marquis, deux comtes, trois vicomtes, quatre barons, un préfet, un secrétaire d'ambassade et plusieurs millionnaires épousait Fernand Ritters.

— Mais qu'a-t-il donc? demandaient les mères envieuses et les repoussés mécontents.

Il avait sa bonne renommée, son épée au côté, sa croix sur la poitrine, et le cœur de Lydie.

Ce fut naturellement une des meilleures amies de madame Le Coq qui vint lui annoncer ce mariage, en prenant un son de voix onctueux

qui exprimait à lui tout seul la sympathie, l'étonnement, l'indignation. A l'en croire, Fernand était un grand coupable de s'être consolé ; le passé semblait un enfantillage, — rien que cela, — de la part de Jane, qu'il aurait dû considérer comme une adorable enfant, un peu gâtée, voilà tout.

— Il y a eu un *malentendu*, se hâta de dire madame Le Coq ; ma fille était trop jeune pour être mariée ; M. Ritters n'a pas voulu le comprendre, et quand le ministère est tombé il en a profité pour se retirer.

Jane s'avança entre sa mère et *l'amie intime* qui apportait ses consolations.

— Il n'y a pas eu de malentendu, dit-elle, et Fernand s'est retiré avant la chute de mon oncle ; ne jetons sur lui aucun blâme immérité, cela ne nous porterait pas bonheur. A peine étais-je fiancée que madame du Tailly nous a persuadées de chercher plus haut ; nous l'avons écoutée, nous avons cherché sans trouver et alors Fernand m'a dit adieu pour toujours. La vérité, la voilà tout entière, et je n'entends pas la déguiser.

La pauvre enfant se laissa tomber sur un fau-

teuil, cacha son visage dans ses mains et pleura.

Quand *l'amie* fut partie, madame Le Coq pleura aussi et, embrassant sa fille, lui dit :

— Nous avons été trop ambitieuses ! Je ne voyais rien d'assez beau, d'assez grand pour toi ! Dieu a cruellement puni mon orgueil maternel.

— Il y a une ambition que nous n'avons pas eue.

— Laquelle donc ?

— Celle d'être heureuses ! Et nous aurions pu l'être.

— Le bonheur vient-il deux fois frapper à la même porte ?

— Espérons-le. Je vois toutes choses sous un aspect différent ; il me semble que tout ce que j'ai recherché jusqu'à ce jour ne valait pas même la peine d'arrêter mes regards.

Jane s'approcha lentement de la cheminée, appuya son coude sur le marbre, posa son menton sur sa main et dit en considérant tristement sa figure

— A quoi cela m'a-t-il servi d'être si jolie ?

Dans cet instant, on ouvrit la porte pour annoncer M. Mérinval, qui, ne s'occupant jamais

que de ses propres affaires, ignorait ou avait oublié l'histoire, déjà ancienne, de Jane et de Fernand. Aussi annonça-t-il sans la moindre contrainte à ses voisines le mariage de sa fille; après quoi il ajouta :

— Je viens d'acheter cette maison, et je désire entrer en arrangement avec vous; votre bail vous donne le droit d'occuper pendant deux années encore cet appartement; j'en aurais besoin de suite pour le mettre à la disposition de mon gendre, qui passera chez moi ses semestres; voulez-vous accepter une indemnité et résilier le bail?

Ce détail, qui semblait n'être rien, parut d'abord à Jane une épreuve de plus; Fernand et Lydie allaient habiter là où jadis elle avait reçu les promesses d'un attachement éternel; mais aussi elle serait, par cela même, délivrée d'un voisinage douloureux pour son cœur et blessant pour son amour-propre.

Madame Le Coq, qui ne savait rien faire sans l'avis de sa fille, la consulta du regard. Jane inclina la tête en signe d'assentiment.

Quand l'affaire fut arrangée, M. Mérinval se retira et Jane dit à sa mère :

— Nous quitterons Bordeaux, n'est-ce pas?

— Nous ferons ce que tu voudras.

— Je ne désire qu'une seule chose : partir!

— Nous irons habiter Paris, si cela te fait plaisir.

— Oh! non, pas Paris.

— Pourquoi?

— A quoi bon voir à toute heure les choses qu'on désire et qu'on ne peut se procurer?

— C'est que, vois-tu, mon enfant, à Paris, il y a bien des chances de fortune pour une jeune fille belle comme toi; les Anglais et les Russes choisissent leurs femmes sans même s'informer si elles ont une dot.

— Ne pensons plus à ma beauté et ne comptons plus sur elle; elle m'a fait assez de mal pour que je ne le lui pardonne pas. Agissons désormais comme si j'étais laide, et comptons nos ressources sans faire entrer ma figure dans l'addition.

Madame Le Coq regarda sa fille, qui lui parut plus belle que jamais. Jane, devinant ce qu'elle pensait, posa doucement sa main sur les yeux de sa mère, l'embrassa et reprit en souriant à travers ses larmes :

— Je te défends de me regarder, mais écoute moi : si nous allions à Paris, il faudrait nous percher, comme madame de Marlborough à sa tour, *tant haut que nous pourrions monter ;* au lieu d'avoir une cuisinière et une femme de chambre, nous n'aurions qu'une seule personne pour nous servir, et nous ferions nous-mêmes tout ce qu'elle n'aurait pas le temps de faire. Pour rencontrer des lords anglais et des princes russes, il faut aller dans le monde où ils vont ; ce n'est pas sur les chaises des Champs-Élysées qu'ils choisissent leurs femmes, et, à Paris, on a beau être jolie, si on se promène en fiacre on n'est pas même aperçue. Nous avons assez rêvé, chère mère, revenons à la réalité. Considérons sagement notre situation et arrangeons notre existence pour nous deux. La forte indemnité que nous remet M. Mérinval paiera, et au delà, notre déménagement ; allons vivre dans un lieu paisible, où nous aurons une installation confortable, où aucun visage malveillant, où aucun regard moqueur ne viendra nous rappeler le passé, où nous trouverons de l'air et de l'espace. Dans ces conditions-là, nous serons riches et heureu-

ses, ajouta-t-elle en embrassant une seconde fois sa mère.

— Va où tu voudras, fais ce que tu voudras, répondit madame Le Coq ; je t'ai mal dirigée, et je ne me mêlerai plus de ta destinée.

— J'aimerais Arcachon ; mais n'est-ce pas trop près d'ici ?

— Ce séjour est particulièrement recherché par les étrangers, et les habitants de Bordeaux qui vont à Arcachon n'y passent guère que le temps des bains ou les vacances.

— Alors, allons à Arcachon.

Le lendemain, elles partirent presque joyeuses d'échapper à d'importuns souvenirs, et uniquement occupées du choix qu'elles allaient faire. A côté de la petite baie qui s'étend sous les sapins, dans un lieu ravissant, ayant pour horizon le ciel, l'Océan, les branches toujours vertes de la forêt, et la plage chauffée par le soleil, elles trouvèrent un charmant petit chalet qui était à vendre.

— Achetons-le ! s'écria Jane.

Un mois après, leur mobilier y était transporté. Jane, sur le balcon, contemplait la mer bleue parsemée de voiles blanches. Les enfants

jouant sur le sable, élevant des montagnes, bâtissant de fragiles forteresses ; les pêcheurs et pêcheuses, jambes et bras nus, allant et venant le panier sur le dos et le filet à la main, tout semblait animé et joyeux ! Pour Jane, c'était une vie nouvelle qui allait commencer, une vie d'étude et de retraite. On s'amuse cependant à Arcachon, mais la pauvre enfant, désillusionnée, et encore meurtrie par de récentes douleurs, ne voulait rien demander au monde ni au plaisir ; elle voulait vivre dans le calme et dans l'oubli, et cette jolie petite maison lui était tout à coup devenue chère ; elle l'avait ornée avec amour, arrangeant elle-même ce que les jeunes filles appellent leurs *bibelots*. C'est un mot qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire, mais qui désigne bien ces mille choses sans nom auxquelles on attache tant de prix. Parmi les *bibelots* de Jane, il y en avait beaucoup qui venaient de Fernand et de Lydie ; d'abord elle avait eu l'idée de les enfouir dans une caisse, puis elle les laissa sous ses yeux, voulant s'habituer à penser à son fiancé et à son amie sans laisser entrer l'amertume dans son âme.

Partout des fleurs réjouissaient la vue ; le

balcon, couvert de lierre, donnait au chalet l'aspect d'un nid de verdure. De son piano, Jane voyait la mer; de son bureau, elle apercevait la forêt; la nature étend sur l'esprit sa bienfaisante influence. Jane entendait chanter les oiseaux qui se perchaient ou se pourchassaient à travers les branches de lierre, et elle avait envie de chanter aussi; elle entendait rire les pêcheurs et les enfants, et cette gaieté réchauffait doucement son cœur.

Elle s'est habituée à cette vie facile et bonne; parmi les habitants et parmi la population flottante d'Arcachon, elle a trouvé des amis; pendant la saison des bains, elle a eu plus d'une occasion de s'amuser et d'être admirée; mais, de son orgueil, il ne lui reste que le souvenir qui la préserve de nouvelles fautes, comme le plus fidèle de tous les gardiens. Parfois madame Le Coq risque un vœu, exprime une espérance; mais Jane, implacable à l'endroit des rêves et des projets, la ramène d'une main ferme dans le sentier de la vérité.

— Chère mère, lui dit-elle, quand un prince ou un simple bourgeois viendra te demander officiellement et en termes précis ta fille en

mariage, je te permets de me le dire; mais, en attendant, n'attire pas de hannetons dans ma tête, car je me sens bien heureuse d'être débarrassée de ceux qui y bourdonnaient autrefois. Rêve pour toi-même tout ce que tu voudras; si notre bonheur paisible ne te suffit pas, rêve que tu as gagné le gros lot du *Crédit foncier*, la plus forte prime de *Suez*, que tu achètes un château, des voitures et des chevaux, que tu prends le nom de ton château et que tu mets sur tes cartes : madame Le Coq de Monténébreux, ou madame Le Coq de Chante-Gloire, ou...

— Allons, soupire alors la pauvre mère qui n'a jamais rêvé que pour sa fille; ne te moque pas de moi, tu sais bien que je n'ai désiré en ce monde que ce qui pouvait te rendre heureuse et enviée.

— Enviée! C'était là ce que nous ne devions pas souhaiter; le bonheur aurait dû nous suffire, mais ne parlons pas de cela, parce que les idées tristes reviendraient, et je ne veux pas qu'elles reviennent.

— Je ne puis croire, vois-tu, que Dieu te fera expier toute ta vie une simple erreur.

— Je ne le crois pas non plus.

— Que penses-tu alors?

— Je pense qu'il fera ce qu'il voudra, et qu'il n'est pas obligé de me faire connaître ses intentions. Allons nous promener, veux-tu? le temps est beau et l'air est bon!

GERMAINE

Je dus, il y a quelques années, passer trois mois à Tours; d'importantes affaires m'y appelaient. J'étais un peu effrayée de séjourner dans une ville où je croyais ne connaître personne, mais une douce surprise m'était réservée : j'y retrouvais une amie d'enfance que j'avais complétement perdue de vue depuis l'époque, lointaine déjà, où nous partagions au Sacré-Cœur les mêmes études et les mêmes jeux.

Mon amie, qui avait épousé le marquis de Guéblan, habitait un château, ou plutôt une villa située à la porte de la ville. Elle s'empara de moi avec cette hospitalité active de la province, qu'on n'a ni le temps ni la pensée d'exercer à Paris, où la vie s'écoule trop rapi-

dement pour que l'on puisse s'occuper les uns des autres. Dans une petite ville, un étranger, jeté là par hasard, semble aux habitants un hôte dont la plus simple courtoisie fait une loi de prendre soin, et madame de Guéblan me reçut comme si le cours des années écoulées n'avait pas interrompu nos relations de jeunesse ; pour elle, j'étais toujours Marguerite, et pour moi elle redevint bientôt Thérèse. Je me la rappelais enfant, un peu paresseuse, venant me demander mes cahiers pour les copier, me recommandant de lui souffler, aux répétitions les passages qu'elle avait oubliés, et je la revoyais mère de famille dévouée et aimable maîtresse de maison.

L'habitation des Guéblan se mire dans la Loire ; ce n'est ni un hôtel ni un château, mais une grande maison blanche, dont le toit à l'italienne, surmonté de vases sculptés et de statues, a un petit air Louis XV ; la façade, arrondie au centre, surmonte un perron cintré, orné aussi de statues et de vases ; le jardin au milieu duquel s'élève ce palais en miniature est dessiné avec une telle habileté, qu'il paraît avoir la dimension d'un parc ; la Loire lui fournit des jets

d'eau, une cascade, un petit lac; les plantes exotiques étendent leurs larges feuilles sur un gazon bien peigné et sur le sable aussi fin que de la poudre à canon.

La marquise avait une fille unique, jolie comme un amour, vive et intelligente, mais frêle comme un roseau. Mademoiselle Antoinette, qu'on appelait par abréviation Tony, était, à l'âge de trois ans, le pivot autour duquel se mouvait toute la maison, et on devait supposer qu'elle deviendrait un jour une insupportable petite personne.

Le sentiment paternel et maternel, porté à son apogée, n'empêchait cependant pas M. et madame de Guéblan d'être les gens du monde les plus aimables. Leur salon était toujours ouvert. Complétement indépendants, ils profitaient de cette précieuse indépendance pour faire, sans préjugés, leur choix dans la société de Tours. Ceux qui faisaient partie de leur *intimité* devaient apporter leur contingent d'esprit et de charme, et on comprendra facilement que ces éléments, réunis chez des gens jeunes, riches et aimant le plaisir, formaient un milieu qui devait plaire même à la Parisienne la plus

difficile; j'étais loin d'ailleurs d'être exclusive, et je quittai Tours avec regret. Ces trois mois, qui m'avaient inspiré une sorte d'effroi, passèrent comme un songe doux et rapide, en me laissant une impression de calme et de sérénité vers laquelle ma pensée retournait souvent.

Madame de Guéblan ne me laissait à l'hôtel de l'*Univers* que le temps nécessaire pour y recevoir des gens d'affaires et pour dormir. Dès le matin, elle venait me chercher avec un fringant attelage qu'elle conduisait elle-même; elle me promenait sur les rives tant chantées de la Loire, puis nous revenions dans cette riante villa qui semblait avoir été bâtie pour n'abriter que des gens heureux!

Je fis naturellement connaissance avec les amis de la marquise et aussi avec les petites amies de la turbulente Tony. J'eus même une passion, une vraie passion pour une enfant telle qu'un peintre doit en rêver quand il place dans un nuage une tête d'ange! La plus chère compagne de Tony était Germaine de Sommerville, et ce fut cette Germaine, blonde comme un épi bien mûr, blanche comme une

boule de neige et colorée comme un pâle bouton de rose, qui me prit mon cœur dans les deux petits bras potelés dont elle entourait mon cou pour m'embrasser. Je me mis à aimer cette enfant comme si elle était à moi; son regard avait une douceur infinie et une tristesse profonde; quand elle souriait, on voyait une larme derrière son sourire, et cette larme brillait ainsi que la goutte de rosée brille derrière les premiers rayons du soleil. Le côté saillant de cette nature charmante était la tendresse; Germaine semblait créée pour aimer; elle adorait sa mère, sa sœur aînée, son amie Tony, et son petit cœur s'ouvrait aussi à tous ceux qui lui donnaient une caresse; lorsque je la prenais sur mes genoux, elle s'y pelotonnait comme un jeune chat au lieu de chercher, ainsi que le font ordinairement les enfants, à s'échapper des bras d'une étrangère. Restant silencieuse des heures entières, s'amusant d'un rien, elle formait un contraste frappant avec la bouillante nature de Tony, et peut-être cette différence de caractère était-elle cause de l'affection réciproque des deux enfants.

Germaine avait une sœur plus âgée qu'elle de

trois ou quatre années; cette sœur était un vrai modèle de perfection : madame Bonne et Berquin n'ont jamais dépeint, pour l'édification de leurs petits lecteurs, une enfant plus maîtresse d'elle-même et plus vouée à l'accomplissement de ses devoirs. Elle n'avait que sept ans quand je la vis pour la première fois, et je fis rire M. de Guéblan en lui disant que Madeleine de Sommerville était une personne de grand mérite.

C'était alors une très-belle enfant, grande, bien proportionnée; mais ses traits réguliers manquaient de charme : on eût dit que c'était une petite fille mécanique, un jouet perfectionné d'Alphonse Giroux, une imitation de la nature humaine, comme le canard de Vaucanson.

— Oh! disait Tony quand on lui recommandait d'être obéissante, je ne veux pas être sage; je serais ennuyeuse comme Madeleine.

Pendant mon séjour à Tours, un peintre déjà célèbre vint passer quelque temps chez M. de Guéblan. Son talent rappelait les peintures de Boucher, sans en être une copie servile; il poétisait la nature et la mêlait aux rêves de la fable : ses femmes jouaient avec des lions et des panthères dans des jardins qui

donnaient, à ceux qui ne l'ont pas vu, une idée du paradis terrestre ; tout était idéal, et les feuillages veloutés et dorés, les fleurs étincelantes, semblaient éclairés par une lumière électrique. Puis son pinceau, souple comme son imagination, créait des enfants beaux comme des anges, et les faisait voltiger comme des papillons à travers une vapeur transparente. Les pieds roses, trempés dans l'onde d'un ruisseau dont on croyait entendre le murmure, effleuraient les roseaux, et ces enfants, vètus comme des amours, couraient, dansaient, sautaient et se battaient !

Ce peintre, venu à Tours pour faire le portrait de madame de Guéblan et celui de Tony, attachait sans cesse son regard sur Germaine, et il me prit pour confidènte de ses essais et de ses désirs. Il avait esquissé la tête rèveuse de l'enfant, mais ce croquis, fait de souvenir, ne lui suffisait pas : il désirait ardemment qu'on la laissàt poser devant lui, et il n'osait pas présenter sa requète à madame de Sommerville, car il ne me dissimula point qu'il ne se contenterait pas de faire le portrait de Ger-

maine ; il voulait que sa ravissante figure fùt le sujet d'un tableau.

La marquise négocia l'affaire, et madame de Sommerville demanda immédiatement à l'artiste de commencer les portraits de ses filles.

Il fit de Madeleine une raide copie, aussi exacte que le reflet d'un miroir, mais il ne lui donna pas ce je ne sais quoi que la nature lui avait refusé.

Des boucles vaporeuses tombaient sur les épaules blanches de Germaine enveloppée dans une écharpe de gaze et se jouaient dans leurs fossettes. C'était un petit chef-d'œuvre, une page arrachée à ces *keepsakes*, galeries des beautés célèbres de l'Angleterre.

L'année suivante, je me promenais à l'Exposition, cherchant les œuvres artistiques au milieu des médiocrités trop nombreuses, quand tout à coup j'aperçus la tête blonde de Germaine : c'était un zéphyr qui traversait les airs porté par des ailes azurées et transparentes ; ce zéphyr passait comme un souffle enchanté à travers une prairie parsemée de fleurs! Il y avait foule devant le tableau, et j'étais fière de voir l'admiration inspirée par cette figure que

j'aimais tant, et dont l'expression faisait le charme principal, car Germaine n'était pas régulièrement jolie ; aucun de ses traits n'était correct, mais il y avait entre eux une séduisante harmonie, et le regard triste et tendre de cette enfant avait une puissance infinie.

Dix ans après, madame de Guéblan, qui était venue me voir à l'étranger, me demanda de revenir à Tours et je profitai d'un séjour en France pour passer une semaine chez elle.

Tony et Germaine s'aimaient toujours, mais se voyaient rarement. Madame de Sommerville, veuve depuis longtemps, vivait dans une retraite absolue, subissant, d'une façon plus absolue encore, le joug de sa fille aînée.

Mademoiselle Madeleine de Sommerville avait dix-sept ans ; nul n'aurait pu reconnaître la belle enfant d'autrefois. En devenant jeune fille, elle était devenue laide, et son visage n'offrait même pas ce charme éphémère de la jeunesse qui embellit souvent, de quinze à vingt ans, les femmes déshéritées de charmes pendant le reste de leur vie. Mademoiselle de Sommerville paraissait avoir trente ans ; sa taille haute, raide et compassée était la personnification de

son caractère. Dix ans plus tôt, alors qu'elle savait à peine lire et écrire, j'avais dit qu'elle était *une personne de mérite*, et elle justifiait cet éloge prématuré. Prodigieusement instruite, elle partageait son temps entre l'étude, le service de Dieu et le gouvernement de sa mère, qu'elle conduisait d'une main ferme et expérimentée, ainsi qu'un habile cocher conduit un cheval qu'il a bien dressé. Cette influence de la fille sur la mère se serait facilement expliquée si madame de Sommerville eût été une femme d'un esprit médiocre; mais, au contraire, son intelligence, profonde et vive, était fort au-dessus de l'intelligence de mademoiselle Madeleine, qui, douée d'une grande facilité pour apprendre, n'avait aucun esprit naturel. Elle parlait d'une façon lourde et banale, tandis que sa mère avait, au plus haut degré, le don de repartie et le talent de causer. Je devrais dire qu'elle avait eu ce don, car la crainte de déplaire à son austère pilote lui avait fait contracter l'habitude de garder le silence. Mademoiselle de Sommerville faisait du reste de son autorité arbitraire le meilleur usage : elle passait une partie de son temps à l'église, in-

struisait les pauvres, les moralisait, travaillait pour les vêtir, surveillait la maison de sa mère, et, dirigeant toutes choses, remplissait les fonctions de maire du palais près d'un roi fainéant. Tout en étant une personne vertueuse, elle ne personnifiait cependant pas la vertu, qui, pour être complète, doit être aimable.

Sa sœur avait conservé ce regard enchanteur qui, à lui seul, était une indéfinissable beauté; elle traversait ce qu'on nomme à juste titre l'âge ingrat, et son physique s'en ressentait, comme s'en ressentait aussi celui de son amie Antoinette. Germaine avait les formes indécises d'un gros paquet mal ficelé, et Tony était anguleuse comme les coins d'une cheminée; Germaine passait le temps de ses récréations à élever des oiseaux et à soigner des fleurs; Tony courait à cheval avec son père, et, plus infatigable qu'un jockey, elle n'était satisfaite qu'après avoir fait cinq à six lieues au galop. M. de Guéblan l'emmenait à la chasse; on ne comprimait en rien cette nature active et pour ainsi dire masculine.

Quand nous allions déjeuner dans les bois,

Tony grimpait aux arbres comme un écureuil et jetait des glands et des noisettes dans nos assiettes, tandis que Germaine nous servait avec l'adresse et la promptitude du maître d'hôtel le plus expérimenté.

La chère enfant se souvenait de mes caresses et d'une poupée que je lui avais envoyée ; donc nous étions redevenues bien vite très-bonnes amies, au grand déplaisir de mademoiselle Madeleine, qui voyait sans doute des inconvénients à ce que sa sœur fût aimée par une étrangère.

Je quittai Tours et je n'y revins que pour le mariage d'Antoinette, qui se mariait selon son cœur et selon les vœux du marquis et de la marquise. Antoinette, ou plutôt Tony, car on l'appelait toujours ainsi, n'était plus une petite personne aux traits tirés et pointus : elle était devenue une très-jolie femme, très-recherchée, très-adulée, tout en ayant encore l'air d'un joyeux garçon ; les succès n'avaient pas tourné sa solide petite tête, et entre de nombreux prétendants elle avait choisi celui qui lui plaisait. L'avenir s'ouvrait radieux devant elle, mais le bonheur ne la rendait pas égoïste, et chaque

jour elle me parlait de Germaine qu'elle voulait marier.

Germaine était ravissante; la fraîcheur de la jeunesse embellissait son visage, mais il ne fallait pas la détailler; elle n'avait ni finesse de traits, ni distinction de formes. Ses cheveux blonds formaient une auréole au-dessus d'un front large et intelligent, et ses yeux possédaient une double puissance : ils étaient à la fois vifs et rêveurs; non pas tour à tour, ce qui arrive à d'autres yeux, mais au même instant on voyait perler une larme à travers le malicieux sourire qui passait sous ses longues paupières; un attrait infini dominait en elle; son regard semblait un appel éloquent du cœur.

Mademoiselle Madeleine était à vingt-deux ans comme à sept et à dix-sept ans, toujours une personne de mérite, et nul ne se rendait de ce mérite un compte aussi exact qu'elle-même. Gonflée de son importance, elle se présentait respectueusement les armes; se refusant avec un courage stoïque toutes les jouissances de la jeunesse, elle se réservait la satisfaction de se croire supérieure aux autres femmes. Posant

pour la bonne éducation, elle mesurait ses paroles et ses mouvements comme un pharmacien mesure les drogues qu'il mélange; mais à travers cette maussade enveloppe on distinguait une qualité grande et rare chez une fille laide : elle aimait sa jolie sœur, sans que l'ombre d'un sentiment de jalousie se glissât dans son cœur ; il fallait fouiller dans son âme, surprendre ses regards, saisir un mot naturel et spontané sorti de ses lèvres, pour découvrir cette sollicitude constante qui ne se traduisait que par des nuances imperceptibles.

Antoinette m'avait dit que son amie Germaine était malheureuse, et en effet une tristesse profonde altérait le visage de la pauvre enfant. Je profitai d'un instant où je me trouvais seule avec madame de Guéblan et sa fille pour approfondir un mystère qui m'inspirait un vif intérêt.

— Germaine, me dit la marquise, se trouve enclavée dans un milieu qui ne lui convient pas ; le séjour dans la maison maternelle est très-sévère, et madame de Sommerville, ne comprenant aucune des exigences de la jeunesse, refuse de faire la moindre concession aux dé-

sirs de Germaine; de temps à autre elle la conduit au bal, mais, à l'exception de ce divertissement, rarement renouvelé dans une ville de province, elle refuse toute espèce de contact avec le monde. Jamais un visiteur ni même une visiteuse ne franchit le seuil de l'hôtel Sommerville; jamais un ami ne vient causer et prendre une tasse de thé au coin du feu; Germaine est privée de toute intimité. On ne tolère même plus sa liaison avec Tony, et ces deux enfants, qui s'aimaient comme deux sœurs, ne peuvent se voir qu'à la dérobée. Germaine, qui s'est développée un peu trop pour une jeune fille, aurait besoin de mouvement et de grand air; sa santé souffre du régime sédentaire qui lui est imposé; j'ai offert souvent à madame de Sommerville de promener sa fille, mais j'ai toujours été repoussée avec aigreur, et j'ai cessé de demander une chose que l'on considérait comme une indiscrétion et même comme une offense.

— Mais, dis-je à mon amie, j'ai connu jadis madame de Sommerville un peu taciturne, il est vrai, mais très-aimable, et vous paraissiez intimement liées.

— Et à présent encore, répondit la marquise, je l'aime tendrement et je ne lui garde pas rancune de ses boutades ; elle subit le joug d'un esprit étroit renfermé dans une volonté de fer ; elle redoute de déplaire à sa fille aînée en s'écartant de la voie qui lui est tracée par elle : Madeleine veut diriger sa sœur comme elle dirige toutes choses ; et comme nous ne menons pas une vie monacale, elle nous a pris dans une fervente antipathie qu'elle est parvenue à faire partager à sa mère ; madame de Sommerville s'est laissé mettre un bandeau sur les yeux : elle ne pense et n'agit que d'après la volonté omnipotente de Madeleine ; je ne lui en veux pas plus que je n'en voudrais à un aveugle s'il me marchait sur le pied ; d'ailleurs la voix des souvenirs est puissante, et je ne puis oublier notre amitié d'enfance, ni l'affection fraternelle qui liait nos mères ; je revois le passé joyeux et confiant, et j'oublie les coups d'épingle qui me sont donnés à tout instant.

— Mais, s'écria impétueusement Antoinette, tes bons sentiments, mère, ne tirent pas Germaine de là, et moi je veux lui trouver un mari !

Je le chercherai sans trêve ni repos, et on trouve toujours ce qu'on cherche bien !

— Germaine a-t-elle envie de se marier, dis-je?

Tony éclata de rire.

— Oh! reprit-elle, personne au monde n'a jamais eu aussi vivement que Germaine le désir de se marier : elle n'avait pas quinze ans qu'elle m'en parlait déjà. Cet espoir lui donne seul le courage de supporter son existence présente ; malheureusement, madame de Sommerville repousse brutalement les propositions qu'on lui fait, sans même en parler à Germaine.

— Il sera alors impossible d'atteindre le but que vous souhaitez et vous ne parviendrez pas à marier Germaine si sa mère refuse tout ce qu'on lui propose.

— Nous la marierons quand elle aura vingt et un ans, reprit Tony d'un air sûr et résolu.

— Contre la volonté de sa mère?

— Oh! non; un tel mariage lui porterait malheur; mais madame de Sommerville, esclave du devoir là où elle le voit, se fera un cas de conscience de ne plus diriger d'une façon arbitraire le sort de sa fille quand la ma-

jorité de Germaine la rendra libre aux yeux de la loi.

— Oui, ajouta la marquise; madame de Sommerville est trop loyale pour outre-passer ses droits; elle profite de son pouvoir absolu tant qu'il est légal, mais le jour où il cessera de l'être je suis convaincue qu'elle permettra à sa fille de disposer d'elle-même. Tout en reconnaissant l'égoïsme qui préside à ses actes, tout en convenant que le régime de séquestration auquel elle soumet Germaine est à la fois une injustice et une maladresse qui exaspèrent cette enfant, je crois que le sentiment maternel n'est pas éteint dans son cœur.

Au moment où madame de Guéblan disait ces derniers mots, la porte du salon s'ouvrit et Germaine entra; sur ses lèvres errait le doux et triste sourire que j'aimais tant, mais ses paupières rouges et gonflées couvraient à moitié ses beaux yeux : elle avait pleuré. Elle embrassa Antoinette, puis cacha son visage contre celui de son amie.

— Qu'as-tu? lui dit vivement Tony.

— Je ne viendrai pas ce soir chez toi.

— Pourquoi donc? ta mère est malade?

— Non, mais Madeleine est souffrante, ou du moins elle prétend l'être, et maman se croit incapable de me surveiller sans elle.

Tony resta un instant sans répondre ; elle balançait nerveusement son pied et ses doigts crispés tordaient un bout de ruban ; enfin elle reprit :

— Veux-tu que j'aille demander à ta mère de venir tantôt? je la supplierai si bien que peut-être elle m'accordera cela.

— Non! dit vivement Germaine, je ne veux plus rien demander; ni ta voix ni la mienne ne peuvent arriver au cœur de maman, qui n'entend que par les oreilles de Madeleine.

— Ordinairement votre sœur ne s'oppose pas à ce que vous alliez au bal, chère enfant, dit madame de Guéblan, et ce soir ce ne sera même pas un bal.

— Mais, avant de danser, on doit se promener en bateau ; cela ne convient pas à ma sœur; il faut que j'obéisse : elle est la maîtresse, vous le savez bien, madame, et je ne tenterai plus de lui résister. Lors même que ma mère, prise au dépourvu, vous dirait qu'elle consent à m'amener ce soir, elle serait bien

vite retournée par Madeleine, comme elle l'a été le jour où je devais aller au cirque avec vous; vous en souvenez-vous? j'étais si contente d'avoir entendu maman vous répondre oui! mais ma joie n'a pas été de longue durée; ma sœur a emmené maman dans la bibliothèque, lui a dit quatre mots, et la permission donnée a été retirée.

Madame de Guéblan ne répliqua rien, car elle se souvenait que le fait s'était exactement passé ainsi. Antoinette continuait à battre la mesure avec son pied et à tordre le ruban qu'elle mettait hors de service. Quant à Germaine, elle inclinait sa jolie tête de côté, sur son épaule, et ne parlait plus. Je regardais avec tendresse la chère enfant qui devinant ce qui se passait dans mon cœur, d'un mouvement vif et spontané, se jeta dans mes bras. Pendant quelques instants, j'avais envie de pleurer et je ne trouvais rien à dire; je partageais, plus vivement que je n'aurais voulu le laisser paraître, ce chagrin qui, en définitive, n'était qu'une contrariété; je repris enfin mon calme, et je dis à Germaine :

— Vous avez, je le vois, des sacrifices à

faire ; mais il faut prendre vaillamment votre parti, et Dieu, qui se mêle des petites choses comme des grandes, vous tiendra compte de votre résignation ; si votre première jeunesse est triste, vous en serez dédommagée plus tard, soyez-en sûre : la Providence accorde des compensations qui doivent être l'espérance de ceux qui souffrent.

— C'est ce que je t'ai toujours dit ! s'écria Tony ; ainsi, moi qui suis si heureuse, qu'on a toujours tant amusée, je me marie ayant déjà eu une large part de bonheur, et je serai peut-être condamnée à vivre de privations et à soigner un mari et des enfants malades !

A ce tableau de l'avenir de son amie, Germaine éclata de rire à travers ses larmes, et le rire gagna Antoinette.

C'est qu'il était tout à fait difficile de se représenter le jeune et brillant comte de Flers caduc et impotent, et Tony, se mettant en ménage avec quarante mille livres de rente, n'était vraisemblablement pas destinée à vivre de privations.

— Cela ne me consolerait pas de te voir malheureuse, dit Germaine quand son rire lui per-

mit de parler; j'aime bien mieux que nous soyons heureuses toutes les deux.

— Et moi aussi je le préfère, répondit Tony.

Les deux jeunes filles parlèrent tout bas, et madame de Guéblan interrompit leur entretien en disant :

— Quel est donc ce secret, mesdemoiselles?

— Ce n'est pas un secret, madame, répondit résolûment Germaine; je parlais tout bas à Tony, pour ne pas vous ennuyer plus longtemps de mes petites affaires. Je lui demandais de tâcher de me trouver un mari.

Cette demande, formulée ainsi, me surprit tout d'abord; mais, en y réfléchissant, je n'en fus pas choquée, car, avant tout, j'aime la franchise, et Germaine, désirant se marier, pouvait le dire hardiment à des amies telles que nous.

— Vous savez que je ne m'occuperai plus de votre mariage avant votre majorité, dit madame de Guéblan. Soyez donc patiente : vous n'avez que deux années à attendre. D'ici là, chère enfant, travaillez comme vous savez le faire, pour remplir vos heures de solitude, et comptez que vos amies penseront à vous quand le moment en sera venu.

— Deux ans, madame, c'est beaucoup, dit tristement Germaine; les heures sont si longues, les jours si tristes, la maison si lugubre! Rien ne peut vous donner l'idée de cet intérieur! vous l'entrevoyez, mais vous ne le connaissez pas. Je ne demanderais aucun plaisir si je pouvais vivre entre deux visages ressemblant aux visages de tout le monde; mais ma mère, qui était si bonne et si tendre quand j'étais petite, me regarde toujours d'un air soupçonneux ou irrité; je suis surveillée comme une personne qui ne sait faire que le mal, et encore si ma mère exerçait elle-même cette surveillance, je me soumettrais respectueusement à sa volonté, mais c'est Madeleine, son directeur absolu, qui se charge de m'espionner. Dès le matin, elle vient voir si je me lève à l'heure réglementaire; quand elle entend ouvrir une porte, elle se précipite dans ma chambre pour savoir si je reçois un message de Tony ou si j'échange quelques paroles avec la bonne qui m'a élevée; quand je travaille, elle veut savoir ce que je fais; quand je chante, elle retourne mes cahiers pour s'assurer que toutes mes romances ont été approuvées par elle; quand

j'écris, elle lit mes versions, mes analyses, car elle a une double clef de mon bureau; elle est toujours là, comme un geôlier impitoyable, et sa figure me fait horreur!

— Ne te monte pas la tête, dit Tony; tu sais que je n'aime pas Madeleine non plus; mais il faut reconnaître ses bonnes qualités pour trouver le courage de supporter ses défauts. Ta sœur t'aime, et son esprit rétréci lui dicte seul les vexations qu'elle te fait subir.

— Ma sœur ne m'aime pas, et je ne l'aime pas non plus.

— Je suis certaine, dit à son tour la marquise, que dans le fond de son âme Madeleine a de l'affection pour vous; je l'ai observée bien souvent, et j'attesterais que ses sentiments à votre égard sont bons; seulement je conviens que la vie en commun avec elle ne doit pas être agréable; elle a cette roideur glaciale qui rend insupportable la personne la plus vertueuse; sous l'empire d'une conscience troublée par des scrupules ridicules, elle croit avoir la mission de vous diriger pour votre bonheur en ce monde et votre salut dans l'autre; chacun, du reste, est exposé aux boutades de cet esprit

faussé, et bien souvent votre sœur a répondu aux avances que je lui faisais, dans l'espoir d'apprivoiser cette nature revêche, par des procédés désobligeants; mais je persiste à dire, malgré cela, qu'elle n'est pas méchante et qu'elle vous aime. Quand on fait votre éloge, sa figure, ordinairement si peu attrayante, devient presque agréable à regarder.

— Regardez-la tant que vous voudrez, dit en riant Germaine; moi, je voudrais bien ne la voir jamais.

Puis elle inclina tristement la tête et reprit :

— Entre ma mère et ma sœur, la vie est bien dure pour moi; le jour où j'aurai vingt et un ans, je demanderai asile à ma grand'mère; et si elle me refuse cet asile, j'entrerai dans un couvent jusqu'à ce que vous m'ayez trouvé un mari.

— Mais, s'écria madame de Guéblan, si vous faites un pareil coup de tête, Germaine, nous ne pourrons pas vous marier! Lors même que vous auriez cent fois raison et votre mère cent fois tort, le monde vous blâmerait impitoyablement; la place d'une fille est marquée chez sa mère par les lois de Dieu, par celles de la

société, et vous ne pouvez faire un bon mariage qu'en respectant les usages.

Des larmes coulaient sur le visage de Germaine.

— Oh! madame, dit-elle, vous ne me parleriez pas si sévèrement si vous saviez à quel point je suis malheureuse. Vous ne comprenez pas mes sentiments, parce que vous ne connaissez pas ma situation; personne ne peut, comme moi, en mesurer l'amertume. Peu m'importe de ne pas me marier : je vivrai à la campagne, près de ma grand'mère ou dans la solitude d'une communauté religieuse. Pourvu que j'aie la tranquillité que j'ambitionne comme le bien suprême, je ne me plaindrai pas de ma destinée.

Il y avait tant de résignation dans l'air et dans les paroles de Germaine, que je fus attendrie jusqu'au fond de l'âme. Il fallait en effet que la pauvre enfant eût bien souffert pour en être arrivée à ne désirer, à dix-neuf ans, que le repos.

— Ne pleure plus, je t'en prie, dit Antoinette, prends courage : ces deux années passeront vite.

— Elles passeront vite pour toi! répondit Germaine.

Elle se leva, essuya ses yeux brillants de larmes, et, se regardant dans une glace, elle ajouta en souriant :

— Mon cerbère a bien fait de me mettre aux arrêts aujourd'hui; car je n'aurais pas trouvé de danseurs avec un pareil visage!

— Mais si Madeleine ne t'avait pas mise aux arrêts, tu n'aurais pas pleuré.

— C'est vrai! je ne sais plus ce que je dis. Adieu! je vais rentrer dans la forteresse; car, si je tardais davantage, le commandant de place enverrait la force armée à ma recherche.

A peine achevait-elle ces mots qu'une vieille femme entra dans le salon, comme une habituée de la maison qui s'introduit seule, sûre qu'elle est d'être accueillie avec bonté. C'était la bonne qui avait élevé Germaine, et qui l'aimait d'un amour maternel.

— Mademoiselle Madeleine vous ordonne de rentrer de suite, dit Virginie : dépêchez-vous, car nous serons grondées, ma chère petite. Faites excuse, madame la marquise; mais c'est

que, voyez-vous, quand mademoiselle commande, faut obéir.

Germaine ne fit qu'un saut jusqu'à la porte, et je la vis traverser le jardin en courant si vite, que sa duègne, ne pouvant pas la suivre, trouvait sans doute qu'elle avait pris trop au pied de la lettre la recommandation de se dépêcher.

— Que pensez-vous de Madeleine de Sommerville? demandai-je à madame de Guéblan.

— Je pense exactement ce que j'ai dit à sa sœur, me répondit mon amie : c'est une personne désagréable, dont l'esprit est étroit et la conscience stupidement timorée, mais je suis persuadée qu'elle aime Germaine. Nous cherchons à calmer cette enfant, qui ne sait pas dissimuler les sentiments que lui inspire Madeleine, et malheureusement le ressentiment motivé qu'elle éprouve rejaillit sur sa mère.

— Elle ne le cache même pas assez, dis-je.

— Elle ne cache rien, parce qu'elle a une nature franche et expansive qui ne se plie à aucun calcul, à aucune contrainte; sa sœur au contraire est perpétuellement en scène, et n'a rien de naturel ni rien de spontané.

— Madeleine écoute aux portes, dit Tony;

plus d'une fois j'aurais voulu lui clouer l'oreille au mur, car, au fond, je ne l'estime guère plus que Germaine ne l'aime; mais je me retiens d'en dire ce que j'en pense, parce qu'il ne faut pas exciter la pauvre victime contre ses oppresseurs.

— C'est pour cela, reprit madame de Guéblan, que tu as déchiré les rubans de ta robe; tu as passé sur eux ton indignation comprimée.

— C'est vrai; cela soulage de tordre quelque chose quand on ne peut pas se fâcher. Je voudrais, pour tout au monde, calmer Germaine et l'empêcher de quitter ce qu'elle appelle la forteresse.

— Elle ne la quittera pas, sois tranquille, dit la marquise : c'est une boutade d'enfant irritée, et quand le moment en sera venu, elle ne se souviendra même plus qu'elle a dit cette sottise.

Antoinette secoua la tête, et après un instant d'hésitation elle reprit :

— Il y a plus d'un an qu'elle a cette idée; non-seulement elle m'en a parlé, mais elle en a parlé aussi à Lucie, à Marie et à Isabelle. Je lui dis toujours de se taire, mais son cœur déborde.

Après le dîner, nous fîmes la promenade en bateau qui n'avait pas l'approbation de mademoiselle Madeleine. Trois barques glissaient sur la Loire; Tony, radieuse, tenait le gouvernail de l'une d'elles, tandis que le comte de Flers ramait avec un de ses amis; je m'étais placée dans cette barque pour jouir de la joie enfantine de la jeune fiancée, et je la regardais avec la satisfaction que fait éprouver la vue du bonheur, quand, tout à coup, un nuage passa sur son visage, et la petite main qui nous conduisait lâcha le gouvernail pour envoyer un baiser sur la rive. Ce baiser alla se perdre dans un massif d'arbres séculaires, dont les longues branches retombaient sur la Loire en s'appuyant sur un mur revêtu de lierre. Il y avait là une espèce de kiosque, une plate-forme, et je vis à travers le feuillage le visage de Germaine qui nous suivait tristement des yeux.

Tony la regarda un instant, puis, me saisissant vivement le bras, elle s'écria :

— Oh! la vieille fourbe!

Les rameurs s'arrêtèrent étonnés, croyant que cette épithète s'adressait à moi; mais la pureté de ma conscience à l'égard de la four-

berie ne me fit pas prendre le change un seul instant. Je cherchais à voir ce qui causait l'indignation de Tony, et je ne voyais rien, quand elle ajouta :

— Oh! la voyez-vous, dites, la voyez-vous là-haut, par une fenêtre, à gauche?

J'aperçus enfin la tête de Madeleine, encadrée dans une lucarne de l'hôtel Sommerville.

— Elle se perche là pour voir tout ce que fait Germaine; dans dix minutes madame de Sommerville saura que je lui ai dit bonsoir, que ces messieurs l'ont vue au-dessus de la muraille, et elle sera grondée comme si elle avait commis une mauvaise action.

— Votre amie, dit un des rameurs, me fait l'effet d'une princesse persécutée.

— Elle est en effet persécutée par un mauvais génie, répondit Antoinette qui tordait le gouvernail comme elle avait, le matin, tordu son ruban, et qui nous menait au rivage sans s'en apercevoir.

— Nous allons à la dérive, ce me semble; abordons, assiégeons la prison qui renferme cette jolie personne et délivrons-la! reprit le rameur.

— Ne riez donc pas de cela, fit Tony d'un petit air sérieux qui paraissait tout à fait étrange sur sa figure; Germaine est très-malheureuse !

Le lendemain, madame de Sommerville vint, avec ses deux filles, dîner à la villa Guéblan, et je passai la soirée à observer ce trio qui, à cause de la jeune victime, excitait ma curiosité et mon intérêt.

Sous l'enveloppe engourdie de madame de Sommerville, on devinait l'intelligence comprimée et non absente ; elle avait été très-belle, très-distinguée, et savait encore causer. Quand sa fille aînée s'éloignait d'elle, elle redevenait comme par enchantement ce qu'elle avait été quinze ans plus tôt.

La laideur de Madeleine consistait surtout dans une choquante vulgarité contrastant d'une manière grotesque avec la dignité prétentieuse de son maintien. Un air gracieux eût transformé son visage, aucune laideur ne résistant à la volonté de plaire quand cette volonté vient du cœur.

La nature avait en outre privé Madeleine du prestige de la jeunesse ; sans fraîcheur et sans

âge, on pouvait aussi bien lui donner trente-six ans que vingt-deux.

Mais, en continuant le cours de mes observations, je vis que madame de Guéblan et Tony ne se trompaient pas ; Madeleine aimait sa jeune sœur, et cette affection était même assez forte pour l'aveugler au point de lui faire espérer pour Germaine un mariage impossible. Madeleine désirait pour beau-frère le frère cadet du comte de Flers, et la pauvre fille, inexpérimentée en ces sortes de choses, laissait très-maladroitement voir son jeu. Elle prodiguait aux de Flers les plus intempestives politesses, et cherchait à accaparer mademoiselle de Flers, petit lutin de seize ans, qui, devinant ses intentions à l'égard de son frère, riait de tout son cœur de la compassée Madeleine s'écartant si malencontreusement de ses habitudes de réserve.

Germaine ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait autour d'elle ; heureuse de s'amuser, la joie la rendait charmante.

Je continuai à observer les jours suivants le manége de Madeleine et les malices de Jeanne de Flers. Tony avait vu cela aussi, et d'ailleurs sa future petite belle-sœur lui faisait ses confi-

dences; Tony en souffrait, car tout ce qui atteignait Germaine, même indirectement, la touchait très-sensiblement; aussi fut-elle horriblement contrariée quand, un matin, le marquis de Flers, organisant avec madame de Guéblan le cérémonial de la noce, la pria en termes très-mesurés, mais absolus, de ne point compter sur son jeune fils pour quêter à la messe de mariage avec Germaine de Sommerville.

— Vous me pardonnerez, madame, dit-il, de prendre cette mesure paternelle dans l'intérêt de tout le monde. Mesdames de Sommerville nous font des avances que rien ne motive et qui ne peuvent s'expliquer que par le désir de faire épouser la charmante amie de Tony à mon fils. Ce mariage ne me convient nullement, et je ne veux pas que Gaston, par des rapprochements inutiles, entretienne de fausses espérances. Je crois, en cela, agir loyalement, et je pense que vous m'approuverez.

Madame de Guéblan trouva ce raisonnement parfaitement juste, mais Tony fut très-contrariée parce qu'elle tenait à mettre en évidence sa chère Germaine, et que, habituée à voir

chacun prévenir ses désirs, elle n'était pas endurante sur le chapitre des observations.

— Germaine, qui est étrangère à toutes ces misères, dit-elle, en sera victime.

— C'est au contraire pour qu'aucun ridicule ne puisse atteindre votre amie, reprit M. de Flers, que je prie madame votre mère de suivre mon conseil.

— Alors Jeanne quêtera seule, dit Tony, car, du moment où vous m'ôtez ma meilleure amie, aucune autre ne la remplacera. Maurice aura sa sœur pour demoiselle d'honneur, et moi je n'en aurai pas.

Antoinette se leva et sortit. J'assistais à cette petite scène de famille, et je trouvais très-sage le parti pris par M. de Flers, mais Tony ne le comprenait pas parce qu'elle voulait que sa chère compagne fût près d'elle le jour de son mariage, et surtout qu'elle fût admirée tandis qu'elle parcourrait l'église au bras de son élégant cavalier.

L'incident passa, et Tony reprit sa gaieté pensant qu'elle marierait son amie, ce qui serait encore plus agréable pour elle que de quêter.

Le mariage eut lieu au milieu de fêtes splendides; une heure après la messe, la jeune comtesse partit et, en faisant ses adieux à Germaine, elle lui donna sa couronne de mariée.

— Elle te portera bonheur, dit-elle ; aie bon courage ; dans deux ans tu seras heureuse, je te le promets.

Je restai quelques jours avec madame de Guéblan pour l'aider à supporter ces premiers temps de solitude si douloureux pour le cœur d'une mère qui n'a vécu que de la vie de sa fille pendant près de vingt ans. L'affection de la marquise pour Germaine parut grandir encore, car en la voyant elle pensait à Tony, et son amour maternel n'avait rien d'exclusif; jamais elle n'avait ressenti une seule atteinte de cette jalousie qui étreint certains cœurs de mère.

Elle avait gâté Tony, le monde l'avait encore plus encensée, et l'enfant, obéie dès le berceau et adulée plus tard, était miraculeusement sortie de ces écueils, avec un caractère un peu décidé, il est vrai, mais avec une âme loyale et un esprit juste et droit. A côté de l'immense tendresse et de l'admiration de madame de Guéblan pour la comtesse de Flers, il

y avait une bienveillance naturelle pour la jeunesse ; elle aimait à s'entourer de joyeux visages et aucune harmonie n'avait autant de charme pour ses oreilles que le son d'un éclat de rire.

Germaine lui inspirait une prédilection très-marquée ; elle cherchait à relever son courage et à lui faire prendre en riant les contrariétés quotidiennes. Un jour la pauvre enfant se jeta à son cou en lui disant :

— Que n'êtes-vous ma mère !

Ce cœur comprimé semblait contenir des trésors de tendresse.

La marquise conseilla à Germaine de chercher à fléchir sa mère par une soumission complète ; elle l'engagea à quitter les airs mélancoliques, qui étaient un sujet de blâme et d'irritation ; à accepter franchement la situation telle qu'elle était, ajoutant que peut-être madame de Sommerville se laisserait toucher par cette preuve de bonne volonté, et qu'on arriverait ainsi à obtenir son consentement à un mariage.

Germaine secoua négativement la tête et répondit :

— Si vous saviez, madame, combien ma situa-

tion est triste, si vous pouviez voir l'indifférence de ma mère pour moi, le despotisme de ma sœur, vous sauriez que je n'ai rien à espérer ; et d'ailleurs il me serait impossible de feindre des sentiments que je n'éprouve pas, de montrer une résignation qui est loin de mon cœur ; je ne suis pas de nature à jouer la comédie; je ne puis pas et je ne pourrai jamais cacher mes pensées.

— Du moins, chère enfant, reprit la marquise, promettez-moi de ne pas entrer en révolte comme vous en avez manifesté l'intention ; la résolution que vous vouliez mettre à exécution le jour de votre majorité serait à la fois une faute grave et une maladresse. C'était une folie qui n'a fait que traverser votre petite tête, n'est-ce pas ?

— Vous êtes trop bonne pour moi, madame, pour que je vous dissimule quelque chose, et, au risque de vous déplaire, je vous avouerai franchement que ma résolution est inébranlable ; je ne resterai pas chez ma mère une heure de plus que je ne suis forcée, par les lois, d'y rester. Peu m'importe l'avenir ! il me semblera toujours beau en comparaison du pré-

sent; vivre de contrainte, c'est atroce ; je ne souhaite que la paix et je la trouverai toujours dans un couvent. Je n'ai jamais rien désiré autant que d'entrer au Sacré-Cœur, d'y grandir au milieu de compagnes jeunes comme moi, gaies comme je l'ai été et d'être dirigée par des femmes qui sont indulgentes parce qu'elles sont vraiment pieuses; mais cela m'a été refusé ! Qui donc Madeleine aurait-elle espionné et tyrannisé, si j'étais sortie de la maison ?

Germaine mordait son mouchoir; un sanglot étouffé soulevait sa poitrine; elle me causait une pitié profonde.

— Allons, il faut que je parte, dit-elle; pour venir ici, pour avoir le droit de parler et de pleurer, j'ai demandé la permission d'aller à l'église : j'y vais en effet, mais, en m'arrêtant ici, je trompe la surveillance; heureusement je ne fais aucun mal, et Virginie ne me trahira pas.

— Vous ne faites aucun mal, c'est vrai, répondit madame de Guéblan, et pourtant je vous demande de ne pas recommencer cette innocente escapade ; je vous promets de travailler pour vous, de tenter, par tous les moyens qui se-

ront en mon pouvoir, d'obtenir de votre mère qu'elle consente à vous marier; mais, pour que j'aie chance d'atteindre mon but, il ne faut pas qu'elle ait un seul grief contre moi, et cela en serait un si elle savait que je vous reçois en cachette.

— Ah ! madame, s'écria étourdiment Germaine, maman a bien d'autres griefs contre vous : elle vous déteste !

A peine la pauvre enfant eut-elle laissé échapper ces paroles qu'elle devint rouge comme une framboise.

Après une minute de silence, la marquise dit d'une voix émue :

— Pourquoi donc votre mère me déteste-t-elle ? Que lui ai-je fait ?

— Pardon, madame, répondit Germaine, je vous en prie, pardonnez-moi ce que j'ai dit !

— Je n'ai rien à vous pardonner, mon enfant ; je désire seulement savoir ce qui a pu m'attirer la haine de votre mère, à laquelle m'attachent les plus chers souvenirs de ma jeunesse. Chaque fois qu'elle a été dans la douleur, j'ai partagé ses chagrins ; chaque fois que mon mari a trouvé l'occasion de lui être utile, il l'a saisie avec

empressement ; nous lui avons rendu avec joie plus d'un service ; que peut-elle donc nous reprocher ?

— Elle vous reproche, madame, l'aspect élégant de votre maison, les réceptions qui ont lieu chez vous, vos relations avec des étrangers, avec un monde qui domine celui de la province ; elle ne vous pardonne ni vos voyages, ni vos séjours à Paris ; mais ce qui est surtout une chose monstrueuse à ses yeux, c'est l'éducation que vous avez donnée à Antoinette qui avait le droit de parler et de rire sans contrainte, qui montait à cheval, et qui était admirée, entourée et enviée. Madeleine, ajouta en riant Germaine, considère votre maison comme un lieu très-dangereux, et vous tous comme des damnés !

La pauvre enfant dit cela si drôlement, que la marquise se mit à rire ; j'en fis autant, et M. de Guéblan, qui, jusque-là, paraissait plongé dans la lecture de son journal, prit part à la gaieté générale.

— Allons, reprit la marquise, si je n'ai pas commis d'autres crimes que ceux-là, ma conscience ne sera pas troublée. Je craignais

d'avoir, sans le savoir et sans le vouloir, offensé votre mère, et je craignais aussi que quelque histoire malveillante eût été forgée pour nous brouiller. Maintenant que je suis rassurée, partez et ne venez jamais ici sans permission.

Madame de Guéblan embrassa tendrement Germaine; je l'embrassai aussi, en lui recommandant d'être vaillante et résignée. Elle partit, puis, arrivée à la porte du salon, elle revint vivement sur ses pas et se rejeta une seconde fois dans nos bras en disant :

— Adieu !

Elle était si attrayante, si gracieuse, si naturelle !

Je songeai à sa sœur, raide et dissimulée, et je me demandai comment le cœur d'une mère pouvait se donner tout entier à l'une et se fermer à l'autre.

Je retournai à Paris quelque temps après, et l'hiver suivant y amena le comte et la comtesse de Flers. Je voyais souvent Tony, qui lancée dans le monde, brillante et entourée, n'en restait pas moins pour moi aussi tendre qu'une nièce aurait pu l'être. Elle venait à toute heure s'asseoir au coin de mon feu;

elle me racontait ses plaisirs, sa vie joyeuse; puis sa pensée revenait à Tours, et nous parlions de son père, de sa mère et de Germaine.

Un jour elle m'apporta une lettre de madame de Guéblan, qui lui disait :

« Quoique j'aie fait longtemps opposition à ton désir de marier Germaine avant sa majorité, je reconnais aujourd'hui que tu avais raison ; entre deux maux, il faut choisir le moindre. J'ai entrevu, ce matin, notre pauvre petite amie, et, pour la première fois depuis trois mois, j'ai pu causer un instant avec elle : elle est dans un état d'exaltation peu raisonnable, et je redoute un coup de tête qui compromettrait à jamais sa destinée. Je pense donc que si tu trouves, parmi les connaissances de Maurice, un mari qui puisse lui convenir, tu feras bien *d'emmancher* l'affaire. Le meilleur moyen serait d'inviter l'ami trouvé par vous deux, — car je t'engage à ne rien faire à ce sujet sans l'assentiment de ton mari, — à venir passer quelque temps chez nous. Cela n'attirerait en rien l'attention du public, puisque notre maison est toujours remplie de monde quand tu y viens,

et peut-être les choses s'arrangeraient-elles facilement. Madeleine désirait marier sa sœur à ton beau-frère, et il serait possible que, ayant échoué de ce côté, elle se tournât tout naturellement d'un autre. Il n'y a personne ici qui puisse convenir à Germaine ; ainsi donc tâchez de nous amener *l'objet désiré.* »

Antoinette, radieuse, se figurait qu'elle allait trouver, dans les vingt-quatre heures, dix candidats à choisir. Je ne voulus pas jeter un verre d'eau froide sur ce feu de joie, et je la laissai partir avec ses illusions.

Elle revint les jours suivants, mais elle parla peu de Germaine ; elle paraissait préoccupée, et je savais que ses préoccupations n'avaient rien de personnel, car la chère enfant était aussi heureuse qu'on peut l'être en ce monde. Au bout d'un mois de silence au sujet du mari qu'elle cherchait, elle arriva un matin chez moi, à une heure où elle était certaine de n'être pas dérangée par des visites importunes ; elle s'assit en face de moi, et posa ses petits pieds sur les chenets pour se donner une contenance ; ce n'était assurément pas pour se chauffer, puisque, comptant sur les chauas rayons du soleil d'avril,

j'avais laissé le feu s'éteindre. Je regardais Tony, qui ne parlait toujours pas; enfin elle se décida à dire :

— J'ai quelque chose à vous demander.

— Je m'en doute, répondis-je.

— Comment devinez-vous cela ?

— En voyant que vous ne dites pas un mot.

— C'est que je cherche le premier mot de ce que j'ai à vous dire.

— Et vous ne le trouvez pas? Alors je vais le prononcer, ce mot qui est dans votre cœur et qui s'arrête sur vos lèvres : c'est le nom de Germaine.

— Ah! vous êtes sorcière!

— Et j'en ai peut-être l'air? répondis-je en regardant dans la glace ma tête qui n'avait pas encore été peignée et le costume que j'avais endossé à la hâte pour recevoir ma matinale visiteuse. Non, chère enfant; si j'ai en ce moment l'aspect d'une sorcière, je n'en ai ni les facutés surnaturelles ni les instincts méchants. Je devine que le sort de votre amie peut seul vous préoccuper, puisque vous avez pour vous-même toutes les satisfactions de cœur et

d'amour-propre que la plus ambitieuse petite personne puisse souhaiter.

— Eh bien ! oui, je n'ai pas trouvé de mari pour Germaine, et je viens vous prier d'en chercher un.

— Là où vous avez échoué, je ne réussirai pas ; ceux qui ne se sont pas laissé convaincre par votre éloquence ne se rendront pas à mes raisonnements.

— Mais je ne vous demande pas d'attaquer les mêmes ; il faut en chercher d'autres ailleurs ; je vais vous expliquer la situation : les amis de Maurice sont presque tous riches, et ceux qui ne le sont pas ont envie de le devenir.

— C'est un désir très-généralement répandu aujourd'hui.

— Germaine a une fortune médiocre ; elle n'est pas assez riche pour deux, et les hommes qui ont une grande existence veulent, en se mariant, doubler le train de leur maison.

— Nous tournons donc dans un cercle vicieux?

— Oui, nous y tournons à Paris, c'est vrai ; mais, en province, le patrimoine de Germaine sera compté pour quelque chose et c'est en province qu'il faut chercher.

— Cherchez donc, mon enfant : vos yeux sont meilleurs que les miens et votre activité plus grande.

— Je ne puis rien trouver à Tours ni dans les environs; il n'y a rien là pour nous, et je ne connais qui que ce soit dans les autres départements; tandis que vous, madame, vous avez des propriétés dans le Midi, des parents dans le Nord, et des amis partout.

J'ai toujours eu l'antipathie des tripotages matrimoniaux, et je ne me souciais nullement de me trouver aux prises avec madame de Sommerville et surtout avec Madeleine. J'avouai franchement à Tony mes répugnances, mais elle me sauta au cou et me dit que j'aurais beaucoup plus de mérite en faisant une chose qui m'était désagréable; elle fit appel aux sentiments que m'inspirait Germaine et s'attacha à moi, entassant prières sur raisonnements, jusqu'à ce que j'eusse consenti à faire ce qu'elle voulait.

Une fois mon consentement donné, elle voulut s'assurer de mon concours actif et immédiat, et me fit passer la revue des jeunes gens que je connaissais. Je désirais songer à cela tout à

mon aise, mais Tony était douée d'une ténacité rare, et elle ne lâcha pas sa proie. Sans s'en apercevoir, elle tenait mes mains dans les siennes et me les serrait de toute sa force, croyant sans doute se rendre ainsi maîtresse de ma volonté. Je me souvins alors que de tout temps elle avait voulu jouir de suite de ce qu'on avait l'imprudence de lui promettre, et je ne pus m'empêcher de rire en me rappelant un épisode de son enfance.

Nous nous promenions un jour dans cette belle avenue qui, de la gare de Tours, conduit au centre de la ville, quand Tony s'arrêta pour regarder des chevaux de bois.

— Père, s'écria-t-elle, je voudrais monter sur les chevaux quand ils tournent!

M. de Guéblan lui répondit que ce jeu était fait pour des gamins et non pour elle.

— Cela m'est égal, reprit-elle; je veux m'amuser avec les gamins.

Et aussitôt, enlaçant un des genoux de son père dans ses petits bras, elle le força de s'arrêter. M. de Guéblan parlementa alors avec son tyran pour obtenir sa liberté, et lui promit qu'il

s'arrangerait avec le propriétaire des chevaux et que, un matin, alors que la promenade serait déserte, il louerait tout le jeu afin qu'il n'y eût personne avec elle. Tony, qui n'avait pas de préjugés, trouvait que le jeu, dégarni des gamins, serait beaucoup moins gai ; néanmoins elle rendit la liberté à son père, à la condition qu'il irait parler de suite au maître des chevaux. M. de Guéblan y consentit, car il fallait bien consentir à tout ce que voulait l'impérieuse enfant ; le pli était pris et l'autorité très-compromise. Tandis que le marquis s'entendait avec *le monsieur des chevaux*, comme l'appelait Tony, *la dame des chevaux*, voyant que les groupes se formaient autour du jeu, fit jouer à sa criarde musique la ritournelle qui annonçait le départ ; Tony, électrisée par cette marche, grimpa sur un des chevaux, et quand son père se retourna, il ne la vit plus à ses côtés ; il la chercha des yeux sur la promenade d'abord, et l'aperçut enfin, au moment où le jeu s'ébranlait; ne pouvant plus la faire descendre, il s'élança sur le cheval voisin du sien, et, durant dix minutes, il tourna au milieu d'une foule étonnée de voir le sin-

gulier divertissement choisi par le marquis de Guéblan. Nous étions revenus sur nos pas, et nous aperçûmes Antoinette, accrochée à la crinière d'un cheval soi-disant alezan, mais dont la nuance était en réalité groseille, et son père fort mal à l'aise sur un fantastique animal blanc moucheté d'énormes pains à cacheter figurant la robe qu'on nomme truitée. Je vois encore la figure de la marquise, qui, malgré sa grande faiblesse maternelle, ne comprenait rien à cette concession paternelle.

Depuis lors, les années s'étaient succédé sans apporter de modification à l'humeur persévérante de Tony : je fus donc entraînée dans son expédition matrimoniale comme le marquis de Guéblan avait été jadis entraîné sur les chevaux de bois.

Il fallut lui nommer tous les jeunes gens que je connaissais au nord, au midi, à l'est, à l'ouest et au centre de la France. Parmi eux, elle fit rapidement un choix, car l'indécision était chose inconnue pour elle. L'heureux mortel qu'elle jugea digne de Germaine était un élégant provincial avec lequel elle avait dîné chez moi, et qui avait eu le bonheur de lui plaire.

Il se nommait Alfred du Tertre ; c'était un joli garçon, doué du talent rare de se faire aimer par tous ses amis ; sa fortune était deux fois plus considérable que celle de Germaine, mais je savais qu'il comptait l'argent pour peu et les charmes pour beaucoup. Il habitait Amiens, venait de temps à autre se retremper à Paris, voyageait quelquefois et se faisait habiller à Londres, ce qui lui donnait un petit air anglo-picard qui ne manquait pas de grâce. Tout faisait présumer qu'il serait un bon mari.

— Vous allez écrire à madame du Tertre, dit Tony.

— Oui, je lui écrirai tantôt.

— Oh! tout de suite, je vous en prie! Je mettrai la lettre à la poste.

— Il paraît que ma parole ne vous inspire pas une grande confiance, dis-je en riant.

— J'ai confiance en vous comme en moi-même, s'écria-t-elle, mais je redoute les entraves : vous feriez votre toilette; l'heure du déjeuner arriverait ; puis la couturière viendrait vous essayer une robe; puis un solliciteur

viendrait vous demander d'intercéder en sa faveur près d'un maréchal ou d'un ministre; ensuite les visites se succéderaient; l'heure où votre voiture est commandée arriverait, et vous ne faites jamais attendre *Mars* et *Vulcain;* à votre retour du Bois, il faudrait vous habiller pour dîner chez la douairière de Boufflers, c'est son jour; et le soir, en rentrant, il serait trop tard pour prendre la plume.

Je la pris donc de suite, et voici à peu près ce que j'écrivis à madame du Tertre :

« Vous m'avez souvent parlé de votre désir de marier Alfred, et vous m'avez même demandé de lui chercher une femme, mission très-délicate et dont jusqu'à ce jour j'avais toujours évité de prendre la responsabilité; mais aujourd'hui je viens vous offrir pour belle-fille une charmante enfant, dont la fortune est suffisante pour compenser ses dépenses personnelles et pour contribuer aux frais du ménage.

« Germaine de Sommerville est jolie et très-séduisante ; elle a un caractère doux et aimant, et un esprit vif et amusant. La pauvre enfant n'est pas heureuse; depuis vingt ans qu'elle est

au monde, sa vie a été une suite de privations; aussi lui faudra-t-il bien peu de chose pour satisfaire son cœur et ses goûts. Sa mère l'aime, je crois ; mais, par système, et pour céder à l'influence d'une fille aînée, fort désagréable personne, elle lui a rendu l'existence pénible.

« Germaine a vécu dans la plus absolue retraite, employant son temps de réclusion à travailler : elle parle trois langues étrangères ; elle est musicienne par instinct, sans être exécutante consommée, car on ne lui a donné de professeur qu'à l'âge de quinze ans, sous prétexte que la musique est un art futile. Adroite comme une fée, elle n'a recours à aucune couturière. Vous le voyez, j'entre dans des détails qui sembleraient puérils à tout autre qu'à une mère.

« Maintenant, avant de vous embarquer dans cette affaire, je veux vous prévenir qu'il y aura *du tirage* pour obtenir le consentement de madame de Sommerville, laquelle, par indolence et par égoïsme, ne se soucie pas de marier sa fille ; mais une fois qu'elle aurait dit oui, vous auriez affaire à une femme loyale et généreuse,

et votre fils trouverait certainement une fortune plus considérable que ce qui serait annoncé.

« Selon moi, le bon côté de ce mariage serait d'avoir une femme sevrée de plaisir et d'affection, et à laquelle tout semblerait bonheur et enchantement ; quand elle trouverait entre vous et Alfred l'intimité qu'elle a toujours rêvée, elle vous aimerait comme une fille aime sa mère. »

Ma lettre terminée, je la passai à Tony en l'invitant à la lire ; elle me remercia, ferma la lettre et la mit dans sa poche.

Trois jours après, je reçus la réponse, au moment où j'allais faire au Bois ma promenade quotidienne ; je l'emportai, comptant au retour passer chez Antoinette, quelques instants avant son dîner, pour être certaine de la rencontrer.

A peine arrivée au lac, j'aperçus ma petite amie galopant à fond de train à la tête de plusieurs cavaliers. Elle reconnut ma voiture, qui se trouvait à la file de son côté, et bientôt après, revenant sur ses pas à une allure plus modérée, elle me fit un gentil salut avec un sourire

qui semblait dire : « Je suis revenue pour vous. »

Je lui montrai la lettre en lui faisant un signe de contentement ; alors, avec une rapidité telle que je n'eus pas le temps de deviner ce qu'elle allait faire, elle arrêta son cheval, sauta à terre, et s'élança sur le marchepied de mon coupé. Cramponnée à la portière, tandis que la voiture continuait à marcher, elle me disait avec sa vivacité ordinaire :

— Vous avez de bonnes nouvelles ? Il veut bien ? Oh ! quel bonheur !

J'avais une peur affreuse de voir tomber ma chère étourdie ; enfin mon cocher arrêta ses chevaux, et Tony s'assit près de moi en criant au comte de Flers de faire reconduire son cheval par le groom.

Elle sauta sur la lettre, la parcourut rapidement et se mit à battre des mains en répétant avec une joie enfantine :

— Germaine est délivrée ! Germaine va sortir de la forteresse ! Germaine sera heureuse !

— Ne nous réjouissons pas si vite, lui dis-je ; l'affaire est en bonne voie, mais elle n'est pas encore faite.

— Comment! elle n'est pas faite! s'écria Tony; madame du Tertre vous dit que tout convient à elle et à son fils, et que la seule question sera de savoir si Germaine plaira à Alfred.

— Oui; il faut donc, avant tout, qu'il la trouve à son goût.

— Il serait bien difficile s'il ne la trouvait pas à son goût. Elle plaît à tout le monde, elle plaira à M. du Tertre; donc le mariage est fait!

Et Tony recommença à frapper ses mains l'une contre l'autre, et à s'agiter si fort que je la priai en grâce de se calmer, car chacun en passant la regardait avec étonnement.

La lettre qui lui causait une si grande joie était ainsi conçue :

« Tout ce que vous me dites de mademoiselle de Sommerville répond parfaitement à nos désirs; mon fils préfère une fortune de province, solide et bien administrée, à une fortune plus considérable livrée aux hasards des spéculations; il a des goûts simples, et saura toujours régler ses dépenses sur ses revenus. Ce qui me charme dans cette union, c'est la chance de

trouver dans votre Germaine une affection filiale; Alfred aurait la joie de changer le triste sort de cette enfant, et avec son caractère conciliant il saurait, j'en suis persuadé, gagner les bonnes grâces de madame de Sommerville et peut-être même celles de l'intraitable sœur aînée. Mon fils est à votre disposition; il ira où vous lui direz d'aller, suivra vos conseils pour pénétrer dans la maison où vit la pauvre persécutée, et si elle lui plaît l'affaire ne traînera pas en longueur. »

Tony voulait envoyer une dépêche à M. du Tertre et l'expédier dans les vingt-quatre heures à madame de Guéblan; mais je parvins à calmer son ardeur en lui faisant observer que les occasions de réunir Alfred à Germaine manqueraient si elle-même et son mari n'étaient pas à Tours.

— Vous savez, lui dis-je, qu'en votre absence la marquise reçoit peu, et si elle invitait plusieurs fois de suite madame de Sommerville à venir chez elle, cela donnerait l'éveil et ferait manquer tout.

Tony se rendit à mes raisonnements. car

sous les apparences de l'étourderie se cache un grand sens qui en définitive dirige ses actions; elle me demanda de venir dîner chez elle, afin de combiner notre plan de campagne; c'était la première fois que je me trouvais en tiers dans son joyeux intérieur, et les heures que je passai entre elle et son mari me rappelèrent les meilleurs jours de ma jeunesse. Tous deux étaient gais comme les oiseaux qui chantent au printemps, et le comte de Flers s'occupait de la délivrance de Germaine avec autant d'empressement que sa femme.

Il fut convenu que madame de Guéblan inviterait Alfred à venir chez elle aussitôt que ses enfants y seraient, et tous deux se décidèrent à quitter Paris quinze jours plus tôt, pour ne pas faire languir les préliminaires du mariage.

Tony me fit promettre d'aller à Tours avec elle, et je la quittai après avoir assisté à sa toilette de bal.

Elle partit donc bientôt après, et j'allai la rejoindre avec mon protégé, qui paraissait très-disposé à enchaîner sa liberté au profit de la

charmante jeune fille dont je lui avais fait la description.

Je vis avec plaisir que l'impression produite par lui était favorable ; Maurice et Tony le connaissaient, mais M. et madame de Guéblan, qui le voyaient pour la première fois, se livrèrent à un examen dont il sortit victorieux.

Tout lui avait souri en ce monde, et il n'avait encore trouvé sur son chemin ni haines ni déceptions : aussi avait-il gardé toutes ses illusions intactes.

Dès le jour de mon arrivée, je voulus savoir comment Tony et sa mère comptaient entreprendre l'assaut.

— Germaine ne se doute de rien? demandai-je d'abord.

— Germaine sait que vous lui amenez un mari, me répondit Tony.

— Vous avez eu tort de lui dire cela! m'écriai-je vivement ; son attitude sera moins naturelle ; et si, par hasard, elle ne plaît pas à Alfred, ce sera fâcheux qu'elle ait été instruite de nos projets.

La mère et la fille se regardèrent un instant avec hésitation, puis madame de Guéblan me répondit

— C'est une question délicate que nous avons examinée sous toutes ses faces. Le premier point, et celui qui nous arrêta tout d'abord, fut la crainte de braver les usages en prévenant Germaine ; mais il y a des cas où la nécessité fait loi. Germaine était en pleine révolte, et, pour l'engager à se soumettre, j'ai cru devoir lui faire espérer que cette soumission aurait un terme prochain. Nous avions encore un autre écueil à éviter : Gaston de Flers revenant ici avec Maurice et Tony, il fallait faire comprendre à Germaine que ses espérances ne devaient pas se tourner de son côté.

— Mais, repris-je, sa sœur seule la compromettait sottement, et elle était restée en dehors de ses menées.

— Elle est restée, l'année dernière, en dehors des menées de Madeleine, vous avez parfaitement raison; mais, néanmoins, elle était plus aimable pour le beau-frère de Tony qu'il n'était naturel de l'être pour un étranger ; elle négligeait les jeunes gens qu'elle connaît depuis longtemps, pour danser le plus souvent possible avec lui ; je ne m'en étais pas aperçue

parce que j'avais d'autres préoccupations, mais après le départ de ma fille on m'en a parlé ; le public s'était amusé aux dépens de Germaine. La première chose à éviter était donc la reprise de ces coquetteries qui, en sautant aux yeux de M. du Tertre, auraient entravé nos projets. J'ai dit à Germaine que vous ameniez un ami qui pourrait peut-être lui convenir, et je l'ai engagée à contenter sa mère pour trouver en elle moins d'opposition à son mariage.

— Et puis, ajouta Tony, il y avait aussi une chose très-importante, dont ma mère oublie de vous parler ; il fallait prévenir Germaine pour que sa tenue fût élégante, car elle porte souvent des choses d'un goût douteux : par exemple des gants beurre frais avec une robe noire.

— Il y avait bien là de quoi faire manquer un mariage ! dit M. de Guéblan.

— Certainement : aux yeux de M. Alfred, qui se fait habiller à Londres, ces nuances sont très-sensibles.

— Les nuances des gants ?

— La nuance de tout ce qui concerne l'élé-

gance. Germaine a des négligences que je lui reproche sans cesse : tantôt des chaussures usées, tantôt un bouton décousu; et j'ai beau lui faire la guerre, elle me répond que c'est bien bon pour *la forteresse*. Or, pour en sortir, de cette forteresse, il faut être sous les armes.

— C'est toujours ainsi que l'on sort d'une forteresse, quand on veut en sortir par la force, dit encore M. de Guéblan.

— Père, vous vous moquez de moi! s'écria Tony; mais je ne me plains pas, car vous me rendiez la vie trop douce pour que j'aie jamais eu envie de sortir d'ici ni par la force ni par la ruse.

— Tu en es pourtant sortie aussi, dit le marquis.

— J'en suis sortie toute seule et nous y revenons deux : je vous rends plus qu'on ne vous a pris, tandis que Germaine ne compte pas rentrer souvent dans la forteresse; elle dit même qu'elle n'y reviendra jamais, mais elle aurait tort, et je suis bien sûre qu'elle fera, de temps à autre, des visites à sa mère.

Il fut décidé, toujours en grand conseil,

que la première entrevue entre Alfred et Germaine aurait lieu le soir même sur la promenade où l'on se réunissait pour entendre la musique militaire.

Tony se rendit de suite chez madame de Sommerville, se composant un visage bien sérieux pour ne la point choquer, et elle dit que probablement elle irait, dans la soirée, faire une visite à la campagne. Si elle avait eu l'imprudence d'annoncer son projet réel, Madeleine aurait évité la rencontre.

Tony trépignait de ne pouvoir faire comprendre à la pauvre détenue qu'il fallait tâcher de se rendre sur le cours après le dîner. Elle imagina un moyen, et, se mettant au piano, elle proposa à Germaine de jouer à quatre mains.

— Tu ne vas pas en mesure, dit-elle ; et alors, frappant des mains et des pieds, elle se mit à compter les temps : Une, deux... Viens à la musique ; une, deux, trois... en robe noire ; une, deux... bien chaussée.

Puis elle acheva son morceau, sous les yeux des deux Cerbères, qui n'y virent que du feu.

Tony revint triomphante, raconta comment

elle avait transmis le mot d'ordre à la prisonnière, et reçut les remerciements d'Alfred, qui était très-impatient de voir la belle persécutée pour laquelle il venait de faire cent lieues.

A mesure que le moment approchait, la comtesse de Flers perdait sa gaieté et son entrain; elle s'identifiait si étroitement et si tendrement avec son amie qu'elle se sentait vivement émue et tremblait que l'entrevue n'eût pas un heureux résultat.

— Oh! mon Dieu, nous disait-elle, si M. du Tertre allait ne pas trouver Germaine à son gré!

Cette pensée la terrifiait.

Enfin l'heure décisive arriva; on se rendit à la promenade; Tony marchait calme et recueillie, comme si le pavé de Tours eût été le parvis de la cathédrale; elle priait de tout son cœur Dieu de protéger son œuvre, de donner à Germaine un bonheur égal à celui qu'il lui avait accordé; la marquise et moi, nous la suivions en silence.

Nous devions nous asseoir toutes trois, seules d'abord, pour ne pas effaroucher

Madeleine et obtenir qu'elle permît à sa mère et à sa sœur de se réunir à nous. M. de Guéblan devait venir ensuite en reconnaissance, le cigare à la bouche, passer sans s'arrêter, et aller prévenir Maurice et Alfred, pour les faire arriver lestement, par derrière, afin de surprendre l'ennemi et de l'empêcher de battre en retraite.

Germaine, plus jolie encore qu'à l'ordinaire, avait suivi les rapides conseils de Tony; une robe de grenadine noire faisait ressortir son teint d'opale et ses cheveux blonds; des roses sauvages, posées sur un chapeau de bergère, lui donnaient un petit air Watteau tout à fait réussi.

Tony attendait son père avec impatience, et ses yeux ne quittaient pas l'avenue. La musique entama son premier morceau : Tony resta une seconde immobile; puis, se penchant vers moi, elle me dit :

— On joue *les Noces de Jeannette* : c'est un heureux pronostic; le mariage se fera!

Je me mis à rire, et Tony en fit autant. Mademoiselle Madeleine, toujours gourmée, jeta un regard scandalisé sur nous.

Au même instant, j'aperçus M. de Guéblan.

— Voilà mon père, dit Tony; mais il ne nous voit pas.

Effectivement, le marquis passa impassible, sans jeter un regard de notre côté.

Germaine commençait à ne rien comprendre à nos manœuvres, lorsque la voix de Maurice se fit entendre derrière elle.

— Je crois, disait le comte de Flers, que j'aperçois ma femme.

Le traître faisait semblant de n'en être pas sûr.

Germaine enveloppa d'un rapide regard l'étranger, puis ses beaux yeux se détournèrent, et elle devint plus rouge que les cerises qui ornaient le chapeau de Madeleine.

La comtesse de Flers examinait Alfred, et son âme entière passait dans cet examen ; elle voulait surprendre ses impressions, lire ses plus secrètes pensées, et elle y réussit : car bientôt un sourire de joie et de triomphe passa sur son visage ; elle avait compris que M. du Tertre trouvait Germaine charmante.

Et elle était charmante, en effet, l'enfant opprimée qui végétait au lieu de vivre, qui avait

soif d'air, de mouvement et de liberté. Sous sa résignation forcée, on sentait bouillonner les joyeuses aspirations de la jeunesse; son doux et caressant regard promettait à qui l'aimerait qu'elle saurait aimer aussi, et ses yeux se tournaient vers Tony avec la plus fervente reconnaissance.

Au bout d'un instant, et comme pour réparer un oubli, madame de Guéblan présenta M. du Tertre à madame de Sommerville, qui fit un salut guindé, en détournant la tête, mouvement qu'elle avait appris de sa fille aînée.

Bientôt après, sur un signe de Madeleine, elle se leva. Madame de Guéblan lui demanda de venir prendre le thé chez elle; mais, au moment où l'invitation allait être acceptée, Madeleine, prenant la parole, dit de son ton bref et précipité :

— Cela ne se peut pas : il faut nous lever de bonne heure demain.

Maurice, qui riait derrière la laide personne, se hasarda à lui dire qu'il irait jouer du cor sous ses fenêtres, à l'heure où elle voudrait être réveillée.

Germaine serra nos mains, avec un mouvement nerveux qui contenait les regrets qu'elle n'osait pas exprimer.

A peine fut-elle partie que la marquise, Tony et moi, nous nous écriâmes en chœur :

— Comment la trouvez-vous ?

— Ravissante ! répondit Alfred avec un accent qui ne laissait aucun doute sur la vivacité de ses impressions.

Madame de Guéblan reprit :

— Malheureusement nous ne la tenons pas encore ; il faut faire la conquête de la mère et de la sœur.

— Nous la ferons, dit Alfred.

— Ce ne sera point chose aussi facile que vous croyez.

— Je crois que je réussirai. Je tâcherai de plaire à mademoiselle Madeleine.

— Ma foi, mon cher, fit en riant Maurice, il est probable que personne, avant vous, n'a tenté cette entreprise.

— Elle n'est pas très-jolie, c'est vrai, reprit Alfred ; mais elle a l'air d'une bonne personne ; et madame de Sommerville est vraiment charmante.

Alfred, doué d'un caractère heureux, voyait toutes choses suivant ses désirs. D'une nature douce et d'un esprit conciliant, il trouvait presque toujours de la bienveillance sur son chemin; et si, par hasard, il rencontrait autre chose, il fermait les yeux et passait à côté des gens hostiles, en prenant leur mauvais vouloir pour un malentendu.

La confiance se communique : celle d'Alfred ranima notre courage, abattu d'abord par l'aspect glacial et revêche des deux femmes qui tenaient dans leurs mains le sort de Germaine.

Pour ma part, je regrettais bien un peu de m'être fourrée dans cette affaire, mais je revoyais dans mon souvenir le doux regard de la chère enfant, ce regard rayonnant de joie, à travers les larmes qu'elle retenait sous ses paupières, et je me disais alors que, pour rendre Germaine heureuse, je supporterais de bon cœur quelques désagréments.

Les jours se succédèrent, et l'admiration d'Alfred grandit à mesure qu'il connut mieux notre petite amie; il la vit durant toute une soirée, chez la marquise; il la rencontra une fois

encore sur la promenade et à l'église. Au bout d'une semaine, je reçus une lettre de madame du Tertre, qui me chargeait de demander officiellement, pour son fils, la main de Germaine.

J'aurais autant aimé être chargée d'offrir une écuelle de lait à un chien enragé! Je prévoyais, à la manière dont madame de Sommerville regardait Alfred, qu'il n'avait pas le bonheur de lui plaire; et ne me trouvant pas en position de me mêler de cette affaire, j'eus la lâcheté de me récuser, et de passer à madame de Guéblan mes pouvoirs d'ambassadrice.

Elle consentit à se charger de cette mission difficile, tout en déclarant qu'elle n'irait pas seule chez madame de Sommerville.

— Elle a deux cousins, dit-elle, qui font partie du conseil de famille et qui semblent aimer beaucoup Germaine; je prierai l'un ou l'autre de venir avec moi, et ils appuieront ma demande. Madame de Sommerville les estime fort, et si les paroles me manquent pour défendre la cause de M. du Tertre, ils m'aideront.

La marquise alla trouver les deux cousins,

qui répondirent à sa prière par un refus formel. L'un deux donna pour prétexte que sa femme avait été repoussée en pareille circonstance, et l'autre répondit qu'il savait, d'une manière certaine, qu'on ne voulait pas marier Germaine.

Voilà donc la marquise réduite à ses propres forces, et très-émue en songeant à ce qu'elle avait à faire. Alfred, rayonnant de joie et d'espérance, la conduisit jusqu'à la porte de l'hôtel Sommerville, en la remerciant chaleureusement de l'assaut périlleux qu'elle allait tenter pour lui ; puis il revint attendre entre le marquis, Maurice, Tony et moi, le retour de madame de Guéblan.

Elle revint une heure après, très-pâle ; ses lèvres tremblaient, et elle s'assit sans prononcer une parole.

— Vous avez échoué? dit le marquis.

— Elles ont refusé ! s'écria Tony.

— J'ai échoué complétement, répondit madame de Guéblan, et, de plus, j'ai été traitée par mon amie d'enfance comme on n'oserait pas, quand on se respecte soi-même, traiter sa plus mortelle ennemie.

— C'est le premier mouvement d'étonnement, de contrariété, dit Alfred ; mais cela passera.

— J'aurais préféré, reprit la marquise, n'être pas victime de ce premier mouvement.

— Mais enfin que t'a dit madame de Sommerville ? demanda Tony.

— Je vais vous raconter ce qui s'est passé ; seulement, laissez-moi respirer une minute, répondit la pauvre femme, car je me sens vraiment malade.

Elle appuya son front sur sa main, resta quelques instants silencieuse et reprit :

— En arrivant chez madame de Sommerville, j'ai commencé par lui dire que j'étais chargée d'une mission et que je lui apportais une lettre qui lui ferait mieux connaître les choses que tout ce que je pourrais lui dire. Après ce petit préambule, je lui remis la lettre de madame du Tertre. A mesure qu'elle la parcourait d'un regard irrité, son visage prenait une expression de sombre colère ; ses mains tremblaient, et je voyais, avec terreur, venir l'orage qui allait éclater, sans cependant me douter qu'il serait ce qu'il a été.

« La lecture terminée, elle s'écria en frappant du poing :

« — Je ne vous ai pas chargée de marier Germaine.

« — Je ne la marie pas non plus, répondis-je, vous seule pouvez la marier ; je vous propose un parti très-convenable, très-avantageux même, voilà tout.

« — Vous avez fait venir *ce du Tertre* exprès pour lui montrer Germaine. »

« Et en disant cela le poing s'agitait d'une manière de plus en plus menaçante.

« — Il est vrai, dis-je, que j'ai engagé M. du Tertre à venir chez moi, dans l'espérance que Germaine lui plairait et qu'il la demanderait en mariage. »

« Le poing frappa de nouveau violemment une petite table à ouvrage qui se trouvait à sa portée.

« — Germaine n'a pas besoin de se marier ; elle est bien où elle est, et elle y restera ; d'ailleurs, si je la mariais, cela ne serait pas à *un du Tertre*.

« — Vous êtes, repris-je, parfaitement libre de disposer du sort de votre fille, puisque votre conscience ne vous reproche pas la responsabilité que vous prenez ; mais voici la seconde fois

que vous attaquez la personnalité de M. du Tertre, et, comme je représente ici sa mère, je vous prie de formuler d'une manière précise les motifs de votre mépris. La famille du Tertre est honorable et honorée dans sa province; Alfred est estimé de ceux qui le connaissent; son attitude et ses habitudes sont celles d'un homme comme il faut; il est plus riche que votre fille, et, en tous points, il paraîtra à tous les gens impartiaux un gendre désirable. »

« Elle resta interdite un instant, balbutiant des mots indistincts; elle savait, disait-elle, des choses qui lui déplaisaient.

« J'insistai pour les connaître, ajoutant que je ne laisserais pas Alfred sous le coup des calomnies dont il avait été sans doute l'objet.

« Alors, mise ce qui s'appelle au pied du mur, elle exposa avec une fiévreuse animosité trois ou quatre griefs : d'abord Alfred habite une ville où les jeunes gens jouent et se ruinent; ensuite il a un beau-frère qu'elle a rencontré, il y a cinq ou six ans, je ne sais où, et qui lui est odieux; il a aussi une tante, dont

elle a entendu parler, une dévote sous la coupe de laquelle elle ne veut pas mettre sa fille; enfin elle trouve M. du Tertre infiniment trop élégant; il monte à cheval, et, à ses yeux, c'est un vice impardonnable.

« Je lui ai répondu que si effectivement on jouait à Amiens, il était très-rassurant de savoir que M. du Tertre avait gardé sa fortune intacte au milieu de l'entraînement général ; que le beau-frère dont elle redoutait l'alliance était un des hommes les plus considérés de son pays, et avait, dans l'armée, la réputation d'un officier distingué ; que la tante était, à la vérité, une dévote, mais dans l'acception la plus édifiante du mot, une dévote sévère pour elle-même et remplie d'indulgence pour tous. En terminant mon plaidoyer, j'ai avoué n'avoir rien à dire au sujet des derniers griefs : M. du Tertre est élégant et monte à cheval.

« Rien n'a pu calmer l'irritation de madame de Sommerville ; elle se nourissait de sa propre indignation, et bondissait de colère à la pensée de marier Germaine. »

— Pauvre Germaine! dit Tony; comment la tirer de là?

— Je n'en sais rien, répondit la marquise; j'ai inutilement essayé tous les raisonnements; j'ai supplié sa mère de réfléchir à la proposition que je lui transmettais; je lui ai fait observer qu'il faudrait toujours finir par marier Germaine, et qu'elle ne retrouverait peut-être pas les chances de bonheur et de sécurité qu'elle repoussait. Rien n'a pu la toucher.

— Germaine a eu tort, dit Tony, de nous empêcher de parler d'abord à Madeleine.

— Comment, reprit Alfred, vous vouliez faire la demande à mademoiselle de Sommerville?

— Je ne voulais pas lui adresser la demande officielle, répondit madame de Guéblan, mais je voulais lui confier notre désir de marier Germaine et la prier d'user de son influence sur sa mère pour obtenir son consentement; je crois qu'elle nous aurait accordé son concours si nous le lui avions demandé; mais Germaine nous a priées de ne rien dire à Madeleine, et, voyant que j'insistais, elle s'est écriée en pleurant :

— Je connais ma sœur ; elle fera manquer mon mariage.

— Ce qui est fâcheux là-dedans, dit le marquis, c'est que ce soit vous, ma chère Thérèse, qui ayez porté la parole, parce que madame de Sommerville vous a prise en grippe, vous le savez ; il suffisait que la chose fût proposée par vous pour être mal accueillie.

— C'est parce que j'en avais le pressentiment que je voulais l'appui des deux cousins de Germaine ; mais ils ont refusé de se mêler en quoi que ce soit du mariage de cette enfant, pour laquelle ils disent cependant avoir beaucoup d'affection.

— Il y a deux sortes d'affection, dit Maurice : l'affection active et l'affection passive.

— Probablement, reprit Alfred, ces messieurs pensaient que leur concours ne pouvait être d'aucune utilité, et que l'affaire s'arrangerait sans eux.

— Malheureusement elle ne s'est pas arrangée du tout, dit la marquise qui se souvenait du poing menaçant de madame de Sommerville.

— Elle s'arrangera peut-être plus tard, dit

encore Alfred, que ses pressentiments portaient toujours vers l'espérance.

Au moment où chacun se regardait sans partager la confiance d'Alfred, un prêtre, ami de la famille et aussi de madame de Sommerville, entra.

La marquise, qui avait grande estime pour son jugement, s'empressa de lui raconter ce qui s'était passé.

— C'est bien, dit-il après avoir écouté attentivement ce récit; j'irai demain matin à l'hôtel de Sommerville, et je ferai de mon mieux pour vous venir en aide. Je parlerai d'abord à Madeleine, et je lui ferai comprendre que ce serait une grande et impardonnable faute de s'opposer au mariage de sa jeune sœur.

— Oh ! reprit madame de Guéblan, je suis certaine que Madeleine ne fera aucune opposition; il y a quelques mois, elle désirait marier Germaine, et, loin de redouter son influence, je compte sur elle pour ramener sa mère à des idées raisonnables.

La journée se passa assez tristement à l'hôtel Guéblan : la marquise, bouleversée par la scène du matin, restait sous une influence

pénible ; le marquis était mécontent que sa femme se fût exposée à l'humeur brutale de madame de Sommerville ; Tony éprouvait une mortelle inquiétude de voir échouer nos projets ; quant à moi, je n'augurais rien de bon de tout cela ; je pensais que la vie de Germaine serait plus triste que jamais, et que les mesures de surveillance établies autour d'elle deviendraient encore plus sévères.

Alfred seul, ne doutant pas du succès, disait :

— L'abbé arrangera tout cela.

Le lendemain, l'abbé vint à l'heure qu'il avait fixée ; mais sa figure n'était pas précisément celle d'un ambassadeur qui a réussi dans sa mission.

— Eh bien ? lui cria-t-on de tous les côtés.

— Eh bien ! je n'ai rien obtenu.

— Que s'est-il passé ?

L'abbé sortit lentement sa tabatière de sa poche, prit plus lentement encore une pincée de poudre et l'aspira longuement pour gagner du temps et retarder son récit. Enfin, après avoir secoué un à un les grains de tabac tombés sur son rabat et sur sa soutane, il se décida à dire :

— J'ai vu d'abord Madeleine et je l'ai trouvée bien disposée en faveur du mariage de sa sœur.

« — Je n'ai pas envie de me marier, m'a-t-elle répondu, mais je désire sincèrement que ma sœur fasse un bon mariage. »

— Je savais bien, s'écria Alfred, que toute cette affaire se terminerait heureusement.

— Ne chantez pas encore victoire, reprit l'abbé; madame de Sommerville n'est pas du même avis que sa fille aînée. Après avoir causé avec Madeleine, je la priai de m'introduire près de sa mère, qui paraissait fort agitée. Devinant sans doute le but de ma visite, elle me reçut debout, sans m'inviter à m'asseoir. Je lui demandai la permission de prendre un siége, car je venais de faire ma tournée de malades et je ne suis plus jeune; elle ne répondit pas à cette demande; voyant que je passais outre, elle s'assit en face de moi. Ne sachant par où commencer mon petit discours, j'eus recours à ma tabatière, au fond de laquelle je trouve souvent des idées et des paroles; mais jamais, en chaire, je ne me suis senti aussi ému, aussi interdit que je

l'étais vis-à-vis de cette femme, qui me regardait avec une glaciale impassibilité. Enfin j'osai lui dire :

« — Je viens en ambassade vers vous : madame de Guéblan vous a adressé hier une demande que vous avez mal accueillie ; je vous prie de réfléchir à la proposition qui vous est faite ; je crois que vous ne trouverez jamais un gendre offrant autant d'avantages et de garanties que M. du Tertre, et je vous engage, au nom de votre devoir maternel, à ne pas décider du sort de Germaine en cédant à un simple caprice, sans prendre conseil de la raison. »

« Elle me répondit d'un ton bref :

« — Ce mariage me déplaît; j'ai des motifs pour le repousser.

« — Veuillez me faire connaître ces motifs, et nous les examinerons ensemble avec sang-froid et impartialité.

« — D'abord ce projet a été formé par madame de Guéblan, que je déteste, et cela suffit pour que je refuse mon consentement.

« — Pourquoi détestez-vous madame de Guéblan ? » demandai-je à cette pauvre femme dont les yeux étincelaient de haine.

« Ne recevant aucune réponse, je renouvelai ma question, et madame de Sommerville répéta simplement :

« — Je la déteste.

« — Pourtant, repris-je, elle n'a pas cessé de témoigner de l'affection à vous et à vos enfants ; je lui ai entendu faire bien souvent l'éloge de Germaine et elle lui témoigne une tendresse pour ainsi dire maternelle.

« — Je n'ai jamais demandé à madame de Guéblan d'aimer ma fille ni de s'occuper d'elle.

« — Mais elle s'en est occupée pour son bonheur et aussi pour le vôtre, afin de procurer à votre enfant une heureuse destinée et de vous épargner à vous-même un très-grand chagrin.

« — Quel chagrin ? demanda-t-elle.

« — Celui de voir votre fille quitter votre maison le jour de sa majorité. Germaine a annoncé la résolution de faire cela, et madame de Guéblan, comprenant qu'un pareil coup de tête nuirait à son établissement, a voulu lui trouver un mari avant sa majorité. »

« Elle s'est alors levée furieuse en pronon-

çant des paroles incohérentes que je n'entendais pas.

— Mais, s'écria Tony, il ne fallait pas lui dire cela ; son mécontentement va retomber sur Germaine ; monsieur l'abbé, vous avez mis les pieds dans le plat !

— J'ai cru devoir expliquer la conduite de votre mère, ma chère enfant, car elle ne s'est occupée de ce mariage que pour le bien et le bonheur de tous ; je n'ai pas atteint mon but, j'en conviens : madame de Sommerville, exaspérée par la révélation que je venais de lui faire, a fait appeler Madeleine et Germaine, et, devant moi, a posé à votre jeune amie cette question :

« — Est-il vrai, Germaine, que vous ayez formé le projet de me quitter le jour de votre majorité ? »

« Germaine tourna vers sa mère le plus doux et le plus tendre des regards et répondit :

« — Jamais je n'ai eu une telle pensée.

« — Pourtant, reprit madame de Sommerville, vous avez dit à Antoinette de Flers que vous feriez cela.

« — Oh ! non, je n'ai pas dit une pareille

chose; c'est, au contraire, Antoinette qui m'a conseillé de vous quitter; depuis longtemps elle veut me persuader que je suis malheureuse près de vous et elle m'engage à me révolter. »

« Un éclair de triomphe passa dans le regard de Madeleine, et madame de Sommerville reprit :

« — Saviez-vous que madame de Guéblan voulait vous marier?

« — Antoinette me l'avait dit, mais je lui avais répondu qu'elle ne devait m'en parler qu'après avoir obtenu votre consentement.

« — Je vous avais depuis longtemps prévenue, ma mère, dit Madeleine, que madame de Guéblan et Antoinette donnaient de mauvais conseils à Germaine.

« — Cela est vrai, reprit Germaine, mais je savais bien leur répondre que je connais mes devoirs envers ma mère et que je suis heureuse chez elle.

« — Ainsi donc, dit vivement madame de Sommerville, tu te trouves bien ici et tu n'as pas envie de te marier? »

« Germaine baissa les yeux et répondit d'une voix douce :

« — Je suis heureuse ; mais si vous y consentiez, ma mère, je me marierais volontiers.

« — Nous penserons à cela plus tard, » reprit madame de Sommerville.

« Germaine se mit à pleurer doucement, puis elle se jeta au cou de sa sœur en lui disant, à travers ses larmes :

« — Je voudrais épouser M. du Tertre ! »

« Alors je me suis levé et j'ai pris congé de ces dames, qui se disputaient toutes les trois : madame de Sommerville, exaspérée, vous accusait d'avoir mis le trouble dans sa maison ; les larmes de Germaine s'étaient transformées en sanglots, et la voix brève de mademoiselle Madeleine dominait ce tapage ; se plaçant en juge qui sait apprécier les gens et les choses, elle débitait des sentences à sa sœur. »

L'abbé avait raconté tout cela au milieu d'une stupeur impossible à décrire. Alfred seul n'était pas révolté par la lâche fourberie de Germaine ; il voyait seulement la bonne volonté qu'elle témoignait à son égard, et comme il l'aimait, il en était heureux.

Madame de Guéblan, atterrée d'abord, pleu-

rait comme on pleure à vingt ans, car elle avait conservé, de sa jeunesse passée, une confiance entière en la loyauté de tous. Il lui fallait faire un effort surnaturel pour croire que l'enfant qu'elle avait aimée depuis sa naissance, qui lui avait toujours semblé si pure et si naïve, cachait au fond de son cœur la fausseté et la perversité la plus complète.

Antoinette, plus forte que sa mère, ne donnait aucun signe d'émotion, mais elle était d'une pâleur effrayante et son regard restait fixé sur l'abbé ; pas une question ne sortit de ses lèvres, mais dans ce jeune cœur, si fervent pour Germaine, le mépris avait tué l'amitié, et les souvenirs de son enfance passaient devant ses yeux comme des fantômes mensongers.

M. de Guéblan rompit le premier le silence :

« — J'ose à peine vous dire, fit-il en nous regardant tous, muets et consternés, que depuis longtemps Germaine ne m'inspirait aucune confiance. Mes soupçons n'étant basés sur rien de sérieux, je les repoussais comme on repousse un sentiment injuste ; mais ce qui vient de se passer ne me surprend pas.

— Et moi, dit Antoinette, j'ai été cruellement trompée ; en apprenant ce qu'est et ce que vaut Germaine, j'ai ressenti une commotion violente; à présent je n'ai ni chagrin ni ressentiment; je l'oublierai, car elle ne mérite pas un regret, et si l'habitude de penser à elle ramenait son souvenir dans ma mémoire, je détournerais mes regards de ce souvenir, comme on les détourne d'une image indigne d'être regardée.

— Ah! madame, dit Alfred, vous ne parlez pas sérieusement; tout cela est un enfantillage; Germaine a tout simplement voulu calmer l'irritation de sa mère et s'assurer le concours de sa sœur. Après notre mariage, tout s'arrangera.

Tony regarda un instant avec stupéfaction le défenseur de la déloyale jeune fille, puis elle se leva, et allant se placer devant lui, elle lui répondit :

— Si Germaine rétractait ses calomnies en présence de sa mère, de sa sœur et de M. l'abbé, devant lesquels elle a osé nous accuser, je lui pardonnerais de toute mon âme et je ne penserais jamais à cette heure de lâcheté et de mensonge; mais, hors de cette condition, je ne la reverrai de ma vie.

J'avais écouté ce qui se disait autour de moi, me croyant sous l'impression d'un de ces rêves dont on attend le réveil comme une délivrance. La douce et tendre Germaine, que nous avions tant aimée lorsque, tout enfant et déjà ravissante, elle venait se jeter dans nos bras pour y chercher une caresse, Germaine, qui avait grandi sous nos yeux et qui savait si bien nous inspirer une profonde compassion, Germaine n'était, hélas! qu'une habile comédienne, dont le savoir-faire pouvait rivaliser avec celui de la femme la plus pervertie. Elle avait joué son jeu avec une rare persévérance, et cette enfant si charmante personnifiait la duplicité! Comprenant que sa mère ne se souciait pas de la marier et que dans la solitude où elle vivait elle rencontrerait peu de prétendants à sa main, elle avait d'abord escompté l'amitié fraternelle de Tony et la tendresse de madame de Guéblan; puis, après avoir tiré d'elles ce qu'elle voulait, elle s'était lâchement retournée avec l'astuce d'une vipère.

Sa tactique était profondément savante; pourvue du prétendant désiré et n'ayant plus besoin de madame de Guéblan ni de ma-

dame de Flers, elle concentrait les forces de sa subtile intelligence sur un autre point pour obtenir le consentement de sa mère, et en accusant la marquise et Tony, elle caressait les haines étroites de madame de Sommerville et de Madeleine.

Je n'ai jamais laissé sur le chemin de la vie une seule illusion de ma jeunesse sans la regretter comme on regrette une amie, mais je n'avais pas encore éprouvé d'impression aussi navrante que celle que je ressentis en voyant cette prodigieuse duplicité d'une fille de vingt ans. Je me révoltais contre l'évidence; je me disais que Germaine allait paraître là, au milieu de nous, dans ce salon qui gardait l'écho de ses plaintes et de ses prières; qu'elle allait se jeter au cou de Tony et lui dire que, dans une heure de folie, elle avait menti sans se rendre compte de ce qu'elle faisait.

Mais Germaine ne parut pas; elle ne devait jamais rentrer dans cette maison où, depuis son enfance, elle venait chercher les distractions et la tendresse qu'elle prétendait ne pas trouver chez elle. Nous restions tous, les uns en face des autres, frappés d'un étonnement voisin de

la stupeur. Alfred, seul, ne comprenait pas et ne partageait pas nos sentiments de profond dégoût : la laideur morale de Germaine était masquée à ses yeux par le charme de son physique et il voulait quand même et à tout prix l'épouser.

Cette douloureuse séance, qui se prolongeait plus que chacun de nous ne le souhaitait, fut interrompue par l'arrivée du courrier et par des clameurs qui de la rue arrivaient jusqu'à la villa ; nous apercevions à travers les grilles du parc des gens qui couraient vers le centre de la ville, puis des groupes se formaient et l'agitation allait croissant. C'est que nous étions à ce moment critique qui a précédé les désastres de 1870.

Depuis quelques jours déjà, l'inquiétude s'emparait des esprits, mais on était loin de prévoir les catastrophes qui devaient se succéder avec la rapidité de la foudre.

La nouvelle de la défaite de Freschwiller venait d'arrriver à Tours ; les uns étaient consternés, les autres refusaient de croire que des Français pussent être battus. Chacun alors avait foi en la force et la fortune de notre pays, et nul n'aurait voulu croire qu'un jour les en-

nemis victorieux viendraient désaltérer leurs chevaux dans les eaux de la Loire.

Maurice et Alfred coururent à la mairie, à la préfecture et revinrent promptement, non pour nous rassurer, hélas! mais pour confirmer les nouvelles que nous savions déjà par le concierge et les domestiques.

L'appel aux armes était placardé sur les murs de Tours; le souffle de la guerre se faisait déjà sentir; la consternation et l'exaltation se partageaient les esprits et les cœurs; un cri de vengeance courait dans l'air; l'écho répétait *à Berlin! à Berlin!* tandis que les Allemands, qui ne crient jamais, marchaient d'un pas sûr vers Paris!

Le soir même, Alfred partait pour s'engager dans la mobile; le comte de Flers et le marquis de Guéblan y entrèrent aussi. Alors commença pour Tony et pour sa mère une douloureuse existence dont je ne décrirai pas les angoisses et les péripéties; pendant huit mois chaque jour fut un jour de torture, chaque nuit une nuit d'insomnie durant laquelle passaient devant leurs yeux des ombres menaçantes et des fantômes sanglants. Germaine ne trouvait plus

place dans leur souvenir ; le mépris d'ailleurs avait tué l'affection vouée à l'enfant qui cachait dans son âme un vice si rarement uni à la jeunesse.

Enfin les soldats rentrèrent au foyer ; le pays écrasé et sanglant essaya de revivre, et la première pensée d'Alfred fut pour Germaine. Il revint à Tours plus enthousiasmé d'elle que jamais et s'imaginant, avec l'aveuglement que donne un sentiment vif et profond, que madame de Guéblan et Antoinette devaient considérer la duplicité de Germaine comme une aimable espièglerie. Il arriva donc plein d'illusions et heureux comme un roi du temps passé, car ceux de notre époque n'offrent certainement plus le spécimen du bonheur.

Madame de Guéblan apprit alors que madame de Sommerville, vaincue par les raisonnements de sa fille aînée et par les habiles *chatteries* de la seconde, avait un beau jour adressé à madame du Tertre une lettre qui pouvait se résumer ainsi :

« Vous m'avez demandé ma fille, je vous l'ai « refusée ; mais, toute réflexion faite, je vous « la donne. »

Elle avait enfin compris que le confiant Alfred était un parti exceptionnel pour Germaine.

A son arrivée à Tours, du Tertre fut très-surpris d'entendre Tony et la marquise lui déclarer qu'elles ne recevraient jamais Germaine.

— Vous êtes bien sévères, dit-il en riant : toutes les femmes sont fausses ; Germaine a été plus habile que les autres, voilà tout.

— Il y a en effet des femmes qui sont, comme Germaine, de savantes comédiennes, répondit madame de Guéblan, mais il y en a aussi qui ont le cœur droit et l'âme loyale, et quand on a une mère telle que la vôtre, on ne devrait pas avoir mauvaise opinion de toutes les femmes.

Alfred, voyant sa fiancée repoussée par la marquise, se tourna vers le comte de Flers en disant :

— Nous arrangerons cela après mon mariage.

— Après votre mariage comme avant, lui répondit Maurice, je serai prêt à vous tendre la main, car je ne prétends diriger la conduite de qui que ce soit, mais je vous déclare que jamais ma femme ne recevra la vôtre. Cette résolution

n'est pas due au ressentiment, mais le respect que je dois à Antoinette m'interdit d'ouvrir sa porte à une personne assez rouée pour jouer le rôle que mademoiselle Germaine a joué avec un si grand talent. Elle sait trop bien manier la calomnie pour que j'expose ma femme à de nouvelles attaques.

Le mariage eut lieu sans que, bien entendu, aucun habitant de la villa Guéblan mît le pied à la cérémonie ; toute relation était à jamais rompue, et la situation paraissait d'autant plus étrange que madame de Sommerville, Madeleine et Germaine témoignaient une très-grande joie de l'alliance qu'elles devaient à l'affection active et dévouée de la marquise et de Tony; mais, dans le cœur de la fiancée, la loyauté et la reconnaissance n'avaient aucune place : l'ingratitude faisait partie d'elle-même.

Les fautes causées par la fougue de la jeunesse sont excusables, mais la fourberie inspire une horreur invincible et un profond dégoût quand elle est innée dans l'âme d'une jeune fille ; aussi je ressens toujours une émotion pénible lorsque le souvenir de Germaine se présente à ma mémoire, et ce qui m'étonne le plus,

c'est que cette enfant soit parvenue à jouer d'emblée un rôle semblable, et à le jouer avec la science d'une comédienne consommée. Il faut qu'il y ait en elle absence complète de tout sentiment d'honneur pour avoir exploité la tendresse d'une amie aussi dévouée qu'Antoinette, et pour la calomnier lâchement après s'être servie d'elle; et il faut qu'elle ait une pierre à la place du cœur pour s'être ainsi cuirassée contre tout mouvement de repentir et de justice.

Germaine est entrée hardiment dans la vie par une porte fermée aux honnêtes femmes. Depuis son mariage, je n'ai plus entendu parler d'elle, mais je l'ai rencontrée il y a quelques jours ; on me l'a nommée, car je ne l'aurais pas reconnue ; sa fraîcheur a disparu ; son visage amaigri présente des saillies osseuses ; ses yeux, jadis si tendres et si charmants, ont une expression de langueur exagérée fort déplaisante.

Germaine est devenue laide !

VOYAGES D'UN CAPITAINE

Le capitaine Émile n'est pas un navigateur, et n'a jamais fait de lointaines traversées.

C'est un fort élégant gentleman qui a plutôt des façons de marquis que des allures de soldat; il est grand, mince et blond; ses yeux sont d'une nuance indéfinissable, composée de sinople et d'azur, et ses dents un peu allongées ; si on appréciait l'âge des hommes comme celui des chevaux, on croirait le capitaine plus vieux qu'il n'est en réalité; il serait du reste assez difficile de préciser son âge : il n'est assurément plus au printemps de la vie, car le mot de printemps fait songer au marronnier du 20 mars, aux petites fleurs qui émaillent les prairies, aux haies couvertes d'une neige d'au-

bépine, au lilas qui montre ses bourgeons, et le capitaine a dépassé cette époque du printemps; dire qu'il est arrivé à l'été de son existence serait cependant trop dire; il est parvenu au mois de juin; encore un peu de temps, et il quittera la première saison pour passer dans la seconde.

Voilà le portrait physique! Passons au portrait moral. Le capitaine est aimable sans faire le moindre effort pour paraître tel; il possède ce je ne sais quoi qui rend les relations agréables et l'amitié douce; il est ce qui s'appelle sympathique. Beaucoup de gens, avec autant d'esprit, de distinction et de bonté qu'il en a, n'arrivent pas à être ce qu'il est et à valoir ce qu'il vaut.

Un jour du mois d'août 1869, au moment où il revenait de la manœuvre, on lui remit un pli. C'était un congé de trois mois! Le capitaine, malgré ses dents un peu longues et en dépit des semaines écoulées déjà sur son printemps, sauta de joie absolument comme un Saint-Cyrien qui reçoit son brevet de sous-lieutenant.

Bientôt sa malle fut au milieu de sa chambre

et ses vêtements éparpillés sur tous les meubles. Un de ses camarades, entrant sur ces entrefaites, lui fit compliment de ce désorde précurseur du départ.

— Moi aussi, dit-il, j'aurai un congé ; mais je préfère le prendre en janvier pour jouir du carnaval sans être obligé de me lever à cinq heures du matin après avoir dansé le cotillon jusqu'à quatre.

— Et moi, reprit Émile, je suis ravi d'être libre en septembre, octobre et novembre, car je vais mettre à exécution un voyage que je désire faire depuis longtemps.

— Tu vas en Angleterre?

— Non.

— A Rome?

— Non.

— Où diable vas-tu donc?

— En France.

— Mais tu y es.

— Ah ! mon cher, ce mot-là est par trop français. Je suis en France, c'est certain, et toi aussi tu y es ; mais toi et moi nous ne connaissons de notre patrie que les lieux où il a plu au ministre de la guerre de nous envoyer ; et

il y a cependant en France des provinces que les étrangers viennent visiter, que les artistes et les savants parcourent en touristes, et que nous avons explorées tout au plus sur la carte d'état-major.

— Vers quelle contrée portes-tu tes pas?

— Vers l'Anjou, la Bretagne et la Normandie.

— Et ton voyage durera trois mois?

— A peu près.

— Tu vas parcourir ces pays inconnus le sac sur le dos et armé jusqu'aux dents?

— Non, je fais suffisamment de marches forcées au régiment pour avoir le droit de me faire traîner quand je suis en semestre.

— Alors comment mettras-tu trois mois à parcourir, à l'aide de la vapeur, huit à dix départements?

— Je m'arrêterai chez des amis qui m'ont invité à chasser avec eux.

— Ah! très-bien! Le tout est de s'entendre. Tu appelles cela voyager en touriste, et moi je prétends que tu vas mener ce que les Anglais nomment à juste titre la *high life;* tu trouveras, échelonnés sur ta route, des châteaux hospitaliers, d'attrayantes châtelaines, et tu prends un

air bon enfant pour me dire que tu vas visiter la belle nature.

Le capitaine ne répondit pas, et son ami, qui avait allumé un cigare et le regardait faire sa malle en envoyant une fumée odorante au plafond, reprit :

— Tu devrais écrire une relation de tes voyages et me l'adresser. Ça m'amuserait de te voir devenir auteur, et si, de ton vivant, on n'imprime pas tes *Impressions*, cette correspondance inédite fera peut-être plus tard bruit dans le monde.

— J'écrirai, non pour la postérité, mais pour toi.

— Bon voyage donc ! On te reverra encore ce soir ?

— Certainement, j'irai dîner à la pension ; je ne pars qu'à minuit

Le lendemain matin, le capitaine se frottait les yeux en entrant dans Paris ; il déjeunait en toute hâte et se faisait ensuite brouetter à la gare Montparnasse dans un fiacre attelé de deux petits chevaux bretons qui lui donnèrent un avant-goût du pays qu'il allait parcourir ; le soir même, il s'arrêtait devant un

castel féodal dont nous lui laisserons le soin de faire la description :

Château de Penandreff, 8 septembre 1869.

Il y a déjà huit jours que je suis ici : le manoir qui abrite ma tête sous son toit hospitalier a été construit il y a cinq cents ans par les ancêtres du châtelain actuel. Penandreff n'est plus qu'un rendez-vous de chasse où l'on passe seulement quelques semaines à l'automne. En dépit de ses murs lézardés, de ses pavés disjoints et de ses tours démantelées, le château a encore grand air ! Les murailles ont six pieds d'épaisseur ; une haute tour sert de cage à un étroit escalier en spirale ; quatre tourelles pointues, accrochées aux angles de cette construction de granit, semblent défier le temps et se rire de l'abandon de ses propriétaires. Sur le seuil d'une porte cintrée, surmontée d'écussons rongés, je vis à mon arrivée paraître le châtelain, dont l'aspect élégant forme un frappant contraste avec sa vieille demeure.

— Vous trouverez ici des amis contents de

vous recevoir, me dit-il, et beaucoup de gibier.

Il ouvrit la porte d'une ancienne salle d'armes prosaïquement transformée en cuisine, et me montra trois vigoureuses Angevines occupées à plumer des perdreaux et des cailles.

Quelques instants après, la châtelaine vint nous rejoindre dans une salle à manger assez vaste pour donner des banquets patriotiques; des escabeaux, remontant au temps du roi Dagobert, en forment tout l'ameublement. Me montrant les murs délabrés, madame de Penandreff dit en riant :

— Vous allez vous croire en campagne; si vous préférez une tente dans la prairie, on vous en dressera une; venez voir la chambre qui vous est destinée, et puis vous choisirez.

On me conduisit dans un corps de logis qui se rattache au château par la grande tour. Trois meurtrières éclairent seules la chambre que j'habite.

— Vous ferez votre barbe dans le jardin, me dit Penandreff, car je vous défie de la faire ici; mais à la guerre comme à la guerre; nous gardons les appartements d'honneur pour ces dames.

— Vous avez donc des dames ?

— Certainement ; nous en avons, et nous en attendons encore. La baronne de Mareuil est arrivée ce matin.

— J'en suis enchanté ! m'écriai-je ; il y a dix ans que j'ai envie de la connaître.

— En ce moment même, elle s'installe dans la chambre du Revenant.

— Ah ! vous avez aussi des revenants ? Mais rien ne manque dans ce château !

— Rien que des clôtures ; je m'aperçois, mon cher ami, que vos meurtrières n'ont plus de carreaux et que votre porte ne se ferme pas.

— Ne vous inquiétez pas de si peu de chose : je boucherai les meurtrières avec mes bottes, et la porte restera ouverte pour laisser passer le revenant.

— N'attendez pas sa visite : il ne quitte jamais la chambre de la baronne.

— Pourquoi cette préférence ?

— On vous dira cela à la veillée ; si on racontait les légendes en plein jour, elles perdraient leur prestige.

Mon hôte me quitta ; j'ouvris ma malle, je

secouai la poussière du voyage; puis je me présentai dans la vaste pièce qui sert de salon et de chambre à coucher à la châtelaine. Le lit, dans lequel dix générations de Penandreff ont dormi, est entouré d'un paravent ; un autre paravent figure un cabinet de toilette, et il reste encore assez de place pour faire, au besoin, manœuvrer un bataillon dans le milieu de cette antique salle. M. de Penandreff me présenta à la baronne de Mareuil. Elle me plaît, quoiqu'elle soit presque laide ; une expression énergique et intelligente éclaire sa figure.

Madame de Penandreff dit que son amie voulait habiter la chambre du Revenant dans l'espoir de faire connaissance avec Cyprien III, seigneur de Montkler, mort sous le règne de Louis XI.

Je demandai l'histoire de Cyprien III, mais elle me répondit, comme son mari, que ces histoires-là ne se racontaient qu'à la lueur des torches ou à la clarté de la lune.

Un *varlet*, dont la livrée n'avait rien emprunté au moyen âge, vint avertir que le dîner était servi; le dîner était aussi bon que s'il eût été offert dans un palais. Le vin prove-

nait, sans doute, de la cave de Cyprien III : je n'en ai de ma vie bu de meilleur; il a au moins cinq siècles *de bouteille.*

Les marches de l'escalier qui serpente dans le donjon délabré sont creusées comme si elles servaient de lit à un torrent; une porte cintrée et à demi murée ferme l'entrée des oubliettes, qui, sombres et profondes, semblent jeter encore dans le silence de la nuit le crì des victimes. Ce cri est le gémissement d'un hibou mêlé au grincement des ferrures rouillées et aux mugissements du vent qui s'introduit de tous les côtés dans le vieux manoir. Tout me paraissait lugubre, si ce n'est la figure joyeuse des convives.

— Venez avec moi, me dit en sortant de table le fils de mes hôtes, je vais vous montrer la chambre de Cyprien de Montkler. C'était un fameux coquin !

— Mais il était un de vos aïeux, Robert, et vous en parlez d'une manière bien irrévérencieuse, dit madame de Mareuil.

— S'il n'est pas content, madame, il ira vous le dire cette nuit, répondit l'enfant; d'ailleurs il n'est pas mon ancêtre, mais seulement le

mari d'une de mes aïeules, et je ne lui dois aucun respect.

Nous arrivâmes à la porte de cette redoutable chambre.

— Me permettrez-vous, madame, dis-je à la baronne, de franchir le seuil de votre appartement ?

— Je ne suis pas chez moi, monsieur, me répondit-elle; c'est messire Cyprien de Montkler qui me donne l'hospitalité.

Jamais chambre n'offrit aux regards un aspect plus sinistre : une immense cheminée ouvrait une gueule béante dans laquelle on serait entré à cheval; la fenêtre, percée à regret dans la profondeur du mur, laissait pénétrer la blafarde lueur de la lune ; deux tourelles sans portes et à moitié démolies livraient passage au vent, qui, entrant par mille fentes, soupirait tristement. Une étoffe à ramages, représentant des dragons ailés et des bêtes monstrueuses, recouvrait le lit. Un bahut de chêne et quelques vieux fauteuils complétaient l'ameublement de la chambre, habitée, d'après la chronique, dans le xv[e] siècle, par Cyprien de Montkler.

— Voilà, dis-je, une chambre à coucher qui n'est pas faite pour donner des songes dorés.

— Je m'y installe avec tant de plaisir, répondit la baronne, que le seigneur qui la hante manquerait à tous ses devoirs de chevalier français s'il s'abstenait de me souhaiter la bienvenue.

Nous retournâmes chez la châtelaine. Un grand feu pétillait dans la cheminée ; sur la plaque du foyer, un guerrier la lance en arrêt, noir et enfumé, se détachait comme une fantastique figure au milieu des flammes. Des pommes de pin, amoncelées, brûlaient en lançant des étincelles et donnaient un aspect vraiment diabolique à ce feu qui éclairait, pour ainsi dire, à lui seul, la vaste pièce dont il ne pouvait réchauffer qu'un coin.

C'était le moment de réclamer l'histoire du revenant, et c'est ce que je fis.

— Je voudrais la raconter ! s'écria Robert.

— Raconte-la, lui dit son père.

Robert s'avança au milieu du cercle que nous formions autour de la cheminée, se mettant le dos au feu comme un auditeur au con-

seil d'État qui va parler politique, ou comme un officier en retraite qui veut raconter une bataille. Robert est un amour d'enfant, un de ces enfants que les gens qui n'ont pas d'héritiers voudraient pouvoir voler; il porte un costume de velours noir, de grandes bottes et il a une figure de lutin!

— Nous avions, dit-il, une grand'mère qui épousa en secondes noces un seigneur déloyal et méchant. Il se souciait très-peu d'elle, mais il voulait s'emparer de son bien, et il jeta ses quatre enfants dans les oubliettes de la grande tour, ne leur donnant pour tout vêtement que de vieux rideaux et pour toute nourriture que du pain et de l'eau. Un jour, la corde au moyen de laquelle on leur descendait des provisions vint à casser, et le cruel Cyprien dit à sa femme que la volonté divine leur était révélée par ce petit accident, et que Dieu n'entendait pas qu'on fît vivre plus longtemps quatre enfants inutiles. Alors la nourrice de ces pauvres enfants alla trouver le roi et lui conta l'aventure. Tristan, le compère de Louis XI, lui dit : « Sire, si vous protégez ces orphelins, vos sujets croiront que vous êtes

magnanime ! » Le roi goûtant ce raisonnement nous fit l'honneur d'envoyer ici des troupes commandées par un brave capitaine, qui, au nom du roi son maître, somma le seigneur de Montkler d'ouvrir les portes de son château. Depuis plus d'un mois les prisonniers ne mangeaient que des souris. On les conduisit à Blois ; les fils devinrent des guerriers très-renommés, et les filles, qui étaient belles et vertueuses, épousèrent de riches et puissants seigneurs. Plus d'une fois probablement, en s'asseyant en face d'une table bien servie, elles se souvinrent du temps où elles mangeaient des souris non fricassées. Louis XI avait aussi donné l'ordre d'enfermer Cyprien dans une cage de fer, espérant, par cet acte de justice, racheter quelques-uns de ses péchés ; mais le seigneur de Montkler se pendit au plafond de la chambre dans laquelle madame de Mareuil va coucher cette nuit; les soldats coupèrent la corde et le posèrent sur le lit ; alors les serviteurs voulurent jeter de l'eau bénite sur leur maître pour que Dieu eût pitié de sa vilaine âme, et à mesure qu'ils apportaient l'eau bénite, elle séchait instantanément.

« Depuis lors, l'esprit du méchant mari de notre grand'mère se promène la nuit dans cette chambre.

« Vous verrez dans la chapelle où il est enterré son portrait gravé sur une vieille pierre : il a de gros yeux ronds qui ont la forme de boules de loto, des cheveux plats comme des branches de saule pleureur, une cuirasse et un baudrier avec ses armes dessus. C'est très-joli ! Ah ! j'oubliais de vous dire que le roi fit couper toutes les têtes de nos chênes ; c'était une punition de ce temps-là, passée de mode comme les oreilles d'âne.

« Personne ne veut coucher dans la chambre du sire de Montkler, excepté papa, qui dort si bien qu'il ne l'a jamais vu. Ma bonne l'a rencontré un soir dans l'escalier ; il tenait une de ses belles-filles par les cheveux ; puis tout à coup sa main est tombée tout ensanglantée, et ma bonne qui est tombée aussi n'a plus rien vu.

— Et votre grand'mère, qu'est-elle devenue ? lui dis-je.

— Elle est morte de chagrin.

Quand onze heures sonnèrent, on se sé-

para après avoir reconduit la baronne chez elle.

— J'ai peut-être eu tort, lui dit Robert, de vous raconter qu'on avait posé le corps du sire de Montkler sur votre lit, mais l'année dernière maman a fait rebattre les matelas.

Je souhaitai une bonne nuit à madame de Mareuil, tout en étant bien persuadé que sur le coup de minuit nous entendrions du tapage dans sa chambre ; je le dis à la châtelaine, qui me répondit :

— Oh ! vous ne la connaissez pas. De sa vie elle n'a eu peur de quoi que ce soit ; elle se promène la nuit comme le jour, à pied ou à cheval, sur les routes ou dans les bois ; elle ne redoute ni les vivants ni les morts. »

Je m'endormis en rêvant à la légende de Penandreff, à l'intrépide baronne, à ce bijou d'enfant dont le babil m'avait amusé, et le lendemain, le soleil, entrant par les meurtrières, formait des zones lumineuses dans ma chambre que je dormais encore.

— Eh bien ! me dit le châtelain en me secouant, est-ce que vous êtes venu dans ces lieux confortables pour vous reposer ? Allons donc, debout, en chasse !

Et, pour me réveiller tout à fait, il accompagna ces mots d'un violent coup de la crosse de son fusil sur les dalles disjointes.

— Et la baronne? dis-je en me frottant les yeux.

— La baronne dort ou se bichonne; je ne suis chargé ni de la réveiller ni de la surveiller.

— Cyprien III est donc resté tranquille cette nuit? ajoutai-je en étendant les bras, car j'avais positivement encore envie de dormir.

— Allons donc, cria de nouveau mon hôte, en marche! Si vous ne tuez ni lièvres ni perdrix, je vous préviens que je vous ferai manger des souris, comme en ont mangé mes tantes.

— Papa, je suis prêt! cria Robert.

Et au même instant je le vis paraître, la carabine au poing et le chapeau crânement enfoncé sur la tête; deux chiens plus grands que lui se dressaient sur leurs pattes pour lécher la tartine qu'il mangeait.

— Tiens, dit-il en m'apercevant, le capitaine n'est pas levé! On se réveille donc à midi au régiment?

— Je me suis endormi très-tard, répondis-

je, parce que je voulais savoir si la baronne ferait du tapage.

— Ah! je ne pensais plus à la baronne ; je vais lui demander si elle a bien dormi.

Son père n'eut pas le temps de l'arrêter; il grimpa vingt marches tortueuses, et nous entendîmes la porte de madame de Mareuil qui s'ouvrait avec fracas.

Peu après, Robert revint triomphant.

— Elle n'a pas vu le revenant, elle n'a rien entendu, et elle va très-bien.

— Mais on n'entre pas comme cela sans frapper, dit Penandreff.

— Qu'est-ce que cela fait? Je ne l'ai pas réveillée, puisqu'elle buvait du lait et qu'elle a déjà lu le journal d'hier.

— Je vois que vous n'êtes pas en cérémonie avec elle.

— Parbleu! c'est une vieille amie de maman.

— Vous l'aimez bien?

— Oui, mais pas tant que Simone.

— Qu'est-ce que c'est que Simone?

— C'est la fille d'une autre amie de maman. Je l'épouserai quand je serai grand.

— Quel âge a-t-elle?

— Dix-huit ans.

— Mais vous n'en avez que dix.

— Qu'est-ce que cela fait? Dans huit ans, je serai aussi âgé qu'elle.

— Non, quand vous aurez dix-huit ans, elle en aura vingt-six.

— Tiens, c'est vrai, je n'y avais jamais pensé, mais ça m'est bien égal.

— Mademoiselle Simone sera mariée depuis longtemps.

— Oh! non, il n'y a pas de danger; Simone ne veut pas se marier.

— Elle vous attend?

— Je ne dis pas cela, répondit modestement l'enfant en jouant avec la bandoulière de son fusil.

— J'ai des ouvriers à surveiller, reprit Penandreff, et je vais à pied à l'endroit où nous commencerons à chasser. Robert va vous y conduire, et en route il vous fera ses confidences.

Un quart d'heure après, je descendais dans la cour, où Robert tenait par la figure un grand cheval attelé à un petit panier.

Je montai dans le panier; l'enfant prit les guides et nous partîmes à fond de train.

Le vieux castel, éclairé par le soleil du matin, avait un aspect moins lugubre, et l'âme d'un seigneur assez déloyal pour avoir fait manger des souris à ses belles-filles y était encore trop bien logée; de belles vaches du Maine se promenaient dans l'herbe trempée par la rosée ; des fils de la Vierge s'étendaient d'arbre en arbre ; tout avait un air agreste et matinal qui réjouissait la vue.

Nous arrivâmes, après une demi-heure de marche, à une ferme assise au milieu de champs entourés de fossés profonds et ombragés d'arbres séculaires.

— Tenez, me dit Robert en m'en montrant un dont la tête était coupée, voilà encore un chêne du temps de Cyprien.

— Mais, lui répondis-je, c'était fort injuste de sévir contre les arbres des domaines de Pénandreff qui n'appartenaient pas au sire de Montkler.

— Si fait, monsieur, ils lui ont appartenu; il était si rusé, qu'il avait tout pris à notre grand'mère en lui faisant croire que c'était son devoir de lui tout donner.

Une fermière très-accorte vint au-devant de nous, et s'excusa sur l'absence de son mari et de ses garçons qui étaient aux champs; il n'y avait personne à la maison pour dételer, mais, en deux minutes, Robert fit la chose avec une prestesse remarquable. Pendant qu'il arrangeait son cheval à l'écurie, j'entamai la conversation avec la paysanne, qui, après m'avoir parlé des chances de perte et de gain de la saison, me dit qu'elle avait de bons maîtres, et que c'était dommage qu'ils vînssent si rarement dans le pays.

— C'est, que dis-je, le château a besoin de réparations; dans l'état où il est, on ne peut guère y demeurer longtemps.

— Et puis, reprit la fermière en faisant de la tête un signe mystérieux, c'est qu'on ne peut y demeurer en paix.

— Ah! dis-je pour la faire parler, les voisins sont désagréables?

— Les voisins! Il ne s'agit pas des voisins, monsieur; il y a pis que cela.

— Qu'y a-t-il donc?

— Vous ne le savez pas?

— Mais non, puisque je vous le demande.

— Eh bien! il y a des esprits.

— Vraiment! Et que font-ils?

— Ce qu'ils font? *Pardine!* des misères aux vivants! C'est tout de même drôle que monsieur ne vous en ait pas parlé; après cela, je sais bien qu'on n'aime pas à raconter les choses qui se sont passées dans la famille.

— Ah! ce sont des esprits de famille?

— Oui, monsieur; c'est un beau-père, plus mauvais que le diable, qui sort la nuit de son tombeau pour appeler les âmes qu'il tourmentait en son vivant, et pour entraîner en enfer celles de leurs descendants.

— Il joue là un bien vilain rôle. Et avez-vous vu quelquefois ce méchant esprit?

— Non, monsieur, grâces à Dieu, je ne l'ai jamais vu. Pour le voir, il faut loger au château et on me donnerait en toute propriété les belles terres que nous faisons valoir, à la condition de passer une seule nuit dans cet endroit maudit, que je n'y consentirais pas.

— Enfin, qu'a fait cet esprit?

— En son vivant, monsieur, il a mangé ses belles-filles à la sauce *aux oubliettes*.

— Ah! quelle horreur! Mais qu'était-ce

donc que cette sauce? Je ne la connais pas.

— C'était une sauce dans laquelle on mettait des souris comme les gens du château mettent à présent des champignons dans ce qu'ils accommodent.

— C'est épouvantable, ma chère dame, ce que vous me racontez là.

— N'est-ce pas, monsieur, cela fait frémir? Il paraît que cet homme a toujours soif dans l'autre monde.

— Ça ne m'étonne pas; l'estomac n'est pas fait pour digérer des belles-filles et des souris.

— Aussi, quand il apparaît, il demande toujours à boire ; il hante particulièrement la fontaine des Frênes, et lorsqu'il veut y tremper ses lèvres, il grandit, grandit et disparaît au milieu des flammes. C'est comme qui dirait un chien enragé qui a toujours soif et qui ne peut jamais boire. Ça lui est défendu pour toute l'éternité, et il paraît que les deux demoiselles qu'il a mangées lui grattent le gosier avec leurs ongles.

— Elles en ont bien le droit.

— Oh! quant à cela, c'est vrai, monsieur.

— Voilà papa qui arrive, dit Robert en

reprenant son fusil qu'il avait laissé dans la voiture.

Nous entrâmes en chasse. Robert et son père sautaient légèrement les fossés; je fis bientôt comme eux; mais il faut avouer que, dans ce pays-ci, la chasse est *diablement* fatigante.

— Vous verrez comme Simone saute bien les fossés ! dit Robert.

Chemin faisant, il ramassait des noisettes et les mettait dans ses poches pour les offrir à Simone. Quand nous revînmes à la ferme, il dit à la fermière :

— Je viendrai demain avec une demoiselle qui aime le pain noir et la crème; vous nous réserverez ce que vous aurez de meilleur.

Penandreff riait.

— Vous verrez tantôt Simone, dit-il; elle arrive ce soir.

Les perdrix partaient de tous les côtés sous le nez de nos chiens, et nous trébuchions dans les lièvres. Penandreff est un pays de cocagne pour la chasse, et cela se comprend facilement, les terres étant immenses, soigneusement gardées, et, depuis quarante ans, les proprié-

taires ne chassant guère que pendant quinze jours de l'année.

A notre retour au château, Robert se mit sur son *trente-et-un* pour recevoir sa chère Simone.

Si Penandreff ne m'avait pas affirmé qu'elle avait dix-huit ans, je lui en aurais donné douze ou treize au plus. Sa physionomie, très-intelligente, du reste, a une expression tout à fait enfantine, et, après le dîner, elle se mit à jouer avec Robert comme si elle eût été de son âge.

La baronne de Mareuil exprimait sans ménagements son ressentiment contre le sire de Montkler de ce qu'il n'avait pas daigné se montrer à ses yeux.

— Vous le verrez peut-être cette nuit, lui dit madame de Penandreff.

— Il me doit bien cela; car je suis venue ici autant pour lui que pour vous.

La nuit se passa encore calme et silencieuse. Le revenant et la baronne dormirent chacun de leur côté.

Le lendemain, la colère de madame de Mareuil n'avait plus de limites.

— Comment! dit-elle, je meurs d'envie de

converser avec un habitant de l'autre monde, et je ne puis rencontrer celui-ci, que chacun voit et que chacun fuit!

— Pardon, madame, dit Penandreff; chacun le fuit, mais personne ne le voit.

— Si madame la baronne veut aller seule à minuit au bord de la fontaine des Frênes, elle rencontrera le damné, dit le valet de chambre en offrant du filet de lièvre à madame de Mareuil.

— Ah! vraiment! en ce cas, j'irai cette nuit même.

A l'heure où l'on se séparait, elle demanda les clefs du château et se munit d'une lanterne.

— Vous suivrez le petit sentier le long du verger, lui dit Penandreff; puis vous tournerez à gauche, contre la tour démantelée, et vous passerez la brèche pour entrer dans l'avenue de maronniers. Au bout de cette avenue vous trouverez une prairie entourée de haies élevées, et au milieu de cette prairie, dans un creux profond, vous verrez un bouquet d'arbres qui ombragent la mare des Frênes.

— C'est bien, dit la baronne; je partirai dans une heure.

— Je ne veux pas la contrarier, me dit Penandreff quand elle fut rentrée chez elle, car elle a une tête qui ne supporte pas l'opposition; mais je vais la suivre à son insu Au lieu de rencontrer le tyran de mes ancêtres, elle pourrait fort bien se trouver en présence d'un ivrogne attardé et avoir peur.

— Quant à avoir peur, dit madame de Penandreff, je vous garantis que Louise n'aura pas peur; elle ne craint ni les vivants ni les morts.

— C'est ce que nous verrons.

— J'irai avec vous, dis-je.

— Volontiers.

— Et moi aussi! s'écria Robert.

— Toi, tu vas te mettre dans ton lit, où tu devrais être depuis une heure.

Nous descendîmes dans la salle à manger, et, après avoir éteint nos bougies, nous attendîmes que madame de Mareuil se mît en route. Bientôt la terne lueur de sa lanterne vint éclairer l'escalier; elle ouvrit avec peine une lourde porte dont la serrure était rouillée, et la referma soigneusement.

— Elle n'a pas peur, me dit Penandreff, car elle n'oublie rien.

Nous passâmes par une fenêtre, et nous suivîmes à distance la lanterne, qui nous servait de phare.

La baronne marchait d'un pas assuré, et en moins d'un quart d'heure elle arriva à la mare des Frênes.

Si jamais endroit prêta aux mystères fantastiques, c'est assurément celui-là. La prairie forme une espèce d'entonnoir, qui isole la mare et la laisse sans horizon. L'eau dormante est couverte d'une mousse verdâtre sous laquelle se fait entendre le monotone coassement des grenouilles, et les frênes, en entremêlant leurs branches au-dessus de cette source solitaire, rendent la nuit plus profonde.

La baronne, ayant marché vite, arriva tout essoufflée, et elle s'assit dans l'herbe malgré la fraîcheur de septembre. Sa lanterne projetait sur la mare une lueur sinistre. Nous avions pu nous cacher derrière des saules, à trente pas d'elle. Elle attendit patiemment durant dix minutes environ; puis, se levant tout à coup, elle dit d'une voix lente et accentuée :

— Esprit maudit, si tu as le pouvoir d'apparaître aux humains, viens à moi! je ne te

crains ni ne te hais, et je voudrais te voir.

Pas un souffle ne répondit à cet appel. Le vent de la nuit semblait arrêté ; les grenouilles, effrayées sans doute, se taisaient aussi ; les feuilles mêmes ne frémissaient plus.

Elle frappa le sol de son pied.

— Viens donc, reprit-elle ; viens me dire tes souffrances, et je prierai Dieu pour toi.

Le fantôme, indifférent à cette charitable proposition, demeura dans le royaume des ténèbres, et la baronne en fut pour ses avances.

— Si nous nous amusions à lui répondre, dis-je à Penandreff.

Il me serra fortement le bras pour m'imposer silence.

— Il a parlé ! il m'a répondu ! s'écria-t-elle enchantée. Esprit maudit, j'ai entendu le son de ta voix ; montre-toi donc et parle encore.

Je faillis éclater de rire en m'entendant appeler *esprit maudit !* Penandreff qui avait autant de peine que moi à se contenir me dit très-bas :

— Silence, je vous en supplie !

Madame de Mareuil, amadouée par le son de ma voix, semblait vouloir passer la nuit là.

Elle recommença ses invocations et ses bienveillantes protestations, mais tout fut inutile; le damné resta insensible à tant de grâce, et comme j'étais fort mal à mon aise dans les roseaux et que je désirais ne pas prolonger la faction, je restai aussi muet qu'un poisson.

Il faisait un froid de loup. Elle finit heureusement par s'en apercevoir, et enfin elle s'en alla.

Quand nous fûmes assez loin d'elle pour pouvoir échanger quelques paroles sans être pris pour des âmes en peine, je reprochai à Penandreff de n'avoir pas mis à l'épreuve l'intrépidité de la baronne.

— Si elle avait eu peur, me dit-il, elle ne me l'aurait pardonné de sa vie. C'est une femme qui n'est pas commode tous les jours, et qui est très-souvent beaucoup moins obligeante pour les vivants que pour les morts. Ma femme l'aime, et moi aussi, car elle est franche toujours et bonne quelquefois; mais il vaut mieux l'avoir pour amie que pour ennemie, et je ne me soucie pas de me brouiller avec elle pour des histoires de revenants.

A peine madame de Mareuil était-elle ren-

trée dans sa chambre que des cris horribles vinrent frapper nos oreilles, et nous courûmes à son secours, sans nous rendre compte de ce qui lui arrivait.

Une pensée traversa mon esprit tandis que je montais quatre à quatre les marches rongées de l'escalier. Nous avions laissé une fenêtre ouverte au rez-de-chaussée, et un malfaiteur s'était peut-être introduit dans le château en notre absence. Penandreff eût la même crainte.

Nous entrâmes chez la baronne, qui, à genoux au pied de son lit, roulait sa tête dans ses couvertures. Sa lanterne était tombée au milieu de la chambre, et une chauve-souris tournait rapidement autour du cercle lumineux.

Madame de Mareuil ne répondit à aucune de de nos questions, et continua à pousser des cris perçants en cachant sa tête et en se tordant convulsivement.

Penandreff visita les tourelles, tandis que je relevais la lanterne et que je la posais sur une table autour de laquelle la chauve-souris se mit à tourner avec acharnement.

Madame de Penandreff arriva bientôt avec Robert, Simone et les domestiques, chacun

tenant une lumière, de sorte que la chauve-souris effarée ne savait plus autour de qui elle devait tourner.

— Qu'as-tu donc? dit la châtelaine en prenant son amie dans ses bras.

Les domestiques se regardaient mystérieusement et répétaient le nom maudit qui, depuis quatre cents ans, porte la terreur dans la contrée.

La baronne voulut répondre ; elle releva la tète, mais aussitôt un cri strident sortit de sa poitrine, et elle retomba le nez sur son lit, en croisant avec désespoir ses mains sur sa tête.

— Mais qu'a-t-elle donc? mon Dieu! dit madame de Penandreff à son mari.

— Je n'en sais, ma foi, rien, lui répondit-il ; elle me fait l'effet d'avoir l'esprit troublé.

La baronne, par un suprême effort, leva de nouveau ses regards vers le plafond ; puis, frémissante de terreur, elle s'écria :

— La voilà ! la voilà !

Et de sa main tremblante elle désignait la chauve-souris, qui continuait à tourner comme un cheval dans un manége.

— Est-ce donc cela qui vous fait peur, madame? m'écriai-je.

Elle répondit par un signe de tête affirmatif.

Alors chacun se mit à poursuivre la chauve-souris, qui, après avoir pris effrontément ses ébats au nez de tous, eut tout à coup fort à faire pour pourvoir à sa sécurité. Notre hôte lui lançait tous les projectiles qui se trouvaient sous sa main ; il était sans pitié pour le mobilier de ses pères, et peu s'en fallut qu'il ne lançât la baronne avec le reste. Robert avait pris un balai, et moi je m'étais emparé des pincettes. A mesure que la bête, atteinte ou effrayée, se posait quelque part, j'essayais de la pincer ; mais, plus rusée que moi, elle m'échappait toujours. La baronne ne cessait pas de pousser des cris déchirants ; elle ne voulait ni se relever ni écouter les raisonnements de son amie, qui lui affirmait que jamais on n'avait ouï parler d'aucun malheur arrivé par le fait d'une chauve-souris. Mademoiselle Simone et Robert riaient de tout leur cœur.

Enfin la chauve-souris disparut.

— Elle est sortie par la fenêtre ! s'écria-t-on de tous côtés.

Alors la baronne, relevant la tête, nous mon-

tra un visage décomposé par la terreur ; elle voulut se lever, mais elle chancelait, et elle retomba assise sur son lit en cachant sa figure dans ses mains. Elle finit pourtant par s'excuser du tapage nocturne qu'elle avait fait, et avoua avoir une antipathie très-grande pour les chauves-souris.

— Parbleu ! lui dit Penandreff tout essoufflé, c'est une antipathie que vous manifestez sans contrainte.

— Enfin elle est partie, reprit madame de Mareuil ; vous l'avez tous vu sortir, Dieu veuille qu'elle ne revienne pas !

Pour dire la vérité, personne n'avait vu sortir la chauve-souris ; seulement on ne la voyait plus et on espérait qu'elle avait eu le bon esprit de s'en aller par la fenêtre ouverte. On souhaita le bonsoir à la baronne, et chacun rentra chez soi.

Nous étions à peine couchés que des cris déchirants firent de nouveau vibrer les échos de la vieille maison.

Je me levai bien vite, et je rencontrai Penandreff qui commençait à trouver la baronne un peu trop turbulente.

— Elle ne dormira donc jamais ? dit-il ; elle nous fait courir de minuit à deux heures du matin après les esprits, et de deux à cinq heures après les chauves-souris. Que Dieu la bénisse !

Les bénédictions demandées par Penandreff ne semblaient pas en ce moment descendre du ciel sur la tête de la baronne, car ses hurlements redoublaient.

La chauve-souris, qui n'était pas partie, tournait avec arrogance autour de la baronne ; mais cette fois je fus vainqueur, combattant en champ clos et corps à corps ! D'abord, d'un coup de mouchoir, j'abattis l'ennemie, qui se releva et vint se heurter contre ma poitrine ; étourdie par le choc, elle n'avait plus conscience de ce qu'elle faisait ; je la rejetai vivement à terre, car, sans partager l'aversion de la baronne, je n'avais pas envie de réchauffer cette petite bête sur mon cœur ; elle retomba sur une toilette qui était au milieu de l'appartement ; je l'avais très-distinctement vue tomber et je ne pouvais plus la retrouver. Tout à coup je m'aperçus que le faux chignon de la baronne, posé sur cette toilette, s'ébranlait ; la chauve-souris avait accroché ses griffes velues dans les belles tresses qui,

de huit heures du matin à minuit, ornent la tête de madame de Mareuil.

Je saisis le vilain oiseau avec les pincettes, je l'écrasai sous le talon de ma botte, et je déposai son cadavre sanglant aux pieds de la baronne ; mais elle ne voyait rien, et pâmée d'effroi elle ne me dit pas même merci.

La peur rend égoïste et ingrat !

Le lendemain, madame de Mareuil était pâle, silencieuse, abattue ! Je me demandais comment un oiseau pouvait avoir une aussi grande influence sur le moral d'une femme qui brave la solitude de la nuit, qui entreprend des excursions à travers des champs semés de légendes fantastiques et évoque les morts.

La nuit revint et les chauves-souris avec elle. D'où sortaient-elles ? c'est ce que nous ne pûmes savoir. De la cheminée, du plafond, des tourelles, de tous côtés, elles apparaissaient comme des ombres vengeresses de leur compagne mise à mort. Cela me piqua au jeu, et je me mis à pourfendre cette nuée d'ennemies qui troublaient la raison de la baronne et notre sommeil à tous. J'en jetai cinq sur le carreau ; mais à mesure qu'il en tombait une, d'autres

semblaient renaître de ses cendres. La nuit entière se passa dans cette lutte étrange ; tout le monde était sur pied dans le château, et les rares paysans qui osent s'attarder dans ces dangereux parages crurent que Satan lui-même était venu faire la fête à Penandreff.

Les châtelains et leurs domestiques trouvaient madame de Mareuil incontestablement plus gênante que le terrible sire de Montkler.

Enfin l'aurore parut ; la baronne envoya chercher des chevaux de poste et partit.

Le jour même, je rencontrai la fermière qui m'avait parlé du revenant de Penandreff.

— Eh bien ! me dit-elle d'un air triomphant, vous voyez, monsieur, qu'il se passe de terribles choses dans le château ; vous n'aviez pas l'air de me croire, l'autre jour, quand je vous racontais ce que nous savons tous dans le pays depuis des siècles, mais à présent vous me croyez, j'espère? vous avez vu?

— Moi ! je n'ai rien vu du tout.

— Comment ! monsieur, vous n'avez rien vu ! C'est pour vous gausser de moi que vous me dites ça, mais je sais bien que vous avez été le plus brave ! Ah ! les militaires, ça ne

craint rien, c'est bon à tout! Ça vous vaudra de l'avancement, bien sûr. Il se trouvera bien quelqu'un pour raconter ça à votre général, qui vous nommera colonel si vous ne l'êtes pas déjà.

— Je ne le suis pas et je ne mérite pas de l'être pour avoir tué des chauves-souris.

— Des chauves-souris ! Vous voulez me faire croire que c'étaient des chauves-souris ! Allez dire cela à d'autres, mon bon monsieur : on n'est pas si bête à la campagne qu'on en a l'air, et on ne prend pas les esprits pour des chauves-souris. Les oiseaux que vous avez tués vivaient depuis plus longtemps que vous et moi, allez ! ce sont les compagnons du sire de Montkler, qui hantent avec lui le château pour tourmenter nos maîtres. Savez-vous ce qu'il leur faut? De l'eau bénite et des prières, et ils s'envoleront bien vite !

Je renonçai à convaincre la fermière, et je retournai au château pour accompagner madame de Penandreff, Simone et sa mère qui voulaient aller à Craon. La pluie commençait à tomber, et les voitures étaient découvertes.

— Qu'est-ce que cela fait? dit Simone ; nous avons des imperméables.

— Vous êtes bien heureuses.

— Vous n'en avez pas?

— Non, mademoiselle.

— Je vais vous chercher celui de maman, qui ne viendra pas avec nous parce qu'elle a peur de la pluie.

— Mais, mademoiselle, je vous en prie...

— Ah ! ne faites pas de cérémonies.

Elle disparut aussitôt, et revint bien vite avec un vêtement de drap foncé qu'elle me jeta sur le dos. La pluie redoublant, je fus ravi d'être à l'abri.

Nous descendîmes à l'hôtel *du Duc d'Anjou* qui est peint sur l'enseigne ; son teint hâve, ses yeux hagards et sa mine cruelle n'engagent pas le voyageur à s'arrêter chez lui ; pourtant, c'est le meilleur hôtel de la localité, et le cheval qui nous conduisait tourna de lui-même dans l'étroite cour.

— Ah ! ma chère dame ! s'écria l'hôtesse en s'élançant au-devant de madame de Penandreff, je sais que vous avez encore eu bien des tracas ; quelle misère, mon Dieu, d'être tourmenté comme ça ! Les gens qui sont dans l'autre monde devraient bien y rester ; nous n'allons pas les y

trouver ; ainsi, qu'ils fassent comme nous. A votre place, voyez-vous, je démolirais le château ; ce serait une perte, c'est vrai, mais qu'est-ce que ça fait ? vous êtes riches, et vous rattrapperiez ça sur autre chose.

— Mais que vous a-t-on raconté ? répondit madame de Penandreff impatientée.

— La vérité, ma chère dame, la pure vérité ; le postillon qui a été chercher cette pauvre dame a tout appris. Ah ! voyez-vous, votre maison a une si mauvaise réputation que vous ne trouveriez pas dans le pays une ouvrière qui consentît à coucher chez vous quand même vous la paieriez un louis d'or par jour ; et, pour mon compte, plutôt que de loger dans votre château, j'aimerais mieux passer la nuit comme une enseigne à ma propre porte.

— A côté du duc d'Anjou ? dit Simone.

— Oui, ma belle demoiselle, car les voyageurs qui s'arrêtent ici sont tous vivants, en chair et en os ; ils boivent et mangent comme vous et moi.

— C'est fort heureux pour vous, car des esprits ne rapporteraient pas grand'chose dans un hôtel, reprit Simone.

— Ah ! que tous ces braves gens m'ennuient avec leurs contes de la mère l'Oie ! s'écria madame de Penandreff. Louise, avec ses maudites chauves-souris, a ravivé tout cela, et nous en avons au moins pour deux cents ans.

La pluie continuait à tomber à torrents; je n'avais pas de parapluie, et je regardais le ciel avec découragement.

— Gardez donc le mac-ferlane de maman, vous ne serez pas mouillé, me dit Simone.

Ce mac-ferlane avait une forme masculine, et j'acceptai la proposition. J'avais quelques courses à faire, et je descendis en ville par la promenade où se tenait la foire; je voyais chacun rire sur mon passage, et je me disais : « On m'a vu arriver dans la voiture des Penandreff, et ce sont les chauves-souris qui occupent ces imbéciles. »

Bientôt, en effet, j'entendis murmurer :

— C'est le revenant de Penandreff !

« Il a des chauves-souris dans le dos ! »

D'autres disaient :

— C'est un pari qu'il a fait.

Enfin un gamin s'approcha de moi et me dit, en mettant le pouce à l'extrémité

de son nez et en agitant ses quatre autres doigts :

— Bonsoir, mademoiselle.

Un peu plus loin, un autre gamin se mit à me suivre en m'appelant *porte-choux*.

Cette fois la patience me fit défaut, et d'un coup de pied j'envoyai l'insolent gamin rouler dans le ruisseau, puis j'entrai dans un bureau de tabac. La dame du comptoir me reçut poliment et me servit sans rire :

« Au moins, pensai-je, en voici une qui ne connaît pas mes aventures. »

Mais en me retournant pour allumer mon cigare, j'entendis derrière moi un éclat de rire étouffé.

— Ah çà ! madame, qu'est-ce qui vous rend donc si joyeuse ? dis-je assez brusquement.

— Rien, rien, monsieur.

— Pourtant vous me riez au nez.

— Non, monsieur, pas au nez.

Au moment où j'allais insister pour obtenir une explication, deux glaces, placées en face l'une de l'autre, me renvoyèrent mon image vue de dos.

Le mac-ferlane de la douairière était orné par

derrière de deux choux en taffetas noir qui retenaient des plis gracieusement arrondis.

— Maudite petite fille! m'écriai-je en arrachant le mac-ferlane anssi impétueusement que les prophètes arrachaient leurs vêtements en signe de douleur.

— Ah! me dit la dame du comptoir, vous avez pris, sans vous en apercevoir, le caoutchouc de votre demoiselle.

A mon retour à l'hôtel du *Duc d'Anjou*, je regardai Simone d'un air hostile.

— Vous êtes fâché! s'écria-t-elle; c'est à cause des choux? Oh! pardonnez-moi, c'était si drôle!

Mon ressentiment se fondit.

— Avez-vous réellement dix-huit ans? lui demandai-je.

— Mais oui, j'ai dix-huit ans.

— On dit que vous ne voulez pas vous marier?

— C'est vrai.

— Pourquoi?

— Parce que j'aime la liberté.

— Mais une jeune fille n'est pas libre.

— Je vieillirai, monsieur, et alors, n'ayant

pas de maître, je ferai tout ce que bon me semblera.

— Et que ferez-vous ?

— D'abord je me promènerai seule, et puis je dresserai des chevaux. J'aurai peut-être encore d'autres fantaisies, mais, pour le moment, voilà les deux choses que je désire le plus, car rien n'est plus insupportable que de sentir toujours quelqu'un derrière soi, et de monter des chevaux obéissants qui vont comme on le veut à droite et à gauche.

— Un mari vous laisserait sortir seule quelquefois, et, puisque vous montez très-bien à cheval, il vous permettrait de monter des chevaux difficiles.

— Je ne veux, monsieur, ni autorité, ni permission, ni mari ; je suis heureuse, et quand je serai vieille, rien ne manquera à mon bonheur.

— Mais ce bonheur complet se fera encore attendre quelques années.

— Je l'attendrai.

— Vous me faites l'effet d'une petite personne très-déterminée.

— Je suis, en effet, déterminée à ne jamais me laisser imposer un maître.

Madame de Penandreff me fit signe de ne pas prolonger la conversation, et me dit quelques instants après que la résistance de Simone à tout projet de mariage était un sujet de profond chagrin pour sa mère, et qu'il ne fallait pas, par une contradiction trop vive, l'exciter à développer ses théories.

— Cette enfant, continua-t-elle, a été demandée vingt fois en mariage, mais les raisonnements de sa mère et de ses amis viennent se briser contre une opposition absolue à tout ce qu'on lui offre ou lui conseille.

Depuis lors, je ne taquine plus Simone sur sa vocation pour le célibat ; nous discourons sur ce sujet comme deux bons camarades, et elle me démontre que des chevaux, des chiens et beaucoup de mouvement constituent en ce monde le bonheur suprême. Robert continue à être en extase devant sa petite amie, qui va à la chasse, saute les fossés et grimpe sur les arbres avec lui.

Je me trouve très-bien ici, car les châtelains sont certes les gens les plus aimables qu'on puisse rencontrer ; mais il n'est si bon gîte qu'il ne faille quitter, et demain je dirai adieu à

mes hôtes, à leurs chauves-souris, à l'indépendante Simone et à l'ombre du terrible Montkler.

Saint-Malo, 20 septembre 1869.

En quittant Penandreff, j'ai vu Rennes, ses vieux hôtels et sa rivière d'encre. J'ai visité le château des Rochers où l'ombre de madame de Sévigné apparaît, sinon aux yeux, du moins à l'imagination. Ce lieu historique est conservé avec un pieux respect. Tout est intact ; chaque chose est à la place où madame de Sévigné l'a laissée ; ses objets de toilette, ses livres, son encrier, sa plume sont là ; on l'attend, on croit qu'elle va paraître.

Je me suis promené sur le mail qu'elle a immortalisé ; ses orangers vivent encore comme son nom, comme sa mémoire ! Au fond du jardin, il y a un écho qui redit des phrases entières ; il les répète lentement et si distinctement qu'on croirait entendre une voix mystérieuse de l'autre monde, la voix de cette femme qui révéla la première à ses contemporains et à la postérité le charme et la souplesse de l'esprit français.

Je restai deux jours à Vitré, rôdant à l'ombre de ses remparts, de ses bastions, de ses tours féodales. L'hôtel Sévigné est maintenant une auberge !

J'allai à Vannes, à Sainte-Anne d'Auray, à Elven, à Carnac, à Quiberon. Je vis Lorient, Quimper et Brest ; je longeai les côtes, glanant des légendes sur les grèves battues par l'Océan et hantées par de mystérieux génies ; à chaque histoire nouvelle qui m'était racontée par le paysan sous le toit duquel je m'abritais, je revoyais en songe le vieux manoir de Penandreff, la belle châtelaine, l'invincible Simone, la nerveuse baronne et le sire de Montkler.

Je m'arrêtai enfin au château de Kerdolan, qui est piqué sur le haut d'un rocher comme un point sur un i. Les vagues se brisent contre ce rocher, qui forme promontoire ; les tours de Kerdolan sont suspendues entre le ciel et la mer. C'est un vrai nid d'aigles, et jamais esprit de l'autre monde ne pourra trouver plus fantastique séjour ; aussi le sire de Kerdolan vient souvent reposer son ombre tourmentée sur les pointes aiguës de ces rochers ; on le voit surtout les jours de tempête, et ses yeux lan-

çant des éclairs de feu trompent les navigateurs qui prennent cette lueur sinistre pour la lumière d'un phare et viennent se briser contre la falaise. C'est que le seigneur de Kerdolan exerce sa vengeance d'outre-tombe sur les marins ; il plane comme un génie malfaisant sur le navire qui s'approche de la côte, ou sur la barque du pêcheur attardé. Les matelots du pays le connaissent, se signent à son approche et passent près de lui en chantant un cantique à la vierge Marie ; alors il perce les airs d'un éclat de rire strident et disparaît dans les flots ; mais une écume se forme à la surface et indique la place qui cache dans ses profondeurs l'esprit maudit.

Je priai le châtelain de Kerdolan, vieil ami de mon père, de me faire connaître la ténébreuse histoire de son ancêtre.

— Voici, me dit-il, ce que raconte la chronique : Pierre de Kerdolan fut élevé par charité dans ce château, qui appartenait à son oncle. Cet oncle avait une fille unique, belle comme une madone, pieuse comme une sainte, douce comme un ange. Pierre aimait sa cousine ; c'était assez naturel. Enfermés ensemble dans ce

manoir, qui était alors une forteresse, il regardait plutôt les beaux yeux de Blanche de Kerdolan que les mouettes qui volent au-dessus de l'océan. Mais Blanche était riche, et déjà, en ce temps-là, Bretons et Français connaissaient la valeur de ce métal qui dirige si souvent les destins.

Un jour, Pierre, se présenta devant son oncle et sa cousine :

— Je pars, dit-il, et si jamais je reviens en Bretagne, j'apporterai avec moi des trésors assez considérables pour acheter les plus belles terres du pays; alors, Blanche, si vous voulez être ma femme vous serez la dame la plus puissante de toute la contrée ; attendez-moi cinq ans, et si à cette époque je ne suis pas revenu, vous planterez une croix noire sur la falaise et vous prierez Dieu pour moi.

— J'attendrai ! dit Blanche.

— Que Dieu vous garde, mon fils ! ajouta le vieux seigneur.

Il eût été plus sage de se contenter de la fortune de Blanche, car il y avait part pour deux ; mais le démon de l'argent germait déjà dans ces âmes, ancêtres des nôtres.

Pierre partit ; cinq années s'écoulèrent, et il ne revenait pas.

Il voguait vers des pays lointains, où les arbres sont aussi élevés que des montagnes, où les feuilles servent de toiture, où l'herbe est plus haute que les humains ! Les serpents rampent sur le sol, les lions rugissent, les panthères tournent autour de leurs victimes; mais la terre cache de l'or dans son sein, et Pierre cherchait cet or.

Il en trouva beaucoup, et aussi des diamants plus resplendissants que le soleil, et des pierreries brillantes de mille couleurs diverses. Il était riche, plus riche que l'aîné de sa race, plus riche que le duc de Bretagne.

Mais il n'avait pas de navire pour revenir en Europe ; il rencontra un bâtiment anglais, et il dit au capitaine :

— Si vous voulez me déposer sur la côte de mon pays, je paierai la solde de vos matelots, vos approvisionnements, votre vaisseau tout entier, car je suis assez riche pour acheter un royaume. Ces tonnes sont pleines d'or et de pierreries : jetez-les à fond de cale, elles serviront de lest à votre navire.

Et, chemin faisant, dans la solitude de l'océan, le confiant Breton raconta à l'Anglais comment il était parti pour conquérir Blanche, la noble héritière.

— Il y a cinq ans que je l'ai quittée, disait-il, elle est dégagée de ses serments! Qui sait ce qui m'attend là-bas? Une croix de bois noir, peut-être? Ah! le vent ne souffle pas dans vos voiles, les vagues ne soulèvent pas votre navire, la Bretagne et Blanche sont loin de nous!

Pierre se penchait sur l'abîme : il invoquait les flots, il invoquait l'aquilon, il invoquait la fortune, mais n'invoquait pas Dieu auquel il ne pensait jamais.

Enfin il aperçut, un matin, une grande ligne brune dorée par le soleil.

— *Land! land!* crièrent les matelots.

Et Pierre reconnut le sol natal! On approchait; déjà les objets devenaient plus distincts.

Les rochers de Kerdolan se détachaient sur le ciel bleu! L'oriflamme flottait sur le château!

Quand le navire fut en face de Kerdolan, le capitaine dit à Pierre :

— Voilà, n'est-ce pas, le château de vos pères?

— Oui, répondit-il.

— C'est là que Blanche vous attend?

— Oui, dit encore Pierre.

— Eh bien! vous verrez une croix noire sur le rocher, puis des feux de joie au château, car demain j'épouserai Blanche, votre fiancée.

Sur un ordre du capitaine, quatre matelots se jetèrent sur Pierre, lui garrottèrent les pieds et les mains, et l'attachèrent au grand mât; puis on alla quérir à fond de cale tous ses trésors, et on les chargea sur des barques qui les portèrent au rivage. L'Anglais avait revêtu un brillant costume, il était beau et triomphant!

Pierre vit tout cela sans pouvoir faire un seul mouvement.

Il resta ainsi deux jours et deux nuits; puis il aperçut sur la falaise la croix noire, dernier adieu de sa fiancée, et le vieux château de ses ancêtres illuminé apparut à ses regards ; à côté de la bannière des Kerdolan, les couleurs de l'Anglais flottaient au souffle de la brise.

Quand le supplice de son âme fut complet, les matelots, qui avaient reçu les ordres de

leur maître, détachèrent Pierre et lui dirent :

— Recommande ton âme à Dieu ! tu vas mourir !

— Non, cria Pierre, je ne demande rien à Dieu ; je me vengerai sur lui dans l'autre monde.

Et il s'élança dans les flots.

Voilà pourquoi, depuis trois siècles, l'Océan est troublé par cette âme maudite.

Pendant ce récit, Berthe de Kerdolan regardait son père et ses yeux étaient remplis de larmes ; on eût dit que, pour la première fois de sa vie, elle entendait parler des aventures lamentables de son arrière-cousin.

— C'est une âme maudite, il est vrai, dit-elle, mais il faut convenir que jamais torture plus horrible que la sienne ne fut imposée à un chrétien.

— Berthe, dit le châtelain, a une grande compassion pour le revenant de Kerdolan ; elle prie Dieu pour lui, et, le croiriez-vous, elle a fait poser sur la falaise une croix de marbre à la place où la tradition indique que se trouvait jadis la croix de bois noir.

J'avais souvent, l'hiver dernier, dansé à Paris avec mademoiselle de Kerdolan, sans

me douter que sa tendre compassion remontait, à travers les siècles, jusqu'aux figures légendaires.

— L'histoire raconte-t-elle comment l'Anglais fit si promptement oublier à Blanche son fiancé? demandai-je.

— Certainement, reprit M. de Kerdolan, l'histoire raconte cela et bien d'autres choses encore. Quand le capitaine entra dans le château, il mit un genou en terre devant Blanche, et lui dit :

« — A la triste nouvelle que j'apporte, belle demoiselle, vos beaux yeux vont pleurer. Pierre, votre cousin, est mort! »

« Blanche jeta un grand cri et resta sans mouvement.

« Quand elle ouvrit les yeux, l'Anglais était toujours à ses genoux. Durant les cinq années écoulées, le souvenir de Pierre s'était amoindri dans son cœur.

« L'Anglais était beau; il fit entrer les matelots qui portaient les précieuses tonnes, qu'il défonça; l'or et les pierreries roulèrent sur le sol.

« — Tout cela est à moi, dit-il au sire de

Kerdolan; voulez-vous me donner la main de votre fille ? »

« Mon ancêtre, ébloui, répondit :

« — Oui. »

— Et Blanche, que dit-elle ? m'écriai-je.

— Hélas! reprit M. de Kerdolan, Blanche aimait les richesses, et elle dit aussi :

« — Oui.

« — Je suis obligé de retourner pour quelques jours dans mon pays, ajouta l'Anglais; je vous laisserai ces trésors, mais en échange je veux que Blanche soit ma femme avant mon départ.

« — C'est juste, répondit le sire de Kerdolan.

« — J'y consens, » ajouta Blanche.

« Le mariage eut lieu le lendemain, et voilà pourquoi Pierre vit le manoir illuminé.

« Deux jours se passèrent en fêtes, puis l'Anglais dit adieu à sa femme, qui l'accompagnait sur le rivage.

« Tout à coup un objet roulé par les flots attira les regards de Blanche.

« — Qu'est-ce donc ? » fit-elle en le montrant à son époux.

« L'Anglais pâlit et ne répondit pas. Un ca-

davre venait d'échouer sur la grève. Blanche s'en approcha, et reconnut Pierre.

« Elle devina alors la terrible vérité, et mourut à l'instant même, de remords et d'effroi.

— C'était le jugement de Dieu, dit Berthe. Elle avait oublié son cousin.

— Un de mes aïeux, continua le châtelain, qui était chef de la branche cadette des Kerdolan, hérita de ces domaines ; car, peu de temps après la mort de Blanche, son père mourut aussi. Nos papiers de famille attestent que le fond de cette terrible histoire est vrai, et malheureusement, de nos jours, des drames analogues se renouvellent parfois dans des circonstances moins fantastiques, mais où la ruse et le mensonge font également le malheur des dupes.

Maxence de Sandré, neveu de M. de Kerdolan, entra en ce moment.

— Je viens vous faire mes adieux, dit-il ; je suis attaché à l'administration de l'isthme de Suez, et je pars demain.

Berthe pâlit et ses mains tremblantes laissèrent tomber sur ses genoux la tapisserie qu'elle tenait.

— Ah! tu pars, mon ami, répondit M. de Kerdolan; j'en suis bien aise pour toi : c'est toujours quelque chose d'avoir le pied à l'étrier; mais prends garde aux fièvres, car il paraît qu'il y en a beaucoup là-bas.

— Maxence part parce qu'il est pauvre et qu'il veut gagner sa vie, dit Berthe.

— Eh bien! mon enfant, c'est un sage parti qu'il prend là.

— Oui, mais il trouvera là-bas les hasards de la fortune ou de la mort, et il ne reviendra peut-être pas.

— Tu as une singulière manière d'encourager ton cousin et de lui souhaiter un bon voyage?

— Je ne m'adresse pas à lui, mais à vous, mon père, parce que vous pouvez le rendre riche et heureux, sans qu'il soit obligé d'aller à Suez.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que ma fortune suffit pour deux, et que, si vous y consentez, je la partagerai avec Maxence.

— Berthe! s'écria Maxence.

— Berthe! répéta M. de Kerdolan.

Tous deux, agités par des sentiments divers, restaient muets d'étonnement.

— Cher père, continua Berthe, tout à l'heure, en racontant la légende du revenant, vous avez dit :

« Il eût été plus sage de se contenter de la « fortune de Blanche, car il y avait parts pour « deux ; mais le démon de l'argent germait déjà « dans ces âmes, ancêtres des nôtres. » Vous souvenez-vous d'avoir dit cela ?

— Tu as une mémoire infernale, répondit M. de Kerdolan à moitié vaincu.

— Nous avons reçu une leçon dans la famille, reprit Berthe ; il y a longtemps de cela, c'est vrai ; mais elle était assez sévère pour n'être jamais oubliée.

Pour toute réponse, M. de Kerdolan mit la main de sa fille dans celle de son neveu.

— Ai-je bien fait, monsieur ? me demanda Berthe.

— Oh ! oui, mademoiselle, vous avez bien fait, et ceci devrait délivrer l'âme de Pierre de Kerdolan.

— Nous prierons tous les deux pour lui, dit-elle.

Je partis deux jours après, sans avoir vu l'ombre du maudit. Je n'ai aucune chance avec les revenants; car j'ai beau être dans les meilleurs termes avec leurs descendants, ils prennent un malin plaisir à se dérober à mes regards.

Caen, 25 septembre.

Je me suis arrêté à Saint-Malo, à Cherbourg, à Bayeux et à Falaise. J'ai vu le berceau de Guillaume le Conquérant, et j'ai erré longtemps dans les ruines du vieux donjon qui fut la demeure de ce héros.

Le château de Falaise, situé à l'extrémité de la ville, domine un ravin profond, parsemé de roches et de bruyères. Je m'assis dans ce ravin sur une pierre couverte de mousse, et je me mis à rêver en regardant la tour altière et la mystérieuse vallée. Je suivais le conquérant à travers ses combats, et le monument en ruines à travers l'histoire.

Il se faisait tard déjà, les ombres du soir rendaient toutes choses indistinctes, et je ne songeais pas encore à quitter ces terrains incultes

et d'un aspect sauvage, qu'on appelle les rochers de Noron, pour retourner à l'hôtel du *Grand-Cerf*, où j'étais descendu, quand je fus arraché à mes songes par les cris d'une jeune fille qui venait de m'apercevoir. Elle prit la fuite, et comme je ne devinais pas que j'étais l'objet de sa terreur, je la suivis en courant tant que j'avais de force, voulant, en vrai chevalier français, lui offrir mes services, sans m'inquiéter de savoir si elle était princesse ou bergère.

Perdant haleine, elle tomba presque inanimée sur une touffe de genêts. Je pus enfin m'approcher d'elle et lui demander la cause de son effroi.

— Grâce, madame! grâce! s'écria-t-elle.

Déjà à Craon on m'avait appelé mademoiselle ; les deux choux placés sur mon dos en étaient cause, tandis que cette fois rien ne pouvait motiver la méprise.

— Je ne suis point une dame, lui dis-je, mais je suis tout disposé à vous venir en aide si je le puis.

— Grâce! répéta la pauvre fille affolée de terreur; ne me jetez pas dans la fontaine.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Oh! mon Dieu! le rire des morts! cria la malheureuse enfant.

Et elle tomba la face contre terre.

— Je ne suis pas un mort, lui dis-je en la relevant d'une main assez vigoureuse pour la convaincre qu'elle n'appartenait pas à un esprit. J'ignore pourquoi je vous fais peur; je ne connais pas les traditions de ce pays, car je suis voyageur, mais je suppose que ce lieu est consacré par la crédulité publique aux mystères diaboliques.

La jeune fille leva sur moi un regard craintif, et me dit en tremblant encore :

— Je vous demande pardon, monsieur ; je vous ai pris pour Harlette.

— Harlette se promène donc dans ces parages?

— Oui, monsieur, tous les soirs.

— Pourtant je suis ici depuis deux heures au moins, et je ne l'ai pas aperçue.

— Mais vous n'êtes pas blanchisseuse.

— Et Harlette réserve exclusivement sa visite aux blanchisseuses?

— Oui, elle veut se venger d'elles, et elle les entraîne à la fontaine du Val-d'Ajon pour les noyer.

— Vous êtes blanchisseuse, sans doute?

— Hélas! oui.

— Et Harlette a déjà essayé de vous jouer ce méchant tour?

— Non, jamais.

— Mais elle a noyé plusieurs de vos compagnes?

— Non, aucune.

— En ce cas, pourquoi lui supposez-vous de si mauvais desseins?

— Parce que beaucoup de lavandières ont disparu; avant d'être princesse, Harlette était lavandière, et quand elle habitait le château où elle mit au monde le roi Guillaume, elle ne pouvait supporter la vue de ses anciennes compagnes lavant leur linge dans le ruisseau qui coule au pied de la tour; depuis qu'elle est morte, il paraît que cela la contrarie encore davantage, et elle sort de son tombeau pour tourmenter les blanchisseuses.

— C'est un caprice dont elle est peut-être corrigée à présent, puisque ni vous ni vos compagnes n'avez eu à vous plaindre d'elle.

— Oh! monsieur, je crois que vous voulez vous moquer de moi; mais si, au lieu de venir

de Paris, vous étiez tout simplement du pays, vous sauriez bien que Harlette a existé, qu'elle était la mère de la statue de bronze qui est à cheval sur la place, et que, de lavandière, elle est devenue quasiment reine.

J'affirmai à la jeune Normande que j'avais entendu déjà parler de Harlette, et qu'on la connaissait à Paris ; puis je lui demandai pourquoi, ayant si peur de cette princesse vindicative, elle se promenait à pareille heure dans des lieux hantés par son esprit.

— Je ne me promenais pas, me répondit-elle ; je retournais chez mes parents, à Noron. Vous connaissez Noron, monsieur?

— Non ; je dois vous avouer que Noron n'est pas connu à Paris comme Harlette. Est-ce loin d'ici, Noron?

— A un quart d'heure de marche.

Je reconduisis la lavandière chez elle, et le lendemain je partais pour Caen ; après avoir vu le berceau de Guillaume le Conquérant, je voulais voir sa tombe.

Le caveau qui lui sert de sépulture, dans l'église Saint-Étienne, étant trop court pour sa haute taille, ceux qui l'ensevelirent brisèrent

son cadavre pour le faire entrer dans l'étroit espace qui lui était réservé ; de sorte que le souverain qui avait possédé le plus beau duché de France et qui avait conquis un royaume n'eut pas même six pieds de terre pour reposer son corps.

J'ai visité Saint-Pierre, admirable église gothique, la vieille citadelle, Saint-Sauveur, et des maisons de bois qui remontent au temps où la Normandie était Neustrie ; puis, suivant le canal qui va de Caen à la mer, je me suis trouvé au pied de la *tour des Gendarmes*.

Cette tour est couverte de figures fantastiques, d'horribles têtes d'animaux, de hideuses gargouilles et d'écussons rongés ; des murailles, partant de ses flancs, sont soutenues de place en place par des bastions couverts, comme elle, de sculptures bizarres. Son origine se perd dans la nuit des temps, et je me demandais pourquoi elle porte le nom de *tour des Gendarmes*, car assurément, à l'époque où elle était habitable, le corps de la gendarmerie n'existait pas, et depuis qu'il est créé la susdite tour peut tout au plus servir de caserne à des oiseaux de nuit.

Je trouvai là un vieillard qui me fit l'effet

d'être ce que nous serons dans trente ans d'ici, un officier en retraite, et je lui demandai des renseignements sur ces ruines.

— On en a dénaturé le nom, me dit-il; c'est la tour des *Gens d'armes*, et non des *Gendarmes*, qu'il faudrait dire ; l'histoire n'a conservé aucun document précis sur ces ruines, et la chronique seule nous a transmis une légende dont je ne vous garantis pas l'authenticité.

« Sous je ne sais plus lequel de nos ducs, un seigneur nommé Robert de Tournebut gouvernait la Basse-Normandie. Il habitait cette tour avec sa fille, si admirablement belle que tous les chevaliers du duché voulaient l'épouser. La damoiselle, aussi cruelle que fière de se voir tant recherchée, décida que sa main serait le prix du sang. Sept chevaliers se disputant l'honneur de lui plaire, son père lui dit un jour qu'il fallait choisir.

« — Je ne choisirai pas, répondit-elle ; le sort des armes en décidera. »

« Puis, se tournant vers les jeunes seigneurs, elle ajouta :

« — Messires chevaliers, combattez en champ clos un contre un, jusqu'à que six d'entre vous

soient vaincus. Le vainqueur sera mon époux. »

« Les sept chevaliers trouvèrent le jeu cher et la dame féroce, mais jamais chevalier normand ne recula devant le danger. Ils acceptèrent donc le combat; seulement, avant d'entrer en lice, ils firent un serment; tous levèrent la main droite vers le ciel et jurèrent sur la croix des croisés de tenir ce serment.

« Alors commença la lutte; elle eut lieu dans cette prairie, qui, en ce temps-là, était une arène.

« Six chevaliers tombèrent sur le sol pour ne plus se relever. Du haut de ses créneaux Hermangarde regardait le combat. Quand le vainqueur eut terrassé son dernier adversaire, il leva de nouveau la main droite vers le ciel et renouvela sur les six cadavres le serment qu'il avait fait. Puis il s'avança au pied de cette tour; Hermangarde lui jeta son écharpe; il la laissa tomber dans la poussière du chemin et fouler sous les fers de son cheval et dit alors à la damoiselle de Tournebut :

« — Je te maudis au nom des six chevaliers dont tu as causé la mort. Tu as repoussé les

hommages et la foi des plus nobles seigneurs du duché, et, à l'heure qu'il est, pas un varlet ne voudrait de toi pour essuyer la boue de ses souliers. »

« Le sire de Tournebut, trouvant cette remontrance méritée, enferma sa fille dans un de ces bastions ; on lui jetait à manger par une des meurtrières, et jamais, depuis ce jour-là, elle ne revit la lumière du soleil.

« — Cette punition était juste, ajouta le vieux soldat.

« — Son père aurait mieux fait, dis-je, de l'enfermer avant le combat ; les six chevaliers n'eussent pas été tués.

« — Peut-être, reprit le vieillard, se seraient-ils battus la même chose pour se prouver les uns aux autres qu'ils faisaient bon marché de leur vie. Je ne comprends pas l'honneur tel qu'on l'entendait en ce temps-là ; quand j'étais jeune, je me battais volontiers, mais je me serais plutôt coupé moi-même les mains que de dégaîner mon sabre pour une si méchante femme. »

Les moralistes ont tort de tant crier contre notre siècle ; nous rencontrons souvent des

jeunes filles excentriques; mais, parmi les plus mal élevées, il n'y en a pas une seule qui voudrait faire exterminer ses danseurs les uns par les autres.

Je rentrai à l'hôtel d'Angleterre, où j'ai séjourné un jour pour te raconter cette partie de mon voyage; demain je prendrai un paquebot qui me conduira au Havre.

Rouen, 8 octobre.

Si on veut rester à Rouen, dans les vieux quartiers, on n'est plus au dix-neuvième siècle; on remonte à travers les générations les plus reculées jusqu'aux temps où la France était Gaule.

J'adore le passé, et je me plonge avec ravissement dans les ténèbres de l'antiquité. Je me souviens, d'abord, de ce que l'histoire nous apprend, puis les fantaisies de mon imagination me font voir mille choses inconnues qui ont dû se passer.

Je me promène pendant des heures entières dans ces rues dix fois séculaires où les étages de chaque maison, avançant les uns

au-dessus des autres, forment une espèce de dôme; les toitures se rejoignent presque, et on n'aperçoit entre elles qu'un mince filet bleu : c'est le ciel.

Mais mon enthousiasme pour la vieille capitale de la Normandie ne doit pas me faire oublier mon voyage de Caen ici. Le Havre m'a si fortement déplu que je me suis sauvé quelques heures après mon arrivée. Le Havre est la personnification du trafic dans ce qu'il a de plus âpre et de plus fiévreux; c'est l'argent fait homme, la spéculation élevée au niveau de l'art; on voit que tout subit l'influence du commerce; le gain est le but de la vie, l'occupation unique, l'espérance suprême. On rencontre plus d'Anglais, d'Américains, de gens de toutes les nations, que de Français, et le luxe, l'élégance de toutes choses ne peut compenser à mes yeux cette empreinte de la patrie, de la localité même qui fait retrouver chaque province au milieu des quatre-vingt-neuf départements.

Je pris au Havre un *coche* de louage pour suivre la côte à petites journées; je m'arrêtais là où la mer me semblait plus belle et la côte plus pittoresque; mais, un soir, un orage, ou,

pour mieux dire, une tempête épouvantable, arrêta le cheval qui traînait mon modeste char. Le Normand qui, depuis deux jours, me servait de guide et de conducteur, s'arrêta, découragé comme son coursier. L'animal secouait ses pauvres oreilles remplies d'eau, et le Normand secouait sa blouse aussi trempée que s'il avait traversé la Seine à la nage. Le vent furieux qui venait de la mer nous obligea à quitter la route que nous suivions au-dessus des falaises, pour nous rejeter à l'abri dans les terres. Nous trouvâmes enfin un chemin creux, resserré dans une gorge qui coupe la falaise ; ce chemin conduit, par une pente rapide, jusqu'à la mer, et, quand viennent les pluies d'hiver, il doit se transformer en torrent. Nous nous arrêtâmes dans la partie la plus creuse ; mais, comme la voiture était découverte et que la tempête redoublait, je m'acheminai vers la falaise, pour chercher une échancrure et m'y blottir. Les rochers, déchirés par les vagues, formaient bien, il est vrai, quelques dômes, mais trop élevés pour qu'on pût s'y abriter, et la pluie fouettait avec fureur jusqu'au fond de ces cavités.

Tout à coup, à mi-côte, sur le flanc de la fa-

laise, au-dessus d'un chemin escarpé qui serpentait à travers les rochers, j'aperçus une fumée épaisse qui sortait d'une crevasse. Je grimpai rapidement le long de cette route en corniche, et je me trouvai en face d'une grotte qui me rappela les descriptions de Walter Scott. Une large voûte semble avoir été creusée dans la falaise par la main des hommes, ou, pour mieux dire, par l'action toute-puissante de la poudre; c'est une carrière abandonnée. La voûte basse et large a deux entrées et forme, pour ainsi dire, deux grottes côte à côte. Une d'elles contient des instruments de pêche et des outils de jardinage; je supposai que l'autre servait de demeure à quelque ermite ou à des contrebandiers. Tandis que je songeais aux grottes mystérieuses dépeintes dans *Guy Mannering*, aux repaires de bandits, j'aperçus une tête de femme ou de sorcière qui apparaissait par un trou servant de fenêtre. Cette tête me rappela celle de Meg Merillies, la ténébreuse protectrice de Brown. Des cheveux gris hérissés s'échappaient d'un bonnet enfumé et cachaient à demi une figure brune et ridée. La vieille grimaça un sourire et me dit :

— Il tombe de l'eau.

Je ne contestai pas cette palpable vérité.

— Voulez-vous entrer chez nous ? ajouta la bienveillante sorcière.

— Volontiers, répondis-je.

Elle ouvrit une porte, je descendis deux marches, et je me trouvai dans un sombre réduit qui a pour sol et pour toiture le roc. Un trou pratiqué à côté de la porte, dans un creux du rocher, laisse passer la fumée d'un feu alimenté par des herbes sèches et quelques brins de fagot, mais une bonne partie de la fumée s'écarte du droit chemin et se répand dans la grotte. Cette grotte, très-profonde, se termine par une pointe aiguë, une espèce de couloir étroit et bas. Un lit à baldaquin, un vieux buffet, une table et deux ou trois escabeaux boiteux composent l'ameublement.

— Asseyez-vous, monsieur, me dit la vieille, et séchez vos vêtements, car il ne fait pas bon demeurer sur la falaise quand le vent vient de la mer.

J'examinai curieusement la hutte ; mon hôtesse s'en aperçut.

— Vous trouvez que c'est drôle chez nous?

Dame! *je ne sommes* pas logés dans un palais.

— Cette grotte est bizarre et ne manque pas de charme. Habitez-vous ici toute l'année?

— Oui, mon bon monsieur, toute l'année ; *je ne passons* pas les hivers à Paris, comme font les gens des châteaux.

— Il y a longtemps que vous demeurez dans cette grotte?

— Vingt-trois ans, mon bon monsieur.

— Vous n'êtes pas seule?

— J'ai *m'n' homme* avec moi ; quand un de nous deux sera sous terre, ça ne sera pas gai pour celui qui restera dessus.

— Votre mari est pêcheur?

— Pour vous servir ; voire même qu'il est en mer par le temps qu'il fait.

— Pas si bête que ça ! dit une voix enrouée qui se fit entendre du dehors.

Je mis le nez à la porte, et je vis un vieillard d'environ soixante-dix ans, courbé par les années et par le travail ; son œil gris a conservé une vivacité juvénile.

— Ah ! y a du monde chez nous? Salut, monsieur ; c'est à vous la voiture qui était dans le chemin?

— Est-ce qu'elle n'y est plus?

— Non, elle n'y est plus; mais demeurez tranquille, c'est pas le vent qui l'a emportée; j'ai conduit l'homme et la bête dans la grande carrière *où ce qu'ils* sont à l'abri. C'est que l'eau tombe dru, allez. Et dire qu'il y a des gens qui ont tant d'écus dans leurs poches et qui s'en vont pêcher par ce temps-là! *C'est-y* bête!

— Seigneur Dieu! reprit la vieille, *c'est-y* encore la jeunesse du château?

— C'est *ben* sûr que c'est elle.

— Y a-t-il du bon sens?

— Ah! non, *qui* n'y en a guère! Des gens qui pourraient rester si tranquillement chez eux, les pieds sur les chenêts, et qui s'en vont chercher de la misère à plaisir! Ils ne savent qu'inventer!

— Ça se casse bras et jambes à monter des poulains et à sauter par-dessus des murailles! ça fait dix lieues à pied pour courir après des perdrix, quand ils ont chez eux des chapons gras comme lard et qu'ils n'auraient qu'à leur tordre le cou pour avoir un bon rôti!

— Et puis les *v'là* les jambes dans l'eau, la tête sous la pluie, trempés jusqu'aux os; et

pourquoi faire? Pour pêcher des salicoques. En *v'là* un plaisir! Pour cent sous, je leur *z'y* en fournirais plus qu'ils n'en peuvent prendre dans toute leur journée.

— Pardine! ça serait bien plus court de les acheter que de se tremper ainsi comme des éponges.

— Mais ils ont le diable au corps, *c'est* comme des enragés, et en ce moment *y a* au château une petite demoiselle *qu'est* absolument comme un garçon! C'est résolu! ça marche dru! Ah! ça n'a pas froid aux yeux! Et tous les autres danseraient sur la corde pour lui plaire. Avec ça, elle n'est pas du tout belle femme; elle est *petiote*, qu'on dirait une *gamine*!

— Et ça gouverne tout le monde!

— C'est une pitié!

— Elle est bien gentille tout de même, mais ça a des bottes et un chapeau comme un homme, et ça galope comme un gendarme!

— Et ça épousera le fils aîné du château.

— Ah!

— J'en suis sûr.

— C'est le cocher qui t'a dit ça?

— Non.

— C'est le cuisinier ?

— Il est bien trop fier pour *me causer !*

— *C'est* les valets de chambre?

— Ah ! *ben* oui ! Est-ce qu'ils voient plus loin que les meubles qu'ils astiquent?

— Alors, *quoi que c'est?*

— C'est moi *qu'ai* vu. Y sont joliment d'accord, ces deux *petiots-là*. Ça se retrouve toujours côte à côte à la promenade, et ça ne se contredit jamais.

Je ne prenais pas grand intérêt au bavardage du pêcheur, jusqu'au moment où, se retournant du côté de la porte que la fumée l'avait contraint de laisser ouverte, il s'écria :

— Tiens ! *v'là* déjà le breack qui vient les quérir. Je vais voir si monsieur le comte n'aurait pas besoin de quelques beaux homards pour régaler son monde ; ça vaudra mieux que ce que *c'te* jeunesse a pêché aujourd'hui.

Malgré la pluie, qui ne semblait pas vouloir cesser de sitôt, je m'avançai sur la falaise pour voir passer le breack, et j'aperçus, au milieu des figures joyeuses qui s'abritaient sous des tartans, des caoutchoucs et des capuchons, la

figure plus joyeuse encore de Simone. La voiture gravissait lentement le chemin creux que j'avais suivi, et j'eus tout le temps de me convaincre que mon premier coup d'œil ne m'avait pas trompé. C'était bien Simone dont je reconnus aussi la voix au milieu des bruyants éclats de rire de cette jeunesse presque aussi contente d'être trempée par la pluie et secouée sur une route rocailleuse que d'avoir pêché une vingtaine de salicoques et quelques crabes destinés à être mangés par les chats du château.

Je rentrai dans l'antre des deux solitaires tout en me disant qu'il fallait aussi me mettre en route ; mais avant de quitter ce lieu bizarre je voulais savoir l'histoire de mes hôtes. Le père Gallié, maître de la caverne, ne se fit pas prier pour me la raconter. Il avait été militaire, et la vie qu'il avait menée laissait encore son empreinte sur l'imagination très-vive du bonhomme, resté plus soldat que paysan. A son retour au pays, il avait choisi la compagne aux cheveux hérissés dont j'ai fait la description ; mais je présume que son aspect était alors plus séduisant. Les enfants, les maladies et la

misère avaient réduit le pauvre ménage aux derniers expédients, et, ne possédant pas de cabane, le père Gallié avait obtenu la permission de vivre dans cette grotte. Les enfants se sont mariés dans d'autres pays, dit naïvement la bonne femme, c'est-à-dire à cinq ou six lieues de leur caverne, et ces deux vieillards, isolés du monde entier, vivent là depuis vingt-cinq ans; le père Gallié va tous les deux jours vendre son poisson à la ville la plus voisine, mais la vieille passe souvent plusieurs mois sans apercevoir d'autre visage que celui de son époux. Ils sont sur leur falaise comme Robinson dans son île; partout où un peu de terre recouvre les rochers, ils ont planté des légumes et des fleurs, et leur sauvage demeure est entourée d'un petit jardin dans lequel des chèvres seules semblent pouvoir grimper.

Je demandai au père Gallié dans quelle arme il avait servi.

— Dans l'infanterie de marine, me répondit-il.

— Et vous avez beaucoup voyagé?

— Je suis allé à la Martinique.

— Ah! vous avez été à la Martinique?

— Oui, monsieur, et j'ai fait mieux que ça.

— Quoi donc?

— J'en suis revenu.

La physionomie du vieux Normand exprime la résignation, l'énergie et la finesse. Il a du renard dans le regard et le profil, et si le sort l'avait placé dans une autre sphère, il fût peut-être devenu homme d'État. Pourtant, au sujet du mariage de Simone, sa perspicacité me semble en défaut. Je restai encore quelques instants, je ne dirai pas sous son toit, mais sous sa voûte; il me chanta des chansons militaires, des chansons de matelots et des cantiques normands.

Je continuai mon voyage jusqu'à Dieppe, puis je revins prendre, à Caudebec, le bateau à vapeur qui remonte la Seine, et je m'arrêtai à Rouen, où je suis depuis deux jours. Je passerai le reste de mon congé *dans mes foyers*, et, le premier décembre, je rentrerai au régiment.

Le 1er décembre, en effet, le capitaine était de retour, et son ami lui racontait, en échange des récits de son voyage artistique,

les histoires de la garnison, quand le vaguemestre vint interrompre la conversation par un coup discrètement frappé à la porte.

— Mon capitaine, dit-il en entrant, voici le courrier de ce matin, puis quelques brochures et imprimés qui sont arrivés en votre absence et que je n'ai pas cru devoir vous envoyer.

— C'est bien, dit Émile.

Et comme il défaisait sa malle et réorganisait son ménage de garçon, il jeta sur son bureau le paquet que venait de lui remettre le vaguemestre.

— Ah! voyons donc qui se marie? dit-il en apercevant un billet de faire part. Ce doit être un beau mariage, car le papier du billet ressemble à du carton.

Il ouvrit la lettre et poussa un cri de surprise.

— Qu'as-tu donc? lui dit son ami.

Il ne répondit pas.

— Ah çà! est-ce que tu as perdu la parole?

— C'est Simone! dit-il enfin tout en restant au milieu de sa chambre, la bouche

béante d'étonnement. Oui, Simone est mariée ! Le père Gallié avait raison.

— Et toi tu avais tort.

— Oh ! la petite dissimulée ! elle me disait si bien, et avec un air si décidé et si franc : « Moi, monsieur, je ne me marierai jamais ; je serai chanoinesse ; je me promènerai à travers champs ; je dompterai des chevaux, et je ferai tout ce qui me passera par la tête ! » Oh ! les femmes, ça ne parle que pour mentir ! Je croyais celle-là sincère, et j'étudiais avec une ardente curiosité son caractère indépendant et résolu. Ses amis les plus intimes étaient aussi crédules que moi, et sa mère se désolait ! Tout le monde a été dupe de cette petite personne, qui, avec son regard et son sourire d'enfant, se moquait de tous ceux qui prenaient la peine de la sermonner.

Émile lança avec impatience le billet de faire part sur la table à côté du courrier ; la volumineuse lettre, en tombant brusquement, en déplaça une autre qu'il n'avait pas aperçue jusque-là. L'écriture était allongée et élégante, une écriture à la mode : deux mots à chaque ligne.

— Je ne connais pas cette griffe, dit-il.

Un S de forme fantastique, ressemblant beaucoup plus à une lettre de l'alphabet grec ou hébreu qu'à une lettre de l'alphabet français, se dessinait sur l'enveloppe. Cet S, tout à fait à la mode comme l'écriture, était surmonté d'une couronne de marquis.

Il essaya d'ouvrir la lettre. Impossible ! L'enveloppe, en papier jaunâtre, était doublée, collée, et de tous côtés invulnérable.

— On n'ouvrira bientôt plus les lettres qu'à la pointe de l'épée ! dit-il ; c'est le dernier genre.

La mystérieuse missive sortit enfin de son enveloppe.

C'était un petit mot de Simone :

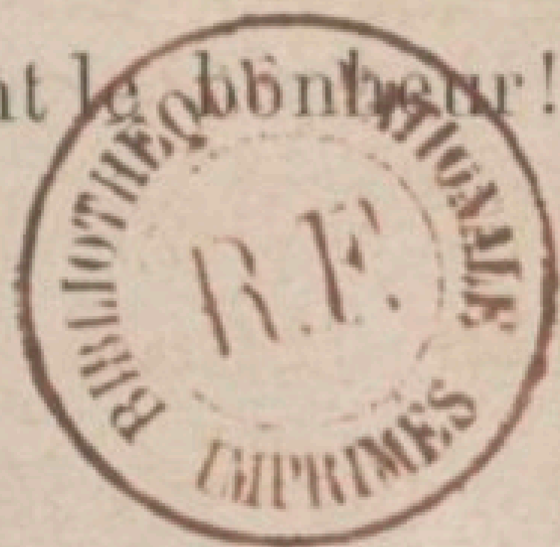
« Monsieur, disait-elle, je tiens à ce que vous sachiez qu'en vous faisant les théories qui vous amusaient tant, j'étais de bonne foi.

« Quand je prêchais le célibat, j'avais la ferme volonté de mourir chanoinesse, parce que tous *ceux* que j'avais rencontrés jusqu'alors m'étaient indifférents. Mais au moment où je

m'y attendais le moins, j'en ai trouvé *un* que je préfère aux autres, et mes résolutions se sont envolées. »

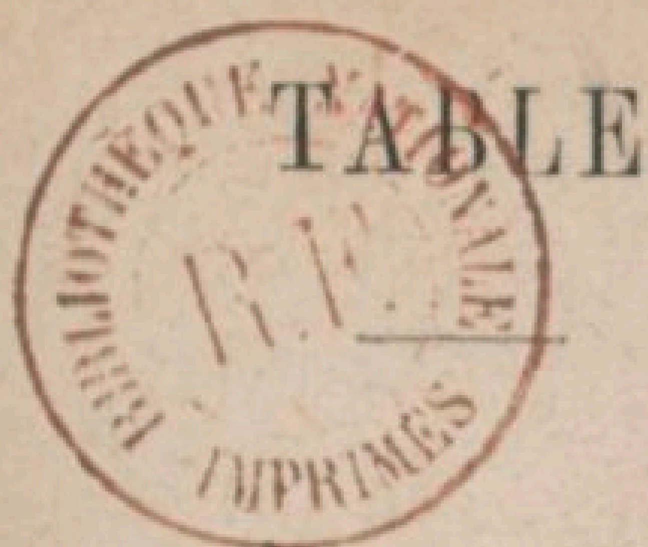
— Simone n'était pas une petite rusée, dit Émile.

— C'était une enfant très-sensée, qui attendait tranquillement le bonheur!



FIN.

TABLE



FIN DE LA TABLE

Sceaux. — Typ. et stér. M. et P.-E. Charaire.

